

690 JANVIER-MARS 2019

choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION

Mon eau, ma bataille

La maison,
refuge ou entrave



Illustration de la couverture

© Fotolia

Illustrations pleine page

p. 4 : Réserve de Madikwe Game Reserve, Afrique du Sud

© Nicolas Deloche / GODONG

p. 40 : Chambre de la poétesse Marie Noël,
dans sa maison à Auxerre (F), mars 2017

© Chloe Sharrock / CIRIC

p. 66 : Festival de la fraternité, Meudon (FR) 2016

© Philippe Lissac / GODONG

p. 70 : © Illustration, Nicolas Fossati

Sommaire

choisir

REVUE CULTURELLE JÉSUIITE D'INFORMATION
ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Av. du Mail 14B – 1205 Genève
redaction@choisir.ch
tél. +41 22 808 04 19

Conseil de rédaction

Beat Altenbach sj, Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj,
Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
rue Jacques-Dalphin 18 – 1227 Carouge (Suisse)
administration@choisir.ch
tél. +41 22 827 46 76

Tarifs

Édition papier + web 1 an
Tarif normal : Frs 55.–
Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI) : Frs 48.–
Europe : Frs 60.–
Autres pays : Frs 65.–
Abonnement de soutien : Frs 80.–
Prix au numéro : Frs 13,50 (+ port)

Site Web

www.choisir.ch

Maquette

GRAFIX Communication visuelle
rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

Mise en page et impression

Imprimerie Fiorina
rue de Scex 34, 1950 Sion



ÉDITORIAL

Tous dans le bain par Lucienne Bittar 3

EAU

SPIRITUALITÉ

Langage d'un Dieu de vie par Jean-Bernard Livio sj 5

RELIGIONS

Une traversée mythologique par Philippe Borgeaud 9

POLITIQUE

Un cocktail public - privé par Étienne Perrot sj 15

POLITIQUE

Une responsabilité pour la vie par Franziska Herren 19

POLITIQUE

Moyen-Orient

l'or blanc, source et arme des conflits par Olivier Hanne 21

LETTRES

Kampf ums Wasser (inédit) par Max Lobe 26

LETTRES

Mer porteuse, mer de déportation

interview de Didier Burkhalter par Lucienne Bittar 29

HISTOIRE

La croisière à la conquête des mers par Claire de Marignan 33

RÉCIT

Dans le sillage de Magellan par Samuel Gardaz 37

MAISON

PSYCHOLOGIE

Quand l'enfant dessine un toit... par René Baldy 41

SOCIÉTÉ

SDF et mal-logés, une réalité en hausse par Céline Fossati 49

LETTRES

Un petit chez-soi vaut parfois mieux qu'un grand
chez-les-autres par Blaise Hofmann 52

REGARD

Viens chez moi

j'habite le même catalogue que toi par Eugène 55

CINÉMA

Derrière la façade par Patrick Bittar 58

BIBLE

Toujours en mouvement, le temple

par Philippe Lefebvre op 62

CULTURE

EXPOSITION

Oskar Kokoschka par Geneviève Nevejan 67

LIVRES OUVERTS

71

Prière du marin

Au nom du Père qui a séparé les eaux d'avec le ciel et la terre
et du Fils qui foule et apaise la tempête
et de l'Esprit qui plane au-dessus des océans.

Vierge Marie, Reine des flots,
à qui les marins, même mécréants, ont toujours été dévots,
vois à tes pieds tes fils qui voudraient se hausser jusqu'à toi.
Obtiens-leur une âme pure comme brise de mer.

Un cœur fort comme les flots qui les portent,
une volonté tendue comme voile sous le vent,
une attention qui veille sans mollir comme gabier dans la hune
un corps bien armé pour les luttes contre les tempêtes de la vie.

Mais surtout, ô Notre-Dame,
ne les laisse pas seuls à la barre,
fais-leur relever les écueils où ils s'échoueraient
avant d'ancrer, près de toi, au port de l'Éternité.

Éditorial

Tous dans le bain

Lucienne Bittar
rédactrice en chef

Le 10 décembre 2018, la Déclaration universelle des droits de l'Homme a commémoré ses 70 ans. Ses rédacteurs avaient bien compris la corrélation entre la préservation de la dignité humaine, via les droits fondamentaux, et la construction de la paix. Cette édition de *choisir* s'attache à deux de ces droits, celui de l'accès à l'eau potable (reconnu en 2010 seulement par l'ONU!) et celui au logement (art. 25 de la Déclaration), primordial en hiver sous nos latitudes.

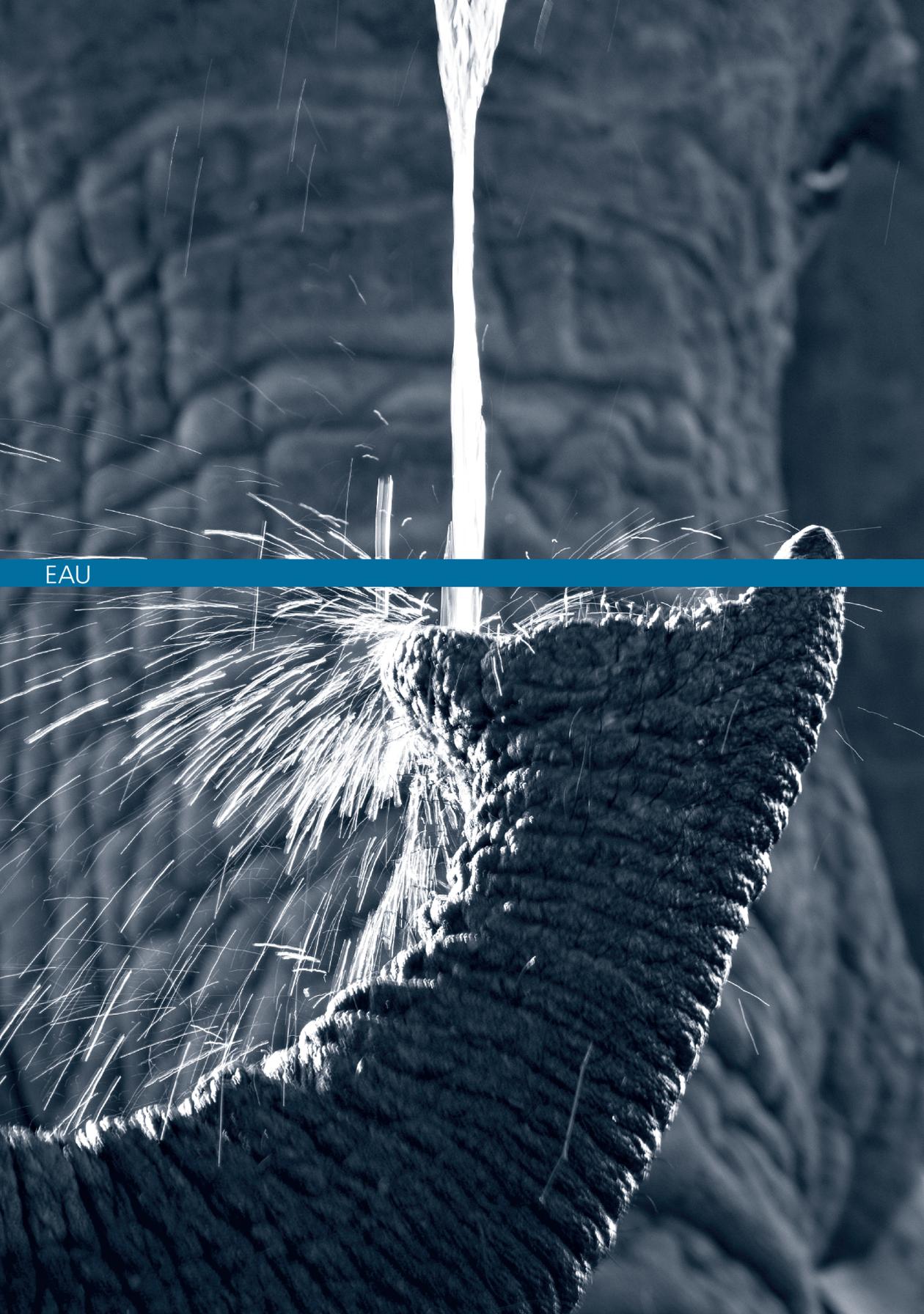
S'il est un domaine où il est urgent que politiques, entrepreneurs et société civile agissent de concert, c'est celui de la gouvernance de l'eau. Quelques données suffisent pour s'en convaincre. Selon l'OCDE, 784 millions de personnes sont privées d'eau potable au quotidien. La situation va drastiquement s'aggraver du fait de la pression démographique et du réchauffement climatique. Ainsi, en 2050, près de 4 milliards de personnes seront mises en situation de stress hydrique, c'est-à-dire confrontées à des pénuries d'eau. En ce qui concerne la santé des océans, les nouvelles sont tout aussi alarmantes. Depuis

1970, la population d'animaux marins a diminué de moitié et la grande barrière de Corail se meurt (S. Gardaz, pp. 37-39).

Arrêtons là l'énoncé des catastrophes annoncées. Le fait qu'elles concernent l'eau, source de vie, et touchent tous les continents nous amène à une première bonne nouvelle: il y a, à ce sujet, une volonté d'action internationale coordonnée, même s'il est utopique d'envisager à ce stade une gouvernance mondiale. Alors «les eaux ... signe de rencontre pour la communauté humaine», comme l'a appelé de ses vœux le pape lors de la Journée mondiale de prière pour la sauvegarde de la création 2018?

L'autre bonne nouvelle - majeure - est que les ressources en eaux, potables ou pas, sont aujourd'hui globalement suffisantes. L'enjeu est de les distribuer plus équitablement (É. Perrot, pp. 15-18) et de les préserver pour les générations futures (Fr. Herren, pp. 19-20), afin d'assurer la survie de l'humanité et la prévention de guerres (O. Hanne, pp. 21-25). La gouvernance de l'eau, partout où elle a pu s'appliquer, s'est révélé être un facteur de pacification efficace entre les parties impliquées (cf. l'article de C. Hamel, à lire sur notre site internet). À cet égard, *Manon des sources*, de Marcel Pagnol, devrait être offert à tous les dirigeants comme piqûre de rappel...

Aux côtés de l'eau potable, le logement figure aussi parmi les dix indicateurs de la pauvreté de l'ONU. Avoir un abri est essentiel pour se sentir en sécurité, donc apaisé. Des études indiquent même que dans les situations de guerre, la destruction de la maison touche les enfants plus que la mort des hommes (R. Baldy, pp. 41-44). De quoi poser un regard différent sur les sans-abri (C. Fossati et Bl. Hofmann, pp. 49-54) et se pencher avec inquiétude sur le pronostic de 3 milliards de personnes dans le monde qui auront besoin d'un logement convenable d'ici 2030. ■



EAU

Eau

Langage d'un Dieu de vie

Jean-Bernard Livio sj, Villars-sur-Glâne (FR)
bibliste et archéologue

Sans eau, l'Homme ne peut vivre. Cette évidence habite la Bible du début à la fin, sous des formes imagées qui renvoient à la topologie particulière de la Terre sainte, mais qui rejoignent aussi chacun par cette expérience vitale, tant physique que spirituelle.

Dès son arrivée en Israël, le visiteur attentif ne manque pas d'être surpris par la variété impressionnante des paysages. À chaque pas, c'est un nouveau coloris, un décor surprenant. Quel pays de contrastes que cette Terre sainte ou terre d'Israël (*Eretz Israel*), comme la Bible désigne le plus souvent cette partie orientale du bassin méditerranéen !

Compris entre les grands plateaux du désert syrien à l'est et la mer à l'ouest, le pays est traversé par une brusque ligne de démarcation entre les régions de peuplement permanent et le désert. Ainsi le désert de Judée monte-t-il jusqu'aux portes de Jérusalem, alors qu'au

sud d'immenses étendues cultivées s'avancent dans les régions désertiques du Néguev, habitées uniquement par les nomades et leurs troupeaux. Cette séparation toutefois reste mobile : souvent, pendant les années de pluies abondantes, les fermiers de ces régions cultivent des terres qui font partie du désert, qu'ils abandonnent ensuite lors des années de sécheresse en revenant bien en deçà des limites de la région cultivée.

Ce déplacement de la limite désert/moissons reflète l'éternel conflit entre le nomade et le paysan. Le premier a besoin d'une région relativement pluvieuse - surtout en été, quand la végétation du désert se dessèche - pour faire paître ses troupeaux de moutons, de chèvres et de chameaux. Il essaie naturellement d'agrandir son domaine en refoulant les paysans qui s'y sont installés, dévastant leurs domaines, coupant les arbres fruitiers qu'ils ont plantés. Quant au fermier, il cherche par son travail et son intelligence à étendre toujours plus ses cultures à ces zones marginales, en pratiquant l'assolement et l'irrigation. Quand un régime fort est au pouvoir, il freine les nomades récalcitrants, et le désert recule ; quand ce régime s'affaiblit, le désert avance de nouveau. Quand les hommes font la guerre, ils n'ont plus le temps de s'occuper de leurs terres... D'où l'expression chère à Isaïe : « Le désert reverdira ! » (Is 32,15 ; 35,1 ; etc.).

La source, signe de Dieu

Région de contrastes, la Terre sainte apparaît donc comme un pays où les structures géographiques dictent la vie des habitants : eau/désert, plaine/montagne, chemin/cité. Ce n'est pas un hasard si de telles structures - si profondément ancrées chez le Palestinien - se retrouvent comme constitutives de leur spiritualité. Dans ce pays, l'Homme va réaliser la plus extraordinaire expérience qui lui soit permis de vivre, celle de sa rencontre avec Dieu. Or une telle expé-

Jean-Bernard Livio organise fréquemment des voyages bibliques en Terre sainte et donne divers enseignements à partir de la Bible, en Suisse et à l'étranger. Il a été durant de nombreuses années membre du comité de rédaction de notre revue.

Eau

Langage d'un Dieu de vie

rience ne peut se dire telle quelle; elle ne peut qu'être transposée, redite au travers des menus détails de la vie quotidienne. Le cadre dans lequel elle s'inscrit lui donne donc à tout jamais sa marque, son originalité, sa couleur.

Cette Terre sainte entourée de déserts ne serait pas cette « contrée plantureuse et vaste, où ruissellent le lait et le miel » (Ex 3,8) si elle n'était abondamment arrosée par de nombreuses sources, et tout spécialement par les eaux du Jourdain, au débit extraordinaire, jaillissant du pied du mont Hermon. Merveille naturelle que cette résurgence comparable à la Fontaine de Vaucluse ! Prodiges de la nature devant lequel l'Homme ne peut rester insensible : cette eau, indispensable à sa survie dans le désert, lui fournit la vie dans tout le pays.

Loin de Dieu, l'Homme n'est qu'une terre aride, c'est-à-dire sans eau, et donc vouée à la mort (Ps 143,6). Mais si Dieu est avec lui, il devient comme un jardin possédant la source même qui le fait vivre.

Par elle, la Bible l'affirme dans son langage imagé, c'est Dieu qui donne sa bénédiction, et l'Homme sait que chaque source, chaque puits, chaque point d'eau est un signe des merveilles divines, grâce auxquelles la prospérité peut s'étendre sur toute la terre et la joie envahir le cœur de l'Homme (Ps 104,1-15). Loin de Dieu, l'Homme n'est qu'une terre aride, c'est-à-dire sans eau, et donc vouée à la mort (Ps 143,6). Mais si Dieu est avec lui, il devient comme un

jardin possédant la source même qui le fait vivre (Is 58,11). L'eau vive deviendra ainsi le symbole du bonheur sans fin des élus, conduits vers les plantureux pâturages par l'Agneau (Ap 7,17).

Mais l'eau sert aussi à nettoyer le corps de l'Homme. Il n'y a qu'un pas à faire pour passer de ce symbolisme de vie à celui de la purification. Ainsi Naaman, chef de guerre syrien, sera-t-il guéri (purifié) de sa lèpre dans les eaux du Jourdain (2 R 5). Ainsi l'eau du baptême fera rebondir cette notion de purification pour la « rémission des péchés » (Mt 3,11 et surtout Jn 9).

Un choix personnel

Or l'eau n'est pas toujours visible, il faut la chercher. Merveilleuse exégèse de la démarche spirituelle du croyant, qui sait Dieu présent mais qu'il lui faut continuellement chercher. Cette quête, remarquablement mise en scène par les huit chants du Cantique des Cantiques, illustre bien la tension amoureuse des amants qui se cherchent, symboles des croyants en désir d'un Dieu qui, jusqu'au fond du jardin d'Éden, vient rechercher sa créature (Gn 3).

Cette quête sera aussi celle de Moïse, qui frappe le rocher pour en faire jaillir l'eau. Et Jésus - qui sait si bien parler en paraboles - usera tout naturellement de ce symbole lors de sa rencontre avec la Samaritaine (Jn 4). Encore une rencontre décisive entre Dieu et l'Homme au bord d'un puits ! À croire que toutes les alliances qui ont marqué l'histoire du peuple d'Israël nécessitaient ce cadre. Avec cette image de l'eau du puits captée par l'Homme pour qu'il puisse toujours y goûter, la Bible illustre la force d'une alliance qui tient, tout comme les mariages qui y sont conclus tiennent (cf. Isaac en Gn 24, Jacob en Gn 29, etc.).

N'est-ce pas surprenant alors que les symboles que le langage biblique dévoile pour illustrer la présence de Dieu dans nos vies soient tous neutres ? En effet, si l'acte créateur nous est présenté comme positif (« Dieu vit que cela était bon »), les éléments principaux de notre monde ne sont typés ni positivement ni négativement. La terre, le feu, le vent, l'eau sont tour à tour donneurs ou destructeurs de vie. C'est à l'homme d'en user pour en faire un paradis ou un enfer.

L'eau, en effet, peut tout détruire, semer destructions et mort, comme le rappellent le langage symbolique du Déluge (Gn 6-8) et nos cruelles réalités : tsunamis, inondations, avalanches... Ainsi en est-il encore des grandes étendues d'eau, pour lesquelles la Bible hébraïque ne connaît qu'un seul nom : la mer ! Si le récit de la création mentionne la mer dès les origines (« Dieu dit : Que toute l'eau qui est sous le ciel se rassemble au même endroit, et que le sol apparaisse ! ») Il en fut ainsi. Dieu appela le sol *terre*, et il appela l'eau, *mer*. Dieu vit que cela était bon » : Gn 1,9) et si le psalmiste en loue la grandeur (Ps 93 ; 104...), il n'en reste pas moins que le peuple de la Bible en a peur.

Du haut de ses collines de Samarie ou de Galilée, Israël regarde avec effroi vers l'Occident, où tous les soirs le soleil se fait engloutir par la mer qui ne le rend jamais (puisque le lendemain il se lèvera à l'Orient !). Est-ce pour avoir fait ce même constat avec les bateaux qui s'éloignent de la rive que l'Israélite n'est pas devenu pêcheur (si ce n'est d'eaux douces !) contrairement à ses voisins méditerranéens ? Pour lui, il est évident que la mer ne peut être vaincue que par Dieu, qui seul a le pouvoir de l'ouvrir pour y faire « passer » son peuple lors de la libération du pays d'Égypte (Ex 13). Image que reprendront les évangélistes qui font marcher Jésus sur la mer (de Galilée), comme signe annonciateur de sa divinité.

Un effroi que traduit encore l'histoire de ce Jonas (plus légendaire que prophétique) envoyé à Ninive (autrement dit du côté où le soleil se lève !) pour annoncer le salut et la conversion, et qui fuit vers l'Occident (autrement dit par la mer), où il sera englouti par un monstre et d'où il ne ressortira qu'en priant le Seigneur Dieu : « Du ventre de la mort, j'appelle au secours, entends ma voix ! »

De la mort à la Vie

Ces soifs que l'Homme ne peut éteindre seul, ces sources dont la fraîcheur lui permettent de se remettre en route traversent de part en part la Bible, qui précise encore que c'est par l'eau (par exemple du baptême) que s'opère le passage (la Pâque) de la mort à la Vie. C'est l'eau qui va permettre à Jésus, tout spécialement dans le quatrième évangile, des noces de Cana à la Samaritaine, de se faire connaître de façon imagée comme le Sauveur et « fils du Dieu de Vie ». « Qui boira l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira en vie éternelle » (Jn 4,14).

L'eau est le lieu où s'inscrit le miracle, aussi bien dans la piscine de Bethesda pour le paralytique (Jn 5) que dans celle de Siloé pour l'aveugle de naissance (Jn 9). Ces hommes cabossés par la vie se trouvent là où coule l'eau, et Jésus les prend de toute son empathie. Mais il leur demande de mettre aussi du leur : « Lève-toi ! », « Vas te laver ! ». Ces impératifs ne peuvent venir que de Dieu, ils sont de l'ordre de la création. Et ils exigent la participation de l'Homme pour se faire résurrection. « L'aveugle y alla, se lava et à son retour il voyait ! » ■

« Jésus, au cours de sa mission,
a promis une eau à même d'étancher pour toujours
la soif de l'homme (Jn 4,14)
(...) Que vibrent en nous avec force ces paroles
qu'il a prononcées sur la croix: « J'ai soif » (Jn 19,38) ! »

Pape François (1^{er} septembre 2018)

« C'est près de l'eau que j'ai le mieux compris
que la rêverie est un univers en émanation,
un souffle odorant qui sort des choses
par l'intermédiaire d'un rêveur.
(...) En rêvant près de la rivière,
j'ai voué mon imagination à l'eau,
à l'eau verte et claire, à l'eau qui verdit les prés.
Je ne puis m'asseoir près d'un ruisseau
sans tomber dans une rêverie profonde,
sans revoir mon bonheur... Il n'est pas nécessaire
que ce soit le ruisseau de chez nous,
l'eau de chez nous. L'eau anonyme sait tous mes secrets.
Le même souvenir sort de toutes les fontaines. »

Gaston Bachelard (1942)

L'arbre planté dans la mer (sur Luc 17,5-10)

« Mon être planté dans la mer, affronte ses souffrances,
se confie dans la foi à l'Amour du Père, avec confiance.
La violence de mes semblables m'avait déraciné,
ma foi a réalisé l'impossible, Dieu m'a replanté. »

Franck Widro

Eau

Une traversée mythologique

Philippe Borgeaud, Genève
professeur honoraire d'histoire des religions, Université de Genève

RELIGIONS

Certains symboles paraissent universels. Ce serait le cas de l'eau, magma originel et élément de vie. Pourtant, si bien des récits mythologiques et religieux suivent le même courant, des bifurcations fondamentales apparaissent selon les cultures. Plongeons pour s'en convaincre au cœur de quelques odyssées antiques.

Spécialiste des religions antiques, Philippe Borgeaud a dirigé de 2005 à 2013 le module « Rites et mythes comme expressions culturelles des émotions » du Projet national suisse en sciences affectives. Il est l'auteur de *Exercices d'histoire des religions. Comparaisons, rites, mythes et émotions* (Leyden, Brill 2016, 364 p.).

L'eau emporte en son courant les rêves des humains. Gaston Bachelard en avait fait un élément essentiel de ce qu'il appelait « l'imagination matérielle ». Le philosophe des sciences était aussi poète, sensible à cette « végétation obscure » qui pousse dans la nuit de la matière. Et surtout, il croyait, comme d'autres en son temps, à la puissance de certaines images universelles.¹

Ce n'est plus le cas de nos jours. Historiens et anthropologues ne se risquent plus à postuler sans autre la permanence transculturelle d'archétypes ou de symboles. L'eau n'échappe pas à ce regard critique. En 1971, dans son livre

Le thème de l'eau primordiale dans la mythologie grecque, Jean Rudhardt mettait « en garde contre les interprétations des images mythiques que proposent trop vite certains psychanalystes ou certains phénoménologues - auxquels il arrive de vouloir rapprocher les unes des autres des images empruntées à des traditions différentes et de vouloir en déchiffrer le sens, sans les replacer dans leurs contextes mythiques et culturels respectifs ».²

Le chercheur avait montré comment il faut « jongler » entre universel et contextuel, entre propriétés naturelles et choix culturels, quand on s'intéresse aux significations symboliques de l'eau. L'eau primordiale des penseurs grecs était située par lui tantôt du côté de la fertilité, de la puissance de fécondation, de l'ancestralité, et participait dès lors à l'œuvre créatrice, tantôt du côté de l'indéterminé, de l'informe, de l'amorphe, du fluide, du chaos inactif. Mais à chaque fois, l'image apparaissait colorée d'une manière particulière.³

À l'origine ... la diversité

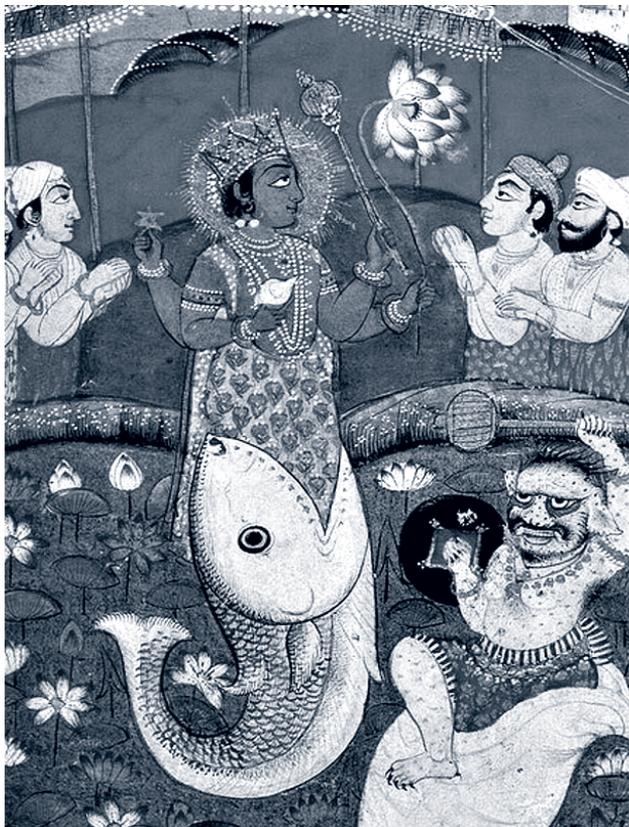
Ainsi l'eau des origines, pour ne considérer qu'elle, revêt des significations diverses selon les lieux et les temps. Dans l'Égypte ancienne, le Noun est à la fois un dieu primordial et un espace obscur et aqueux portant en lui une potentialité féconde; il règne sur ce qu'on peut appeler la préexistence. À l'origine du monde actuel, on trouve un créateur solitaire, Rê-Atoum-Khépri, qui s'est, par sa propre volonté, issu des eaux du Noun. Dans les *Textes des pyramides*, qui datent de la fin du 3^e millénaire avant notre ère, on lit qu'avant la création « le roi [étant entendu que le pharaon est lui-même ce dieu créateur] a été mis au monde dans le Noun, alors que le ciel n'existait pas, alors que la terre n'existait pas, alors que rien n'existait qui fût établi, alors que le désordre, alors que cette terre qui devait naître de l'œil d'Horus ne s'était pas encore produite ».⁴

Eau

Une traversée mythologique

L'eau, dans de nombreux autres récits de création, apparaît comme un élément fondamental tout simplement parce qu'elle est perçue comme propice à désigner ce qui précède l'être, quelque chose d'indéterminé, dépourvu de forme propre et sur quoi, par exemple, le souffle d'Élohim (qui seul est Créateur) peut planer au début de la Genèse.

Le poisson Mataya, incarnation du dieu Vishnou.
© LD



Rendu fameux par un article de Mircea Éliade et présent dans de nombreuses sociétés humaines, de l'Amérique à l'Asie, le motif narratif du plongeon cosmogonique présente lui aussi l'eau comme un espace autant qu'un élément.⁵ Mais il n'y est pas question de souveraineté, mais d'êtres plus ou moins thériomorphes (à la forme de bêtes) qui flottent dans un esquif, jusqu'à ce que l'un d'eux reçoive l'ordre de plonger et de rapporter une poignée de boue à partir de laquelle une terre sera façonnée. Ici, contrairement au mythe égyptien, l'eau n'est pas divine et il n'est pas question de fécondité.

Un principe de destruction

Si l'eau peut constituer un milieu d'origine ou un principe de vie, elle peut tout aussi bien devenir un principe de destruction. C'est ce que l'on voit avec les mythes du déluge que l'on trouve partout, de Papouasie Nouvelle Guinée en Amazonie et en Amérique du Nord, en passant par la Bible, les récits mésopotamiens et ceux de l'Inde ancienne.

En Inde, les commentaires brahmaniques des Védas rapportent comment, dans le bassin qu'on lui apportait le matin pour qu'il se lave les mains, Manu découvrit un petit poisson qui lui demanda de le sauver et qui lui promit de le sauver en retour quand viendrait le temps du déluge qui emporterait toutes les créatures. Manu garda le poisson, qui grandit dans une jarre, puis dans une mare, avant de le jeter à la mer une fois celui-ci devenu suffisamment gros pour ne plus craindre d'être dévoré par ses congénères. Le poisson révéla alors à Manu la date du déluge et lui enjoignit de construire une embarcation. Quand survinrent les eaux, Manu attacha son bateau à la corne du poisson et navigua ainsi jusqu'aux montagnes du nord. Débarqué, seul, Manu pratiqua l'ascèse et les rites pour obtenir une descendance. Il offrit, sur les eaux, une oblation de beurre clarifié, de lait aigre, de crème et de sérac. Au bout d'une

année, une femme naquit de ce sacrifice. Elle fut aussitôt capable de marcher et désirable, mais elle laissait des traces de beurre derrière elle. « Je suis ta fille », dit-elle à Manu, « et sache que je suis la bénédiction rituelle, l'idā [à la fois une déesse et une formule liturgique]; use de moi dans le sacrifice et tu deviendras riche en descendance et bétail. » Manu,⁶ « avec elle » [sans qu'il soit précisé comment, sexuellement ou rituellement], engendra la création qui est la nôtre et qu'on appelle création de Manu. Les eaux destructrices, dans ce récit, surviennent sans raison explicitée, dans un contexte qui renvoie à l'établissement de règles rituelles.

Un passage vers la civilisation

Dans l'*Épopée de Gilgameš* le contexte est lui aussi rituel (impliquant le sacrifice). Le héros rencontre Utanapišti, le Noé mésopotamien, qui lui raconte son histoire. Les grands dieux (probablement importunés par la multiplication et l'agitation des humains) avaient pris la décision de faire le Déluge, et ils avaient juré de tenir cette décision secrète. Mais Éa (le plus malin d'entre eux) répéta leur propos à une haie de roseaux qui entourait la maison d'Utanapišti et suggéra à celui-ci de fabriquer un coffre rectangulaire pour y embarquer avec des représentants de tous les animaux. La construction de l'« arche » puis l'arrivée des eaux célestes est longuement racontée. Les dieux réalisent alors qu'emporés par la colère, ils ont commis une grave erreur : privés de la main-d'œuvre humaine, ils risquent de devoir travailler pour se nourrir.

« Du ciel, les multitudes n'étaient plus discernables, parmi ces trombes d'eau. Les dieux étaient épouvantés par ce Déluge : prenant la fuite, ils grimpèrent jusqu'au plus haut du ciel, où, tels des chiens, ils demeuraient pelotonnés et accroupis au sol. La déesse criait comme une parturiente - Bêlet-ilî, à la belle voix, se lamentait : [Ah !] s'il n'avait jamais existé, ce jour-là, où parmi l'assemblée

des dieux, je me suis prononcée en mauvaise part ! Comment, dans cette assemblée, ai-je pu, de la sorte, décider [un pareil] carnage pour anéantir les populations ? Je n'aurai donc mis mes gens au monde que pour en remplir la mer, comme de la poissonnaie ! Et les dieux de la haute classe de se lamenter avec elle ! Tous les dieux demeuraient prostrés, en larmes, au désespoir... Lèvres brûlantes, et dans l'angoisse. Six jours et sept nuits durant, bourrasques, pluies battantes, ouragans et déluge continuèrent de saccager la terre. Le septième jour arrivé, tempête, déluge et hécatombe cessèrent... »

Utanapišti prit une colombe et la lâcha. La colombe s'en fut, puis revint : « N'ayant rien vu où se poser, elle s'en retournait. (Puis) je pris une hirondelle et la lâchai. L'hirondelle s'en fut, puis revint : n'ayant rien vu où se poser, elle s'en retournait. (Puis) je pris un corbeau et le lâchai. Le corbeau s'en fut, mais, ayant trouvé le retrait des eaux, il picora, il croassa (?), il s'ébroua, mais ne s'en revint plus. Alors, je dispersai (tout) aux quatre vents et je fis un banquet pour les dieux, disposant le repas sur le faite de la montagne ! Je plaçai, de chaque côté, sept vases rituels à boire, et, en retrait, dans le brûle-parfum, roseau aromatique, cèdre et myrte. Les dieux, humant l'odeur, humant la bonne odeur, s'attroupèrent comme des mouches autour de l'ordonnateur du banquet... »⁷

Dans la Bible hébraïque, une fois l'arche arrimée à la chaîne montagneuse de l'Ararat, une alliance signifiée par l'arc-en-ciel est conclue entre Dieu et Noé. Un premier sacrifice est alors accompli, comme dans le mythe mésopotamien, et comme aussi dans un autre récit relevant d'une tradition proche-orientale, celui de Deucalion, le Noé grec dont l'arche accoste, elle, au sommet du Par-nasse.

Eau

Une traversée mythologique

Dans ces histoires qui relèvent toutes d'un réseau culturel commun, les eaux du déluge représentent un correctif par rapport à l'état antérieur de la création. Elles permettent qu'un nouveau rapport au monde et aux dieux soit instauré à la suite de la catastrophe. Les eaux désastreuses ouvrent un passage vers la civilisation.

Plus tard encore, avec la lecture chrétienne du déluge et de la traversée de la mer Rouge lors de l'Exode, l'eau s'imposera comme une source de régénération annonçant le baptême de Jésus Christ dans le Jourdain et la guérison miraculeuse d'un paralytique à la piscine de Bethesda.

Un symbole parmi d'autres

Le motif de la reprise corrective liée à une catastrophe de type déluge se retrouve en Amérique centrale. Selon les Maya Quichés et leur livre prophétique généralement connu sous l'appellation de *Popol Vuh*, les dieux procèdent d'abord à la création d'une proto-humanité, une ébauche de créatures parlantes dont la parole ne doit avoir pour fonction que d'adresser aux dieux, qui veulent se faire plaisir, des louanges. Mais cette première humanité, formée de mannequins doués de parole, se révèle insouciant de ses créateurs. Au lieu de procéder à ce pourquoi ils ont été créés, les mannequins de bois se reproduisent comme des hommes, mais ils errent sans but, avançant à la manière des bêtes, à quatre pattes. L'Esprit du ciel décide de les mutiler, puis de les anéantir. Du ciel tombe une pluie de

feu. L'humanité réelle ne sera créée que bien plus tard, non plus de bois, mais de maïs...⁸

Ce n'est donc pas l'eau mais le feu qui met fin dans le *Popol-Vuh* à la première ébauche d'humanité. Ainsi l'eau pourrait bien n'être qu'un moyen parmi d'autres de destruction. Alain Monnier, dans sa belle étude comparatiste des mythes du déluge en Amazonie et Nouvelle Guinée, montre d'ailleurs que le déluge n'est pas la seule catastrophe qui frappe l'humanité en ses débuts. Le feu, le vent, un animal monstrueux peuvent en faire autant.

L'eau, finalement, ne serait donc qu'un symbole arbitraire, tirant son sens de la place qu'il occupe dans un système. Si cela peut être vrai pour l'eau destructrice, celle du déluge, cela ne l'est certainement pas pour l'eau conçue comme un espace d'indétermination (avec le Noun, par exemple). À ce niveau-là, l'image de l'eau s'impose pour signifier l'insaisissable. Et elle est susceptible de devenir un symbole encore plus largement partagé lorsqu'elle se présente sous sa fonction d'eaux vives qui apaisent la soif et lavent les souillures, sans lesquelles on ne saurait survivre.

Retour à l'universalisation

Avec les religions des peuples autochtones qui s'insurgent aujourd'hui contre la confiscation de leurs ressources naturelles et la destruction de leurs écosystèmes, on observe l'émergence d'un symbolisme beaucoup plus uniforme de l'eau, qui répond à une urgence générale exigeant de nouvelles pratiques.

Ce sentiment de crainte et de respect envers une nature de plus en plus menacée ou offensée (souvent nommée Gaïa, du nom de la divinité primordiale des Grecs) peut être illustré par d'innombrables exemples. Il suffit de rappeler ce qui s'est passé au Dakota en 2016-2017, dans un campement de protestataires opposés à la construction

d'un pipe-line au lieu dit Standing Rock, jusqu'à l'intervention violente de la police fédérale envoyée par Donald Trump.⁹ Des identités différentes représentées par des délégations venues d'Europe du Nord, du nord-ouest de l'Amérique, d'Amazonie, d'Australie se rencontrèrent ainsi à Standing Rock, sur un front unifié de luttes indigènes, transcendant les spécificités autochtones.

La fabrique de nouveaux rituels adressés à des « divinités naturelles » s'est faite sur une échelle transculturelle, impliquant des relectures et des traductions de vieilles pratiques locales. Finalement, l'eau est devenue, dans ce *melting pot* mondialisé, un symbole rassembleur.

Des ethnologues présents sur place ont observé que la religion était au cœur de cette action. Ils décrivent des danses, des chants, des prières, ainsi que la présence d'un maître des cérémonies veillant sur un protocole hautement ritualisé.

Au premier plan des motifs qui ont mobilisé les manifestants, se trouvait la menace portant sur l'eau. Solidaire de la Terre Mère, l'eau y était non seulement désignée comme « la vie » (*water is life - mni wiconi* en lakota), mais également sacralisée. La fabrique de nouveaux rituels adressés à des « divinités naturelles » s'est faite sur une échelle transculturelle, impliquant des relectures et des traductions de vieilles pratiques locales. Finalement, l'eau est devenue, dans ce *melting pot* mondialisé, un symbole rassembleur.

Rappelons encore pour mémoire que des fleuves sont aujourd'hui reconnus comme des entités vivantes, des personnes morales, chez les Maoris de Nouvelle Zélande ou chez certaines populations indiennes de l'Himalaya. En cette époque de l'anthropocène, la rencontre et l'amalgame des ontologies et des mythologies savantes et autochtones ne

concernent pas seulement les peuples premiers. Des chantiers mythologiques à fonction écologique se développent de tous côtés. Mais ils sont fatalement nivelant, oublieux des différences.

L'eau est devenue, dans un sens autre et moins poétique que celui imaginé par Bachelard, un élément essentiel d'un discours finalement conventionnel, à l'instar de l'air, de la terre et du feu. Ce que nous gagnons en vertu, nous le perdons en saveurs. ■

- 1 **Gaston Bachelard**, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti 1941, 268 p.
- 2 **Jean Rudhardt**, *Le thème de l'eau primordiale dans la mythologie grecque*, Berne, Francke 1971, p. 116.
- 3 **Jean Rudhardt**, *op. cit.* note 2, p. 116-122.
- 4 Traduction de **S. Sauneron et J. Yoyotte**, « La naissance du monde selon l'Égypte ancienne », dans *La naissance du monde*, Sources Orientales 1, Paris, Seuil 1959, p. 46; cf. Suzanne Bickel, *La cosmogonie égyptienne avant le Nouvel Empire*, Fribourg, Éditions universitaires 1994.
- 5 **Mircea Eliade**, « Le Diable et le Bon Dieu : la préhistoire de la cosmogonie populaire roumaine », in *De Zalmoxis à Gengis Khan. Études comparatives sur les religions et le folklore de la Dacie et de l'Europe orientale*, Paris 1970, pp. 81-130.
- 6 *Satapatha-Brāhmana*, I, 8, 1 : traduction adaptée de celles de **Julius Eggeling**, *Sacred Books of the East*, vol. 12, 1882, pp. 219-230, et de **Jean Varenne**, *Mythes et légendes extraits des Brāhmana*, Paris, Gallimard 1967, pp. 37-39.
- 7 J'emprunte pour ces extraits la traduction de **Jean Bottéro**, *L'épopée de Gilgamesh. Le grand homme qui ne voulait pas mourir*, Paris, Gallimard 1992, pp. 191-194.
- 8 *Pop Wuh* (le *Livre des événements*), version d'Adrián I. Chávez, Paris, Gallimard 1978, p. 124.
- 9 Cf. **Greg Johnson et Siv Ellen Kraft**, « Standing Rock Religion(s). Ceremonies, Social Media, and Music Videos », in *Numen* 65, 2018, pp. 499-530.

Festival — Histoire et Cité

27 – 31 MARS 2019

GENÈVE, LAUSANNE,
SION, YVERDON-LES-BAINS

 HISTOIRE-CITÉ.CH

HISTOIRES D'EAUX



Eau

Un cocktail public - privé

Étienne Perrot sj, Lyon
économiste, professeur émérite à l'Université catholique de Paris

POLITIQUE

Nécessaire à la vie, l'eau potable, comme l'air non pollué, comme l'énergie propre, comme l'espace vital, fait partie des biens communs, qui appartiennent à tous donc. L'eau a même été proclamée « droit fondamental » par l'Assemblée générale des Nations Unies en juillet 2010. Sa fourniture étant sous la responsabilité de l'État, elle est aussi considérée comme « bien public ». ¹ Bref, personne ne doit en être privé. D'où l'indignation devant sa privatisation.

En théorie, l'eau n'est pas un problème, car, même en tenant compte de l'évolution du niveau de vie et des besoins de l'agriculture et de l'industrie, les ressources exploitables de la planète devraient permettre de faire vivre 10 milliards d'habitants, ce qui correspond à une estimation de la population mondiale en 2100. Et c'est sans compter avec des nouvelles techniques qui pourraient se révéler productives : dessalement de l'eau de mer, amélioration des procédés d'assainissement, exploitation des icebergs et ensemencement de la vapeur d'eau de l'atmosphère et des nuages.

Étienne Perrot est un spécialiste des questions de discernement dans la vie professionnelle. Il a abordé ces thèmes dans de nombreux ouvrages, dont *Exercices spirituels pour managers* (Paris, Desclée de Brouwer 2014, 232 p.).

Mais face à la théorie, il y a les faits : plus d'un milliard d'individus n'ont pas accès à l'eau potable. À la question de l'appropriation des sources s'ajoute donc celle de la qualité de l'eau disponible, qui se conjugue aux questions de climat, d'environnement et de pollution, de qualité et d'érosion du sol, de stockage, de distance pour accéder à l'eau...

Plus dure à purifier

Globalement, la qualité de l'eau présente sur la planète est de plus en plus médiocre. Jadis la nature suffisait à rendre salubre l'eau de pluie. Les couches superficielles du sol filtraient l'eau usée et les plantes absorbaient la quasi-totalité des matières polluantes. Il n'en va plus de même aujourd'hui. L'agriculture intensive déverse dans le sol des nitrates, des phosphates et des pesticides, l'industrie des polychlorobiphényles et autres colorants, et les humains des résidus chimiques venus des médicaments et des lessives, chacun faisant comme s'il était propriétaire de l'eau, avec pouvoir d'en user, de la gaspiller et de la maltraiter.

Certes, en certains pays, la pollution est mieux maîtrisée aujourd'hui. Contrairement à une idée répandue, les agriculteurs occidentaux ont fait d'énormes efforts, couronnés de succès, pour promouvoir des systèmes naturels fondés sur un mode de production qui limite les besoins en fertilisants azotés et en désherbants chimiques. Ils y ont été poussés par la réglementation et y ont trouvé leur intérêt. Sur les conseils d'agronomes spécialisés, on peut actuellement régénérer les eaux usées par un système de bassins plantés d'herbes choisies, ce qui est également à la portée de certaines industries agro-alimentaires installées en milieu rural, comme le démontre l'entreprise Nature Frais dans la Somme (France).

Eau

Un cocktail public - privé

Malgré cela, surtout dans les régions urbanisées, il faut épurer l'eau usée au moyen de bassins de décantation et, pour tuer les agents pathogènes, utiliser soit des produits chimiques (jadis l'hypochlorite de sodium, mieux connu sous le nom d'eau de javel, aujourd'hui le chlore ou l'ozone) soit des mécanismes physiques (rayons ultra-violet, membranes d'ultrafiltration). Ces opérations de dépollution pèsent plus lourdement dans la facture que les frais de captation et d'acheminement de l'eau (mis à part la distribution par citernes ou par revendeurs itinérants dans les pays du Sud).

L'appropriation des sources

Derrière les questions de gestion et de distribution des eaux se cache l'épineux problème de la propriété privée des sources et des ressources en eau. Comment classer les innombrables paysans de la planète qui s'approprient l'eau de leur puits, captent les sources jaillies sur leur terrain ou même, à la manière de la communauté jésuite de la rue Sala à Lyon, installent une pompe qui puise l'eau de la nappe phréatique pour arroser leur jardin ? Des communes, des quartiers, voire des voisins s'organisent un peu partout pour capter l'eau et se la distribuer à un prix inférieur à ce que proposent des services des eaux gérés par le privé ou par une Régie municipale qui cherchent à répartir l'eau plus équitablement et sur un territoire plus vaste.

Qu'il s'agisse de cours d'eau, de lacs, de nappes phréatiques, de vapeur d'eau dans l'atmosphère ou de nuages, ces questions se posent dès lors que l'appropriation par les uns limite celle des autres : l'eau qui jaillit d'un terrain appartient-elle au propriétaire du terrain à la manière de la plupart des sources d'eaux minérales vendues en bouteille ? l'eau assainie appartient-elle à l'organisme public ou à l'entreprise privée d'assainissement ? et l'eau d'un barrage au constructeur dudit barrage ou à la commune inondée ? qui doit payer pour l'eau potable perdue dans les tuyaux percés (selon les pays, entre 30 % et 50 % de l'eau potable sont ainsi gaspillés) ?

Occultés, ces problèmes d'appropriation des sources sont la cause de bien des déboires dans les privatisations envisagées par les municipalités ou par les États (je pense à la Colombie) en mal de rationalisation et d'universalisation de leur réseau de distribution d'eau. On accorde à la société d'exploitation privée ou à la régie publique la disposition de sources antérieurement appropriées par une communauté locale, d'où des conflits parfois d'une rare violence, comme à Cochabamba en Bolivie où une révolte populaire sanglante a réussi à écarter une société privée concessionnaire, sans d'ailleurs que la distribution de l'eau salubre n'ait ensuite été garantie à tous. Dans le meilleur des cas, comme en Suisse, les réglementations d'État font passer ce bien le plus universel avant l'intérêt d'un groupe particulier.

Mais cette idée de bien universel n'est pas défendue par tous. L'eau ayant un coût, les économistes embrassent ce qu'ils connaissent le mieux : l'idée de marchandise. De là à privilégier une gestion privée, il n'y a qu'un pas ... qu'il ne convient pas de franchir sans discussion. Appropriée par un individu, une communauté restreinte ou une société privée, l'eau potable devient une mar-

chandise laissée aux aléas de la spéculation financière, au grand dam des plus pauvres.

La privatisation de la distribution

Outre l'appropriation des sources, la distribution de l'eau permet elle aussi divers types de privatisation. Si les réglementations sont mauvaises, si la négociation contractuelle a été lacunaire ou, pire encore, biaisée par une forme ou une autre de corruption, le résultat se révèle calamiteux.

Le point le plus sensible (généralement occulté par les opposants à la privatisation) est le délabrement des réseaux d'aqueducs mis à la disposition des entreprises privées, qui doivent alors les restaurer. C'est pourquoi il est trompeur d'argumenter que dans la majorité des cas la qualité du service diminue avec la privatisation de la gestion ou que le prix de l'eau augmente. On peut en dire autant lorsque la concession est remise à un service public. En effet, cette hausse des prix ne fait que réfléchir les frais d'entretien et d'investissements indispensables effectués lors de la reprise.

L'eau n'étant plus gratuite, se posent immédiatement deux questions distinctes : qui du consommateur (puisque

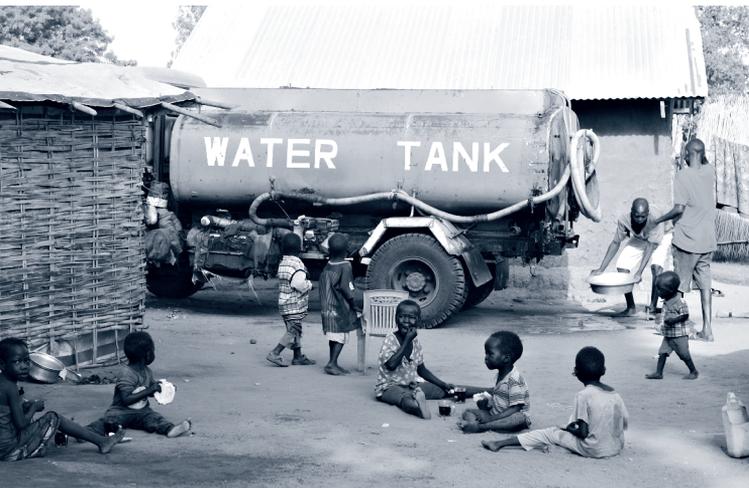
l'eau a une valeur marchande) ou du contribuable (puisque l'eau, comme celle de la fontaine du village, est un bien public) doit payer l'acheminement de l'eau et sa purification ? et qui d'une collectivité publique ou d'une société privée doit gérer les réseaux d'adduction et l'assainissement de l'eau ?

En Suisse, la gestion de l'eau est massivement assurée par des collectivités publiques ou des entreprises à capitaux majoritairement publics (mis à part quelques exceptions dont les fameuses Wasserwerke Zug AG), alors qu'en France, près de 75 % des eaux buvables dans les villes sont gérées par trois grosses sociétés privées, Véolia, Suez-environnement et Saur. (Je ne parle pas ici de l'eau en bouteilles où Nestlé se taille, dans le marché mondial, une part de lion sous les marques Perrier, Hepar, Vittel, Contrex, San Pellegrino, Valvert, Nestlé pure Life - ex Aquarel - et Aqua panna.)

Alors, pour ou contre la privatisation de l'eau ? Les réponses abondent dans un sens comme dans l'autre, car il faut à chaque fois examiner ce qui a été négocié : est-ce le rachat d'un réseau existant, assorti ou non d'une réglementation adéquate ? est-ce sa location ? son entretien ? une concession avec des objectifs et des sanctions précisés par contrat ? la création d'une retenue d'eau ? la fourniture d'infrastructure ou de matériel ? Tous ces éléments doivent être pesés lorsqu'on veut comparer les modalités de gestion, publique, privée ou mixte.

Certes les Régies publiques bénéficient généralement d'un taux d'emprunt financier inférieur au privé, ce qui leur permet normalement d'investir à moindre frais ; mais cela ne traduit qu'un seul fait : la collectivité, c'est-à-dire les contribuables, assument les risques de défaillance de l'emprunteur public. Il n'y a là qu'un transfert de coûts.

Distribution d'eau à Juba, Soudan du Sud
© Lucienne Bittar



Eau

Un cocktail public - privé

Nécessaires contrôles

« Dans plusieurs villes, privatisation a été synonyme de coupures de service, baisse de la qualité de l'eau - jusqu'à l'insalubrité -, détérioration des infrastructures et négligence. » Cela est vrai, surtout quand les autorités publiques signent des contrats léonins, par incompetence, sous la pression de la corruption ou, tout simplement, parce qu'ils se laissent glisser sur la voie de la facilité en pariant naïvement sur l'expérience des entreprises concessionnaires, sans mettre en place un vrai système de contrôles et de sanctions.

« Il n'y a aucune concurrence dans les services de l'eau pour réduire les prix. » Cette affirmation doit être nuancée. Une dizaine de sociétés internationales se partagent le gigantesque marché des grandes villes mondiales, et elles sont toujours sous la menace d'une nationalisation ou d'une reprise par une Régie publique. C'est ainsi que la Ville de Paris, en 2010, a repris la concession du service des eaux accordée à Véolia et à Suez, les deux entreprises privées qui le géraient auparavant.

« Il n'y a qu'un tuyau d'aqueduc branché à chaque maison (ce qui est parfois faux) et l'eau est essentielle et n'a aucun substitut. » Certes, mais rien n'empêche, comme c'est le cas pour le gaz et l'électricité, de confier à une entreprise privée ou à une Régie publique l'entretien des réseaux, et à une autre entité, publique ou privée en concurrence avec d'autres, la fourniture de l'eau ou sa facturation.

Les opposants à la privatisation font remarquer à juste titre que « la nécessité de dégager un profit n'existe pas dans la gestion publique ». L'argument peut être retourné : quand l'aiguillon du profit disparaît, l'amélioration et la recherche de nouveaux procédés en fait autant. Ce qui compense en partie le manque de transparence imputé au secteur privé. Quant à la corruption, omniprésente dans le secteur de l'eau, elle n'est malheureusement pas le monopole du privé.

Un mauvais calcul

Reste une dernière question : pourquoi certains édiles municipaux ou nationaux à l'honnêteté insoupçonnable penchent-ils quand même vers la gestion privée du service des eaux, voire à la privatisation des sources ? La raison en est financière. Comme pour le gouvernement français qui accorde des concessions d'autoroutes ou vend des aéroports ou des fréquences hertziennes, ces responsables voient dans la privatisation le moyen d'assainir momentanément les finances ou de réduire la dette publique.

Ce n'est là qu'une manière de reporter à plus tard les dépenses nécessaires. Au total, l'économie triomphe toujours. D'une manière ou d'une autre, ce sont les citoyens qui payent les investissements nécessaires, soit par une taxe, soit par une facture d'eau ; à défaut, ils subissent la dégradation du réseau. Dans une société urbaine comme la nôtre où l'eau, fût-elle abondante, engendre un coût d'acheminement et d'assainissement, il n'existe pas plus d'eau potable gratuite que de petit-déjeuner gratuit. *No free lunch*, disent les économistes. ■

¹ Dans une résolution datée du 30 septembre 2010, le Conseil des droits humains précise les obligations des États relatives à l'accès à l'eau et à son assainissement.

Eau

Une responsabilité pour la vie

Franziska Herren, Wiedlisbach (BE)
Association « Une eau propre pour tous »

POLITIQUE

En Suisse, les initiatives fédérales ayant pour sujet l'alimentation se succèdent depuis quelques années. Elles concernent plus rarement l'eau. C'est ce qui donne toute sa saveur à l'initiative « pour une eau potable propre et une alimentation saine », qui a abouti le 28 février 2018. Franziska Herren en est l'auteure. Depuis 2016, cette professeure d'aérobic s'est engagée dans ce combat public, sans le soutien d'aucun parti politique. Elle nous dit pourquoi.

La création nous donne tout ce dont nous avons besoin pour vivre sur Terre. Nous avons le devoir de conserver ces bases naturelles de la vie dont dépendront les générations à venir et tous les êtres vivants : de l'eau propre, des sols fertiles, une grande biodiversité, de l'air pur. Pour cela, il nous faut adapter notre production et notre consommation, notamment alimentaire.

Une grande partie de notre eau potable tombe, au sens propre, du ciel. Les eaux de pluie s'infiltrent dans les sols et alimentent les nappes phréatiques. D'où l'importance pour la qualité des eaux souterraines, et donc pour notre santé,

d'une bonne composition des terres agricoles et des matières auxiliaires avec lesquelles nous produisons la nourriture.

Or nous ne sommes pas informés de manière transparente et honnête sur les conséquences de notre production alimentaire actuelle. On nous fait miroiter des campagnes idéales, verdoyantes, où poules, cochons et vaches (bien entendu avec des cornes) batifolent en liberté sous un ciel bleu. Cela n'a rien à voir avec la réalité. En Suisse, les poulets et les porcs vivent serrés les uns contre les autres.

L'élevage intensif, source de danger

L'agriculture - l'élevage en particulier - cause deux fois plus d'apport d'azote atmosphérique (et donc d'ammoniac, un gaz à base d'hydrogène et d'azote) que les transports, l'industrie et les ménages réunis. La Suisse se distingue dans cette surproduction. Elle engendre les émissions d'ammoniac à la surface des sols les plus élevées d'Europe, après les Pays-Bas : 95 % d'entre elles proviennent de l'agriculture, dont 90 % de l'élevage et du lisier (déjections animales liquéfiées). Cet ammoniac entraîne l'acidification et la surfertilisation des eaux, des sols et des forêts, menace la biodiversité, détériore le climat et pollue nos poumons avec ses poussières fines. Nos lacs souffrent aussi des excédents de fumure engendrés. En raison d'apports élevés en phosphate, les lacs de Baldegger, Hallwil, Sempach et Greifensee sont oxygénés artificiellement depuis des décennies déjà. Ces mesures coûtent chaque année des millions aux contribuables.

À ces facteurs de pollution des eaux s'ajoute le problème des antibiotiques. La production animale intensive, extrêmement éprouvante pour les animaux, ne peut fonctionner sans antibiotiques. La Suisse utilise pour ce faire des tonnes d'antibiotiques, qui sont épandues dans

Eau

Une responsabilité pour la vie

les champs via le lisier et le fumier, et de là entraînées dans le cycle de l'eau. Cela favorise la formation de bactéries résistantes aux antibiotiques. On en a même retrouvé dans notre eau potable. Une résistance qui inquiète la Commission fédérale d'experts pour la sécurité biologique, qui a qualifié en 2014 les bactéries de « plus grande menace biologique pour la santé de la population en Suisse ».

Les pesticides dans nos eaux

Un autre problème pour les eaux est l'utilisation par l'agriculture suisse de pesticides, une pratique qui est devenue une normalité malgré les milliards investis dans les prestations écologiques requises depuis 1996. Les conséquences sont dévastatrices. Des cocktails de pesticides contenant jusqu'à 128 substances actives ont été mesurés dans nos cours d'eau et dans nos eaux souterraines (dont proviennent 80 % de notre eau potable) et les valeurs limites des pesticides dans les eaux de surface sont souvent dépassées. Or les eaux de surface alimentent également les captages d'eaux souterraines.

Mais au lieu de s'attaquer à la source du problème, le Conseil fédéral veut actuellement relever ces valeurs!¹ En ce qui concerne le glyphosate, la limite devrait même augmenter de 3600 fois, passant de 0,1 microgramme à 360 microgrammes par litre. Pourtant le glyphosate reste l'un des pesticides les plus controversés dans le monde. L'Organisation mondiale de la santé le considère comme « probablement cancérigène »

et une nouvelle étude a montré qu'il affaiblit le système immunitaire des abeilles.

Un autre futur est possible

Avec l'*Initiative pour une eau potable propre*, nous voulons faire prendre conscience de l'urgente nécessité de réorienter la production de denrées alimentaires en Suisse. Nous demandons que les milliards de francs de subventions alloués par l'État à l'agriculture soient dirigés vers une production alimentaire sans pesticides et un élevage sans antibiotiques préventifs. Nos adversaires rétorquent à l'envi que la production agricole est impossible sans pesticides et que s'en passer menacerait notre sécurité alimentaire, alors même que des milliers d'agriculteurs nous prouvent le contraire depuis des décennies, engrangeant de hauts rendements et un certain succès économique.

Selon des recherches d'Avenir Suisse, la production alimentaire actuelle engendre des coûts supplémentaires annuels de 7,9 milliards. Mais si l'agriculture conventionnelle devait payer les dommages consécutifs à sa production, ses produits seraient beaucoup plus chers que les aliments produits de manière durable. Il faut le montrer à la population au lieu de la menacer de hausses de prix ! D'autant plus que la demande des consommateurs et consommatrices en aliments sans pesticides augmente sans cesse.

Avec la volonté politique, les exigences de l'initiative déposée l'an passé pourraient être mises en œuvre. Le Conseil fédéral n'a-t-il pas admis en 2016 qu'après vingt et un ans de paiements directs, l'agriculture n'avait atteint aucun de ses objectifs environnementaux ? Il est temps de chercher d'autres voies pour assumer la responsabilité des ressources nécessaires à notre vie. ■

1 Cf. René Longet, *Pesticides, un pas en avant, deux en arrière?* sur www.choisir.ch

Eau

Moyen-Orient

l'or blanc, source et arme des conflits

Olivier Hanne, Guer (F)
professeur aux Écoles militaires de Saint-Cyr

POLITIQUE

« Le prochain conflit dans la région du Proche-Orient portera sur la question de l'eau » (Boutros Boutros-Ghali, secrétaire général des Nations Unies, 1992). Alors que le Moyen-Orient regroupe 6 % de la population mondiale, il ne dispose que de 1 % des réserves d'eau douce.¹ La ressource est partout surexploitée et inégalement répartie, ce qui génère des conflits entre États et d'importantes tensions intérieures. Où sont les solutions ?

Dans ce Moyen-Orient aux climats méditerranéen et semi-aride, les États ont mis en place des aménagements lourds (barrages, canaux, détournements de bassins fluviaux, usines de dessalement) pour faire face aux besoins en eau toujours croissants de leurs populations, liés à l'augmentation démographique, à l'urbanisation et à la multiplication des surfaces agricoles irriguées. Ces aménagements créent des tensions internes (problèmes budgétaires, pollutions, fractures villes/campagnes) et des conflits d'usage (tourisme contre agriculture, industries contre espaces résidentiels). Dans certains cas, les relations politiques avec les voisins ont même été

affectées, générant un « stress hydrique » diplomatique. Si des négociations ont pu aboutir dans le cas du Nil, d'anciens conflits perdurent (Israël, Turquie, etc.) et de nouveaux apparaissent, renforçant l'instabilité de la région.

L'interminable question du Nil

Depuis près de 100 ans, le Nil est l'objet de tensions diplomatiques entre l'Égypte et le Soudan. L'aménagement du barrage d'Assouan à partir de 1956 permet à l'Égypte de régulariser les crues du fleuve, de développer l'irrigation et l'hydroélectricité. Puis, en 1959, l'accord passé entre Khartoum et Le Caire avantagea les Égyptiens, qui pouvaient puiser 82 % du débit du fleuve : le Nil restait ainsi aux mains de ces derniers.

Mais depuis les années 2000, le Soudan et l'Éthiopie ont décidé de profiter de leur situation en amont pour améliorer les zones irriguées et ainsi mieux contrôler leur territoire. L'Éthiopie est en position de force, puisqu'elle recèle 86 % des sources d'eau approvisionnant le Nil. Le pays refuse donc que le fleuve passe sous statut international, et il est en train de finaliser la construction d'un vaste barrage hydroélectrique sur le Nil Bleu (le barrage de la renaissance) qui pourrait réduire de 25 % le débit vers l'aval.

Confrontée à une croissance démographique ingérable (80 millions d'habitants), l'Égypte exige le respect de l'accord de 1956 et réagit par la menace. Son intransigeance sur la question du Nil est nourrie par ses incertitudes économiques, l'effondrement du tourisme et le danger djihadiste, omniprésent dans le désert occidental et le Sinaï. Cette situation s'est encore compliquée avec la partition du Soudan en 2011. Le Caire a reçu le soutien du Soudan du Sud, et le Soudan (au nord) s'est rallié à l'Éthiopie, elle-même appuyée par l'Arabie Saoudite et la Turquie. C'est pour faire pression sur ce pays que le président égyptien Al-Sissi a noué des par-

Olivier Hanne est historien médiéviste et islamologue. Il a publié une quinzaine d'ouvrages sur l'Islam et le Moyen-Orient. Dernier en date : *Les seuils du Moyen-Orient. Histoire des frontières et des territoires* (Monaco, Éd. du Rocher 2017, 539 p., avec 149 cartes et schémas).

Eau

Moyen-Orient

l'or blanc, source et arme des conflits

tenariats stratégiques et militaires avec l'Érythrée, ancienne province éthiopienne; il pourrait bien souffler sur les braises de la guerre qui a enfin pris fin entre ces deux pays.

La politique israélienne de captation

La problématique de l'eau est aussi un enjeu géopolitique pour Israël depuis 1953, lorsque le pays a rejeté le plan de partage hydraulique proposé par les États-Unis, lequel prévoyait d'attribuer 31% du débit du Jourdain à Israël. Pour éviter que la Jordanie ou la Syrie ne s'empare de la ressource, les Israéliens ont initié en 1959 la construction du Grand Canal National, détournant des eaux du lac de Tibériade vers l'intérieur du pays et jusqu'au désert du Néguev. En raison de son rôle éminemment politique, le chantier est devenu une cible privilégiée de l'OLP en 1965.

La Guerre des Six jours, en 1967, est présentée - abusivement - comme la première guerre de l'eau. Le conflit interrompt les travaux de captation des eaux du Jourdain lancés par le Liban, la Jordanie et la Syrie,² et donne à Israël le contrôle des nappes phréatiques de Cisjordanie, de la vallée du Jourdain et du plateau du Golan, considéré comme le « château d'eau » du Proche-Orient. En 1967 toujours, le gouvernement israélien déclare l'eau de Cisjordanie « ressource stratégique sous contrôle militaire » et décide de la répartir en priorité aux colonies et villes juives, aux dépens des Palestiniens qui doivent payer l'eau potable au prix de l'eau d'irrigation et

voient leur consommation réduite de façon drastique.

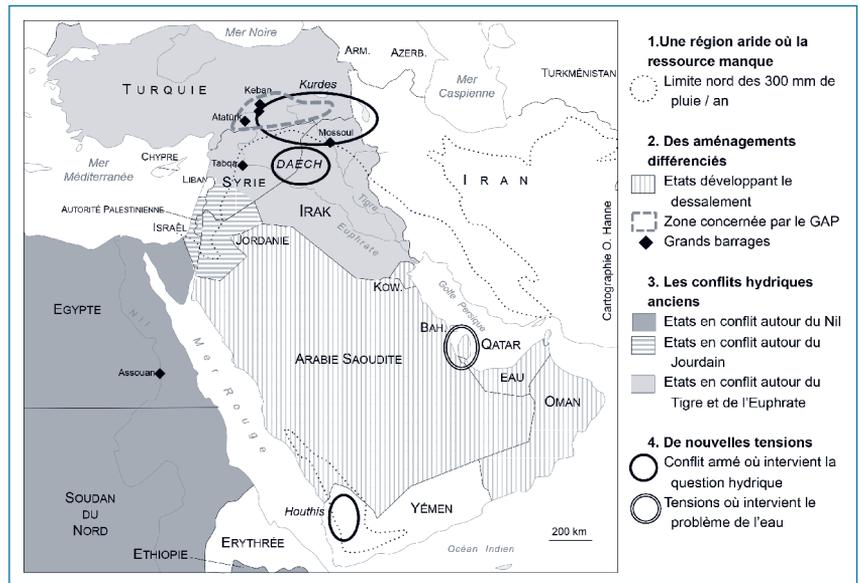
Entre 1982 et 2000, l'occupation par Tsahal du sud du Liban assure à l'État hébreu le contrôle de l'eau sur la moitié du pays, tout en renforçant son hégémonie militaire. Israël a bel et bien remporté la guerre de l'eau dans la région. Près des 50% de l'eau qu'il consomme provient des territoires occupés: 30% de la nappe palestinienne et 15% du Golan. Il ne peut être question pour cet État de les abandonner...

Dans les années 2000, les périodes de sécheresse et la surconsommation menacent à nouveau l'accès à l'eau en Israël, aggravant encore le contexte international. La mer Morte perd un tiers de sa superficie entre 1960 et 2006, et le niveau du lac de Tibériade ne cesse de baisser. Cependant, depuis 2013, la crise de l'eau semble dépassée en Israël grâce à des améliorations technologiques (dessalement, traitement des eaux usées). Si la captation de la ressource se fait encore aux dépens des Palestiniens, la fin du « stress hydrique » pourrait conduire Tel Aviv à plus de souplesse avec ses voisins et aussi avec l'Autorité palestinienne...

Turquie contre Syrie et Irak

En 1984, la Turquie a lancé le GAP (*Great Anatolian Project*) sur l'Euphrate pour se fournir en électricité et développer l'agriculture. Le projet prévoyait la construction de vingt-deux barrages, dont l'énorme Atatürk entré en service en 1992 et générant une retenue de quarante-huit milliards de m³ d'eau. En développant les régions kurdes et en améliorant l'encadrement économique et social de la population, le projet visait à freiner les revendications autonomistes kurdes qui menaçaient l'unité du pays.

L'achèvement du GAP a réduit de 40% le débit du fleuve vers l'aval en Syrie et de 20% la production agricole en Irak,



© Olivier Hanne

car la Turquie contrôle 88 % des sources de l'Euphrate et 40 % de celles du Tigre. Les Turcs bénéficient de trois fois plus de disponibilité en eau que les Irakiens et de dix fois plus que les Syriens. Damas a donc été amené à prélever davantage d'eau sur le Yarmouk, dans l'ouest, aux dépens de la Jordanie, elle-même fortement déficitaire, ce qui tend les relations déjà difficiles entre les deux pays. En 1976, l'ouverture du barrage syrien de Tabqa, qui alimente le lac Assad, avait déjà déclenché une crise internationale avec l'Irak voisin. La Turquie a pourtant accepté en 1987 un arrangement avec la Syrie, et avec l'Irak en 1990, qui prévoit une répartition du débit de l'Euphrate, mais ces accords n'ont pas valeur contraignante et le président turc Erdogan exerce une pression constante sur ses voisins.

Ankara de fait manifeste un expansionnisme à double visage : à travers sa gestion hydrique, mais aussi ses opérations militaires. Depuis 2014, la Turquie a déployé des troupes dans le nord de la Syrie et de l'Irak, pour lutter à la fois contre l'organisation terroriste Daech et contre les mouvements kurdes. Comme la reconstruction de ses deux voisins passera forcément par la question de

l'eau, que domine actuellement la Turquie, celle-ci jouera un rôle politique majeur dans le règlement de la crise syrienne ; à son avantage évidemment.

Depuis 2014: l'arme hydrique

Ces quelques exemples de cas irrésolus démontrent que l'instabilité au Moyen-Orient va de pair avec l'exaspération du problème de l'eau. Tous les conflits politiques ou militaires en cours dans la région comportent une dimension hydrique. Mais celle-ci est devenue depuis quelques années une arme en soi.

C'est le cas avec la guerre commencée au Yémen en 2014, qui oppose dans la partie nord-ouest du pays le groupe rebelle des Houthis, armé par l'Iran chiite, au gouvernement légal d'Aden, soutenu par une coalition de pays sunnites, dont l'Arabie Saoudite. Pour faire céder la rébellion, les aménagements hydrauliques et sanitaires ont systématiquement été bombardés, notamment à Sanaa, la grande ville du nord.³ C'est ainsi que selon l'UNICEF, 8,6 millions d'enfants n'auraient pas un accès régulier à l'eau, et que plus de 10 000 personnes seraient mortes, en raison notamment d'une situation sanitaire catastrophique favorisant le choléra et la malnutrition. Quant

Eau

Moyen-Orient

l'or blanc, source et arme des conflits

à l'aide humanitaire, elle est à dessein réduite par la coalition pour faire céder les Houthis ... une population en état de siège.

Mais guerre ou pas guerre, les États du Golfe ont pour point commun d'être tous en sursis ! Les Émirats arabes unis (EAU) n'ont que deux jours d'autonomie en eau et le Qatar et l'Arabie saoudite trois. La dépendance à l'égard des importations ou des usines de dessalement est totale. Cependant les besoins de l'industrie et les exigences de confort de la population sont trop élevés pour ces usines. Même si les coûts de l'eau dessalée ont beaucoup diminué grâce aux progrès techniques, les riverains du Golfe dépendent entièrement de leur richesse énergétique, qui seule peut payer le coût exorbitant du dessalement. Or les baisses prolongées du prix du baril de pétrole depuis 2010 plombent les budgets des monarchies. En outre, ces usines peuvent facilement être paralysées (par une marée noire, un attentat ou un bombardement).

Mais guerre ou pas guerre, les États du Golfe ont pour point commun d'être tous en sursis !

Le Qatar, qui est placé depuis 2017 sous embargo économique et politique par ses voisins, dépend uniquement de deux usines sans lesquelles il ne pourrait survivre. L'Arabie Saoudite veut faire plier le petit État, qu'elle juge trop proche de l'Iran. Pour cela, elle a lancé en 2018 le creusement d'un vaste canal

qui isolerait le pays comme une île et détournerait l'eau des oueds. Afin de gagner cinq jours en autonomie d'eau, Doha a lancé un projet de construction de quinze gigantesques réservoirs (*Water Security Mega Reservoirs Project*).

En Irak et en Syrie, le groupe Daech a lui aussi utilisé l'arme hydrique pour s'imposer. Dans les zones de l'est du pays tenues par l'organisation, des sécheresses avaient été observées dès 2006 (avant le conflit), poussant les paysans pauvres - souvent kurdes ou semi-nomades - vers les villes et leur chômage, prélude à leur enrôlement dans des groupes terroristes. La crise de l'eau a été un des facteurs de réussite de Daech. De la même façon, en accaparant les aménagements hydrauliques, le groupe terroriste s'est imposé comme l'unique distributeur auprès de la population, créant ainsi une dépendance opportune et donnant aux djihadistes une figure d'administrateurs compétents.

Entre 2013 et 2015, l'organisation a fait des grands barrages ses cibles privilégiées, s'emparant de celui de Tabqa en Syrie en mars 2013, de Falloujah en Irak en avril 2014, puis de celui de Mossoul en août. Les États-Unis, alliés des forces irakiennes et kurdes, ont immédiatement repris le contrôle de ce barrage, lequel aurait pu servir de « bombe hydrique » contre la métropole du nord de l'Irak. En contrôlant les barrages de Falloujah et Ramadi, Daech a volontairement réduit le débit de l'Euphrate vers les villes chiïtes du sud de l'Irak (les chiïtes sont désignés comme des hérétiques par le groupe terroriste). Ce faisant, Daech ne fait que reprendre la politique de Saddam Hussein avant la guerre du Golfe (1991). L'opération irakienne de reprise de la ville de Ramadi, lancée en novembre 2015, avait notamment pour but de retrouver la maîtrise du barrage qui alimente la capitale Bagdad.

Tous ces actes de « répression hydrique » tendent à se multiplier dans la région depuis la crise des révoltes arabes de 2011-2012 et participent à la violence des régimes autoritaires contre leurs propres populations.

Pour une hydrodiplomatie

Comme le montrent ces diverses situations, la question de l'eau au Moyen-Orient dépend encore essentiellement du droit du plus fort. Certes, les tensions hydriques sont des facteurs de crise parmi d'autres, mais en prenant en otage des populations entières, en obérant leur avenir, elles génèrent des haines profondes et durables. Le droit international ne devrait-il pas s'y consacrer plus sérieusement? Relativement contraignant sur les problèmes de circulation et de frontières fluviales, il l'est beaucoup moins sur l'accès à l'eau dans des territoires contestés.

Pourtant l'*hydrodiplomatie*⁴ peut se révéler efficace, comme c'est le cas avec le Canal de la Paix en Jordanie. Le royaume hachémite est l'un des États du Moyen-Orient les plus menacés par les risques hydriques. Les projets d'aménagements ne peuvent se passer de l'accord d'Israël, puisqu'ils sont tous liés à l'utilisation des rivières du Jourdain et du Yarmouk, frontaliers aux deux pays. Dans les années 80, Israël avait interdit à la Jordanie tout barrage sur le Yarmouk. Le pays a donc été contraint de se lancer dans une politique de limitation de la consommation, en privatisant la distribution et en luttant contre la surconsommation. Ces décisions créent depuis quinze ans des tensions dans les campagnes et les quartiers pauvres des villes, les plus touchés par les réductions, sans compter le problème des réfugiés syriens qui ont afflué dans le nord de la Jordanie depuis 2012 et dont il faut approvisionner les camps.

Amman se débat donc dans une contradiction : sa population est massivement anti-israélienne, mais l'État dépend

d'Israël pour l'amélioration de sa disponibilité en eau. Poussé par la nécessité, le gouvernement jordanien a signé la paix avec l'État hébreu en 1994 et noué un partenariat hydraulique appelé le Canal de la Paix. Ce dernier devrait relier la mer Rouge et la mer Morte sur 180 km, pour sauver cette dernière de l'assèchement complet et fournir de l'eau à la Jordanie. Le projet est soutenu par les instances internationales, dont la Banque mondiale. Entre les deux pays s'est donc instaurée une *hydrodiplomatie* aux bénéfices réciproques, qui pourrait servir de modèle pour toute la région.

C'est à sa suite d'ailleurs que la Syrie et l'Irak ont envisagé un *Joint Water Committee*, afin de développer des projets communs pour une hydraulique pacifiée, mais rien n'a encore été décidé. Entre 2000 et 2002, la Syrie et le Liban ont signé pour leur part des accords équilibrés concernant l'exploitation de l'Oronte, jusqu'à envisager en 2010 la création d'une agence transfrontalière de gestion du fleuve (malheureusement, l'afflux des réfugiés a rendu cet équilibre trop précaire et suspendu la coopération). Et malgré les reproches de l'Arabie Saoudite à l'égard d'Oman, peu pressé de rompre ses relations avec l'Iran, les deux pays coopèrent pour établir un *Grand Water Transmission Line* qui acheminera de l'eau dessalée d'Oman vers Riyad. Il n'y a donc pas de fatalité, la diplomatie a son mot à dire. ■

1 La question de l'eau implique aussi la définition des frontières (notamment par la gestion des fleuves), mais nous n'aborderons ici que le problème de la consommation et de l'accès à la ressource.

2 Le barrage Khalid ibn al-Walid en Syrie est détruit par l'aviation israélienne en avril 1967.

3 En mars 2018, l'aviation saoudienne a bombardé deux fois le système hydraulique de Nushour près de la frontière.

4 Expression de Fadi Comair, directeur général des ressources hydrauliques du Liban.

mais surtout et toujours cette couche de misogynie qui lui collait à la peau. La femme, c'est comme ça! La femme c'est comme ci! L'homme sait tout.

- La guerre de l'eau?

- *Jä! Jä! Wassrrieg gäl!*

Elle a essuyé ses mains sur son tablier. De sa vie, elle avait davantage entendu parler de guerres qu'elle ne les avait vraiment vécues. La Suisse avait livré sa dernière *vraie* guerre à Marignan. Quand même, *Schätzeli*, il y a plus de cinq siècles voyons! Et depuis, on parlait de neutralité. O.-K. Le Sonderbund est passé par là en opposant catholiques et protestants. Ah oui, aussi la guerre de Trient où la Jeune et la Vieille Suisse se livrèrent un combat de Reines. À part ces conflits à la con qu'elle avait lus dans les livres, Regula n'avait entendu parler de guerres qu'à la télé: celles du Biafra, la froide, des indépendances, la Grande et même la Seconde Guerre mondiale dont elle se souvient très bien. Sa mère avait dû cacher dans une armoire deux p'tits juifs que les autorités voulaient

renvoyer à la frontière. C'est tout. Mais de là à lui parler de la guerre de l'eau! Et où ça? En Suisse! «*Jesses Gott!*» qu'elle avait soupiré, les yeux tournés vers le ciel comme si elle y cherchait une solution contre la folie de son Hampi.

Il lui a demandé un café. Surtout pas oublier un p'tit deux décis. Il s'est installé à la table à manger, le sourire franc, décidément très fier de son achat. Regula a fait la femme: elle a obéi. Elle s'est attablée là, face à lui, les mains jointes et la tête baissée, plus par lassitude que par amertume. Hampi a tout avalé d'un trait. Il a roté bruyamment. Il a plongé une main dans une poche de son vieux veston en cuir. Un morceau de papier-presse - preuve qu'il lisait bien la presse dans sa chaise à bascule. En une: *La guerre de l'eau aux portes de la Suisse*.

«*Dasch nid di Ernst! Une blague!*» D'un, il n'y aura pas de guerre en Suisse, puis de deux, la Suisse est quand même connue pour être le château d'eau de l'Europe. «*Also, tu comprends ça? Le*

© Jellel Gasteli /
Godong



Eau

Kampf ums Wasser (inédit)

château d'eau de toute l'Europe ! Alors, va dire à celui qui a écrit ces sonnettes d'aller revoir ses cours de géographie. »

Hampi a repris l'article et l'a lu à voix haute. La guerre de l'eau s'approchait sérieusement de la Suisse. Elle y est déjà. Eh oui ! Elle est là. La brave armée suisse a même dû voler de l'eau chez ses voisins français ? « Mais non ! qu'elle a contesté. Voler de l'eau ? Chez qui ? Chez les ... Non ! Pas chez eux ! »

Les nappes phréatiques étaient touchées jusqu'à leur cœur, leurs poumons et même leur vessie. Ça urgeait ! Et chacun devait y mettre du sien.

Hampi souriait. Voilà. Il n'en fallait pas plus pour lui dire que oui, la guerre de l'eau existait en Suisse. Les nappes phréatiques étaient touchées jusqu'à leur cœur, leurs poumons et même leur vessie. Ça urgeait ! Et chacun devait y mettre du sien. Un encadré livrait une liste de gestes à accomplir pour contrer le destin : se laver les mains à l'eau froide, ne pas se servir du robinet pour décongeler les produits, privilégier la douche rapide au bain et surtout, surtout ! opter pour un lave-vaisselle au lieu de laver sa vaisselle à la main.

Regula pouvait accepter bien des choses. N'est-ce pas qu'elle avait été, toute sa vie, une bonne fille, sœur, épouse, mère et grand-mère ? Elle avait toujours été *la* femme. Elle avait épousé son Hampi parce que tout le monde dans le village s'accordait à dire qu'il était le plus fort.

Le plus puissant. Il l'avait prouvé : six enfants dont quatre garçons. Ce n'est pas donné à tous ! Il avait tenu son rôle de père : rapporter de quoi manger, discipliner les gosses et assurer la sécurité de son clan.

Mais depuis le départ des enfants de la maison et son Hampi à la retraite, beaucoup de choses avaient changé. Bien trop de choses. Rien. Tout. Ah ! son jeune et beau Hampi. Il n'était plus qu'un ivrogne, *er Süffel*, présent à toutes les verrées du village. Boire à pisser au lit. Et Regula, en dedans d'elle, elle avait d'abord senti la force de la colère, puis celle de l'amour. La force de la colère encore. Son seul calmant : sa vaisselle. Ses mains au contact de cette eau froide-chaude-tiède. Elle y avait trouvé refuge. Antidépresseur. Ses bains étaient son évasion, son moment à elle, rien que pour elle. Les solutions proposées par l'article et imposées en sourdine par Hampi tombaient mal. Elle s'était habituée à décongeler son poulet à l'eau chaude. Elle lui trouvait un meilleur goût. Plus que ça, elle aimait tremper ses mains dans cette eau chaude qui coulait et coulait encore. Des souvenirs épars, colorés, joyeux, souvent douloureux, d'une jeune femme qui a tout donné pour sa famille. Pour faire *la* femme. Et là, le chef de famille lui parlait de la guerre de l'eau !

Pour rien au monde, elle n'abandonnerait ces petits riens auxquelles elle avait fini par s'accrocher, par résilience, pour oublier ce Hampi, celui à qui elle avait fait six petits et qui n'était devenu que lui-même : le nez rouge du village. Violent. Basta ! « Je peux m'en aller », qu'elle avait pensé. Mais l'eau sur ses mains, les bains, tout ça lui chuchotait que non. Reste ma petite Regula. Reste. Mais là, ç'en était trop.

Elle a relevé la tête et a fini par dire : « *Schätzeli*, si tu tiens vraiment à ta guerre de l'eau, ce sera peut-être sans moi. » ■

Eau

Mer porteuse, mer de déportation

interview de Didier Burkhalter

Lucienne Bittar, Genève
rédactrice en chef

LETTRES

«J'ai besoin d'écrire une nouvelle page de ma vie.» Et bien, c'est chose faite, au propre et au figuré. Quelques semaines à peine après avoir quitté le conseil fédéral, Didier Burkhalter signait *Enfance de terre*¹, un recueil d'histoires de vies d'enfants de par le monde, inspirées des rencontres qu'il avait vécues en tant que ministre des Affaires étrangères. Huit mois plus tard, il publiait son troisième livre *Mer porteuse*,² une allégorie poétique qui habite le récit d'un bout à l'autre.

L'écriture de Didier Burkhalter se fait dans ce roman prolifique en images. Rythmée en flux et reflux constants, elle mène le lecteur des deux côtés de l'Atlantique, sur ces vagues qui portèrent les migrants et leurs espérances en une vie meilleure, à la fin du XIX^e siècle, des côtes européennes vers celles de l'Amérique du Nord.

Lucienne Bittar: Dans *Mer porteuse*, vous contez l'histoire d'une famille d'émigrés français. Difficile de ne pas y voir un appel à comprendre les rêves des migrants contemporains, venus cette fois des côtes africaines. Que pensez-

vous de la politique européenne en matière de migration et de la tragique aventure de l'Aquarius? Et qu'aurait signifié un bateau de sauvetage battant pavillon helvétique, comme le demandait la pétition munie de 25 000 signatures déposée le 9 octobre 2018 à la Chancellerie fédérale, mais qui a été rejetée le 3 décembre par le Conseil fédéral?

Didier Burkhalter: «J'ai pris des distances avec la vie fédérale, souhaitant marquer réellement la réserve qui est à mes yeux nécessaire par rapport à mes précédentes fonctions. Dans ce cadre, je ne veux pas apparaître «comme un acteur politique», ce que je ne suis plus parce que j'ai décidé de ne plus l'être, et je ne m'exprime pas sur les décisions du Conseil fédéral, par respect pour les institutions. Cela dit, l'écriture est bien ma nouvelle manière de m'exprimer en faveur des mêmes valeurs, notamment celles qui sont en jeu dans les débats sur la promotion de la paix, du droit et de l'humanitaire. Je cherche à partager ces valeurs avec les lectrices et les lecteurs parce que je suis convaincu qu'elles sont en danger croissant. Ainsi *Mer porteuse* permet de plonger non seulement dans l'océan mais dans un passé pas si lointain, pour revivre les questions de la migration. Il y a un siècle, on abordait les côtes et ces questions avec un autre état d'esprit. On voyait davantage le courage des migrants et la capacité de construire des sociétés plus fortes grâce à eux. On imaginait des perspectives d'avenir plutôt que des peurs immédiates.

» Quant à la question du pavillon de l'Aquarius, elle est devenue une sorte d'étendard de la politique migratoire de notre continent. Comme on pouvait s'y attendre, le Conseil fédéral a vu des obstacles économiques et juridiques qui se dressaient, selon lui, sur la route de ce dossier. Tout en restant fidèle à mon principe de ne pas m'exprimer sur le fond des décisions du gouvernement suisse, j'aimerais ajouter que la ques-

Président de la Confédération suisse en 2014, le neuchâtelois Didier Burkhalter a consacré la plus grande partie de sa vie professionnelle à la politique au sein du PLR, au niveau communal, cantonal, puis fédéral de 2009 à 2017. Il a assumé en 2014 la fonction de président en exercice de l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe.

Eau

Mer porteuse, mer de déportation

interview de Didier Burkhalter

tion essentielle reste à mes yeux celle de la cohérence politique : toute attribution par la Suisse d'un pavillon à titre humanitaire pour un navire ayant des activités du type de celles de l'Aquarius devrait être faite en cohérence avec une attitude d'accueil durable de notre pays à l'égard des réfugiés. »

Nous croisons dans *Mer porteuse* nombre d'orphelins ou d'enfants abandonnés, à cause parfois d'une mer tueuse, mais le plus souvent de décisions humaines : guerres, abandons dus à la misère ou à des codes cruels. De quête identitaire aussi, d'hommes et de femmes qui doivent jouer avec plusieurs cultures et de larges trous dans les mémoires. Votre roman part des

destins individuels. Peut-on aborder la mémoire collective de la même façon ?

« Oui. La force de la forme romanesque réside dans l'éclat d'histoires individuelles de personnages, d'autant plus si ces trajectoires prennent place dans le cadre d'événements historiques, comme c'est le cas ici. Le vécu imaginé d'une personne est un peu comme le scintillement d'une étoile dans le ciel ; sans cette étoile, le ciel ne serait plus le même, et sans le ciel, l'étoile ne pourrait pas briller. »

Il y a cette mise en scène de deux jumeaux, l'un porté par le désir de comprendre le présent au regard de l'Histoire, l'autre d'aller de l'avant en se fiant au progrès. Ces deux approches sont-elles complémentaires ? Qu'en dit votre expérience politique ?

« L'attrait pour la profondeur historique et l'attraction pour la nouveauté sont théoriquement conciliables et pourraient même se révéler complémentaires. Le problème est que, devant les sirènes du soi-disant progrès, l'homme devient souvent sourd aux rappels de l'histoire. Cette surdité est frappante aujourd'hui

« HMS Belfast »,
Londres
© Lucienne Bittar



lorsqu'on semble découvrir les charmes trompeurs des raisonnements populistes et croire qu'ils nous amèneront le progrès, alors que les années 20 et 30 nous ont démontré à l'envi les tragédies - même planétaires - qui peuvent advenir si l'on accorde la priorité au rejet de tout ce qui est différent.

» Qu'en dit mon expérience politique ? En fait, il s'agit plutôt de mon expérience d'homme. Seule une grande modestie éprouvée à l'égard des générations passées et de celles à venir, ainsi qu'un véritable respect de la nature et du monde autour de nous, nous permettront d'éviter les grandes souffrances que s'infligent les hommes. »

Nous traversons avec vous la boucherie de la Grande guerre, qui nous renvoie à celles d'aujourd'hui. Votre livre est un appel à ne pas baisser les bras, à croire que les gestes constructifs peuvent avoir des répercussions positives des années plus tard. Vous avez multiplié vos efforts en 2015 pour le dialogue entre les parties prenantes au conflit syrien et pour le développement de l'aide humanitaire sur place. Avec les échecs que l'on sait. Que retenez-vous de ces mois de négociations ?

« L'art de la diplomatie consiste précisément à ne jamais baisser les bras, à ne pas baisser pavillon devant l'horreur. Dans *Enfance de terre*, j'avais créé un personnage qui faisait précisément l'apprentissage de la plus belle diplomatie, « celle qui écoute, celle qui rencontre, celle qui construit des ponts sur des précipices pour rapprocher, celle qui hisse des voiles par tous les vents pour relier, même à travers le plus grand des océans ». L'expérience m'a montré concrètement ce que je ressentais au fond de moi-même : que même dans les situations les plus difficiles, il existe des lueurs d'espoir d'humanité. En fait, j'ai beaucoup aimé la négociation, notamment dans le cadre de la crise ukrai-

nienne et de celles au Moyen-Orient, car c'est un combat pour rendre la vie un peu moins cruelle pour celles et ceux qui souffrent le plus de l'injustice et du cynisme qui caractérisent souvent les actes des hommes et le chemin du monde. Et tout peut toujours rebondir ! Pour en revenir à *Mer porteuse*, c'est le destin tragique de Marie-Jeanne, la mère de Gwellaouen, qui rend possible la rencontre de celle-ci et de Kaelig, l'installation du couple au Canada, et donc la naissance d'Enor et sa vie pleine de réalisations fondamentalement bonnes, comme la conception d'avocats pour tous. »

Votre roman est aussi une apologie contre la peine de mort, avec cette phrase : «...l'un des multiples combats de [la] vie [d'Enor] serait d'empêcher les êtres humains de s'ériger en décideurs de mort. » Enor vous représente-t-il ? Et si on va au bout de ce raisonnement, ne pas porter secours aux migrants sur la Méditerranée, n'est-ce pas les condamner à mort ?

« J'aime créer des personnages et les investir des valeurs qui me touchent. Beaucoup d'entre eux me sont proches, sur un point ou un autre. Ce sont en quelque sorte des « amis intérieurs ». Enor doit affronter l'ineptie de la guerre, avec ces troupes canadiennes quasiment sacrifiées dans les tranchées de Passchendaele durant le terrifiant automne 1917. Il en ressort meurtri dans son corps, mais renforcé dans ses convictions, en particulier celle-ci qui m'a toujours habité : que l'homme ne saurait décider de la vie ou de la mort de son prochain.

» Pour en revenir aux migrants, ce n'est peut-être pas un hasard si le code de la mer prévoit un devoir de sauvetage à l'égard de toute personne en détresse. Pour moi, la mer doit être comprise comme une porteuse d'espoirs, de perspectives ; elle n'aurait jamais dû être cette mer de déportation qu'elle est

Eau

Mer porteuse, mer de déportation

interview de Didier Burkhalter

devenue pour tant d'êtres humains: un aller simple vers la mort. »

L'Église catholique enseigne, enfin, dans son *Catéchisme* (n° 2267) que le recours à la peine capitale est inadmissible. La preuve que tout peut évoluer et qu'il ne faut pas baisser les bras quand on s'investit pour une cause qui nous semble juste ?

« Oui, parfaitement. J'aborde dans mon roman le débat sur l'abolition de la peine de mort tel qu'il a été réellement mené au Canada au début du XX^e siècle. Lors de mes recherches, je me suis aperçu que le parlementaire Robert Bickerdike avait déposé un projet de loi contre la peine capitale en 1914, reposant sur les mêmes arguments que j'ai moi-même exprimés à de nombreuses reprises de par le monde: d'abord que rien n'est « plus dégradant pour l'ensemble de la société »; ensuite, que la géométrie variable du châtiment ne manque pas de frapper davantage les classes pauvres que les riches; enfin que la mesure est inefficace pour lutter contre le crime, avec le risque d'une erreur évidemment irréparable. »

On ne sent en vous aucun cynisme après toutes ces années d'engagement politique. Et même un amour de l'humain. Y a-t-il derrière une conviction de nature spirituelle ou philosophique ?

« Je suis croyant et je prie souvent. Lorsque je me suis engagé en politique, j'avais vingt-cinq ans. J'ai commencé une activité exécutive à la trentaine. J'ai

alors décidé (j'ai même écrit cette phrase sur un bout de papier) que je ne devrais jamais céder un pouce de terrain à l'amertume. Car je crois que la politique, c'est la responsabilité quotidienne de tenter de rendre un brin meilleur le monde autour de soi. Quant à ma philosophie, elle tourne autour de la notion d'idéal. Le politique doit à mon sens tenter de construire des chemins qui rapprochent de l'idéal. Et l'écrivain quant à lui peut essayer de dessiner cet idéal. »

L'écriture, est-ce votre nouvelle façon de vous engager, avec une respiration plus solitaire mais plus libre ?

« Oui. C'est exactement ce que je ressens. L'engagement dans un gouvernement collégial est une grande chance de participer à modeler notre avenir. Mais il consiste aussi, du moins en Suisse, à se mouler dans une collégialité qui peut parfois être étouffante. Ainsi comment pourrais-je soutenir une politique visant à exporter des armes vers des régions en conflit, alors que le cœur de mon pays est fait de médiation et de bons offices pour viser la paix ? L'écriture me permet de respirer comme je le veux, comme je le sens. Je suis libre, par exemple, d'aborder la question des armes dans un autre livre, qui pourrait même être la suite de *Mer porteuse*... » ■

1 **Didier Burkhalter**, *Enfance de terre*, Vevey, Aire 2017, 124 p.

2 **Didier Burkhalter**, *Mer porteuse*, Vevey, Aire 2018, 194 p.

Eau

La croisière à la conquête des mers

Claire de Marignan, Paris
Centre d'études stratégiques de la marine

HISTOIRE

Plus que jamais, les croisières font rêver ... et pourtant. Longtemps réservées aux plus riches, elles ont gagné les cœurs et les possibles des classes moyennes. Le luxe feutré des virées du XIX^e siècle a cédé la première place à un gigantisme organisé nettement moins glamour et qui ne va pas sans poser de lourds problèmes de sécurité et de pollution.

En ce samedi 24 mars 2018, la foule se presse sur la digue du port de Saint-Nazaire pour voir le *Symphony of the Seas* prendre la mer. Ce n'est pas difficile : le paquebot qui quitte les chantiers navals STX est le plus grand du monde. Ce géant des mers mesure 362 mètres de long, 66 de large, 70 de haut, et peut accueillir à son bord 8800 passagers, dont 2000 membres d'équipage. Le monstre quitte les chantiers nazairiens pour le soleil de Malaga.

Retour sur histoire. Si l'Homme navigue sur les océans depuis le paléolithique, cela n'a pas toujours été pour son bon plaisir... Depuis la nuit des temps, on se

raconte de taverne en taverne des histoires d'attaques de pirates, de mortelles tempêtes et de monstres odieux reclus dans les abysses. Cela n'empêche pas l'Homme de tenter de s'approprier l'océan, cette immensité qu'il craint tant, pour en faire un lieu de transit, voire même de villégiature. Alors, il construit des navires, au départ de simples barques menaçant de dessaler au moindre affront de la houle, puis des bateaux plus impérieux, plus spacieux, plus solides aussi. Le transport d'avantage sécurisé peut enfin devenir un agrément ou tout du moins un périple moins périlleux...

Luxe, frasques et opulence

Au tout début du XIX^e siècle, les liaisons de transport entre les États-Unis et l'Europe, souvent via l'Angleterre, vont déjà bon train. Les voyages, certes, ne sont pas toujours de tout confort, en particulier pour les passagers de troisième classe, mais on voit petit à petit paraître, pour les plus fortunés, les prémices de séjours d'agrément...

Les compagnies rivalisent d'ingéniosité pour rendre ces séjours en mer les plus agréables possibles. En juin 1844, l'*Illustrated London News* annonce que l'*Iberia*, l'un des navires les plus luxueux de l'époque, effectuera un voyage de six semaines entre Londres et le Caire, avec dix escales. Le trois-mâts à vapeur embarque ainsi 37 passagers en première classe et 16 en seconde. La même année, le *Britannia*, premier navire de la Cunard Line, transporte une vache à son bord afin d'offrir du lait frais aux passagers durant les quatorze jours que durera la traversée de l'Atlantique nord !

C'est toutefois à Thomas Cook, dont la célèbre agence de voyage a gardé le nom, que nous devons les voyages organisés. Véritable pionnier du secteur touristique, il met en place dans les années 1850 des circuits à travers l'Europe et, en 1869, organise la première croisière sur le Nil.

Claire de Marignan est chargée de recherche au Centre d'études stratégiques de la marine (CESM). Elle a codirigé avec Cyrille P. Coutansais, *La mer, nouvel Eldorado ?* (Paris, La documentation française 2017, 170 p.). Cet article est paru dans une version plus développée dans *Études* n° 4251, juillet-août 2018.

Eau

La croisière à la conquête des mers

Si les voyages transatlantiques sont à l'origine du développement de ce secteur, l'Allemand Albert Ballin, directeur de la compagnie Hapag, va pour sa part lancer les séjours en Méditerranée, à bord de navires initialement utilisés pour traverser l'Atlantique nord. Ce sera un succès. À sa suite, de nombreuses compagnies maritimes germaniques se lancent, littéralement, à la conquête des mers. Ainsi, à l'aube du XX^e siècle, les transatlantiques allemands dominent largement les lignes maritimes d'Atlantique nord. Le paquebot *Kaiser Wilhelm der Grosse* est alors le plus gros navire de croisière de son temps, le plus rapide, mais aussi le plus luxueux. Doté de quatre cheminées - le premier au monde - il est à l'origine de la course au gigantisme et à la vitesse que s'imposent les compagnies maritimes de l'époque.

Celles-ci développent le concept sous le signe de la romance, du luxe et de l'opulence, afin de rendre plus agréable la vie à bord. Avec le XX^e siècle, des navires de plus en plus fastueux voient le jour, comme l'*Olympic*, avec sa piscine et son court de tennis. De nombreuses activités sont prévues sur les paquebots, danses, jeux de cartes, soirées à thème, pour plaire à une société bourgeoise et aristocratique très exigeante.

C'est alors que le drame survient. Dans la nuit du 14 au 15 avril 1912, le tout nouveau navire phare de la White Star Line, transportant à son bord 2223 passagers, finit brutalement sa traversée inaugurale contre un iceberg, au large de Terre Neuve. Le *Titanic* sombre dans

les eaux glaciales de l'Atlantique nord, emportant avec lui plus de 1500 âmes. L'opinion publique est sous le choc. Comment un iceberg a-t-il pu venir à bout d'un navire que l'on disait insubmersible ? La question de la sécurité des passagers se posera dès lors plus sérieusement et ne sera plus négligée au profit d'un esthétisme à outrance.

Un marché qui sait s'adapter

Survivent alors les deux guerres mondiales. Le développement de ces navires est interrompu et les paquebots existants sont réquisitionnés pour servir à l'effort de guerre. L'autre coup dur pour les compagnies maritimes est l'avènement du jet et de l'avion à réaction dans les années 1960. La traversée de l'Atlantique se fait désormais grâce aux DC-8 ou autres *Boeing 707*, tout aussi chers mais nettement plus rapides. Des navires finissent à la casse, des compagnies maritimes prestigieuses font faillite.

Certaines néanmoins rebondissent. Les entrepreneurs Ted Arison et Knut Kloster, respectivement américain et norvégien, lancent des croisières courtes, à destination des Caraïbes et au départ de la Floride plutôt que de New York, traditionnel port d'attache des paquebots, mais plus éloigné. C'est un succès immédiat, et en 1967 est créée la Royal Caribbean Cruise Line, dont Miami devient le point d'ancre.

En France, l'extension des congés payés à quatre semaines en 1969, puis à cinq en 1982, apporte à l'industrie de la croisière un nouveau potentiel. Les compagnies maritimes s'adaptent au tourisme de masse naissant. Les prix et les durées des voyages deviennent accessibles pour les classes moyennes. C'est ainsi que le nombre de croisiéristes dans le monde ne cesse d'augmenter : ils étaient 1,4 million en 1980, contre 25,8 en 2017.

Il y a, de fait, des traversées pour tous les goûts et tous les budgets aujourd'hui.

La croisière restant synonyme de luxe et de raffinement, les compagnies maritimes continuent de proposer des séjours pour les élites, sur des navires bien plus petits, pouvant accueillir 20 à 30 passagers exigeants. Ces croisières premium ont un esprit de virée en yacht privé, les navires disposant principalement de suites luxueuses et spacieuses, d'une gastronomie créative, d'un service d'exception avec un membre d'équipage pour moins de deux passagers et des itinéraires recherchés.

Parallèlement, sont aussi proposées des croisières d'une très courte durée pour des populations disposant de peu de jours de congé, comme les Chinois ou les Américains, ou encore des destinations plus atypiques (Arctique, Groenland, côtes méridionales de l'Argentine, Terre de Feu, etc.).

Un avenir plein de risques

Le gigantisme que l'on connaît actuellement dans l'industrie de la croisière a toutefois un prix. Les risques ne sont pas nouveaux : collision, incendie, prise d'otage, attentat ... mais ils prennent une dimension bien plus importante du fait de la taille et de la capacité d'accueil des paquebots actuels, véritables villes flottantes de plusieurs milliers d'habitants.

La sécurité des passagers est donc une préoccupation majeure de ce secteur touristique, en particulier pour les grands paquebots. C'est notamment le naufrage du *Titanic* qui a permis de développer une législation exigeante en la matière, la convention SOLAS (*Safety Of Life At Sea*) signée en 1974. Mais rappelons que « seules » 2223 personnes étaient à son bord, alors que les plus gros paquebots d'aujourd'hui frôlent les 9000 passagers ! Que faire en cas d'avarie, d'incident, d'attaque, de prise d'otage ou même d'attentat ? En pleine mer, point de salut. Les conséquences humaines et matérielles seraient sans précédent. Les forces de

l'ordre parlent même désormais de potentiels risques de « Bataclan à la mer », une expression qui rappelle un certain soir de novembre 2015...

Quel meilleur exemple que celui de l'*Achille Lauro*, qui regroupe à lui seul trois des plus grands risques auxquels les bateaux de croisières sont confrontés. Le premier est *la collision*. Le 6 janvier 1953, lors d'une croisière en mer Rouge, ce navire, alors appelé *Willem Ruys*, percute son jumeau, l'*Oranje*. Si les deux bâtiments restent à flot (il s'en est fallu de peu), les dommages causés sont très importants. Une collision, on le sait, peut endommager sévèrement un navire et provoquer son naufrage... En 2012, le fameux *Costa Concordia* en a fait les frais au large de la Toscane, avec un bilan de 32 morts, un chiffre qui peut sembler faible par rapport au nombre de passagers (4231), mais qui, compte tenu des mesures de sécurité imposées aujourd'hui, ou même de la proximité des côtes, reste bien trop important.

Le deuxième est *la prise d'otage*. C'est celui qui a fait la célébrité du navire rebaptisé *Achille Lauro*. Le 3 octobre 1985, alors que le paquebot s'apprête à appareiller de Gênes pour une croisière d'une semaine, quatre terroristes du Front de libération de la Palestine montent à bord munis de faux papiers, se mêlant aux 1077 autres passagers du navire. Leur objectif est de débarquer à Ashdod, en Israël, et de commettre un attentat suicide à l'encontre de soldats de Tsahal. Mais le 7 octobre, au large d'Alexandrie, ils sont surpris, par un membre d'équipage, en train de nettoyer leurs armes dans leur cabine. Contraints d'agir prématurément, ils se dévoilent. Armés de kalachnikovs et de grenades, ils prennent le contrôle du paquebot. Leurs exigences : l'acheminement vers Tartous et la libération de cinquante prisonniers palestiniens. La Syrie leur refusant l'accès au port, les terroristes exécutent un premier otage et le jettent par-dessus bord. Ils seront finalement arrêtés.

Eau

La croisière à la conquête des mers

Le troisième est *l'incendie*. Ce sera la triste fin de l'*Achille Lauro*. Dans la nuit du 30 novembre au 1^{er} décembre 1994, un incendie se déclare dans la salle des machines. Le navire se trouve alors au beau milieu de l'océan Indien, avec à son bord 985 passagers. En six heures, il est évacué. On déplore néanmoins deux morts et huit blessés. Le lendemain, alors qu'il est remorqué vers un port, il explose et coule à pic au large des côtes africaines. Ce sera aussi la fin de la compagnie italienne Star Lauro qui l'avait racheté quelques années auparavant. Là encore la question se pose : si l'*Achille Lauro* avait accueilli 6000 ou 8000 passagers, quels auraient été les dégâts ? De manière générale, les procédures de secours ou d'évacuation sont-elles efficaces sur des navires comptant tant de passagers à bord ? En mer, on peut difficilement trouver une issue de secours...

Abus environnementaux

La sécurité n'est pas la seule préoccupation du secteur de la croisière. À une époque où l'on prend conscience des dégâts causés par l'Homme sur l'environnement, le gigantisme des paquebots a du mal à trouver sa place... Et si les passagers espèrent respirer en mer un bon air pur, la réalité est bien différente. Une étude de l'organisation France Nature Environnement a conclu en 2015 qu'un paquebot de croisière à l'arrêt émettait autant de particules fines et de dioxyde d'azote qu'un million de voitures (même à l'escale, les navires de croisière ne stoppent pas leurs énormes moteurs)...

Certaines villes françaises, comme Marseille ou Bordeaux, deviennent réticentes à accueillir ces énormes navires-pollueurs qui, pour alimenter toutes leurs installations en électricité, en chauffage ou énergies de toutes sortes, utilisent du fioul lourd, peu cher mais très chargé en soufre et bien souvent de mauvaise qualité.

La justice a là un important rôle à jouer. Ainsi, pour la première fois, un capitaine de navire de croisière, celui de l'*Azura*, a été convoqué en France devant un tribunal correctionnel pour n'avoir pas respecté les normes françaises imposées lors d'une traversée Barcelone-Marseille : la teneur en soufre relevée dans son carburant au fioul atteignait 1,68 %, alors qu'une loi votée en 2015, sous l'impulsion de l'Union européenne, impose un maximum de 1,50 %. Le procès, déjà repoussé une fois, a eu lieu le 8 octobre dernier en l'absence du capitaine, contre qui le procureur a requis 100 000 euros d'amende. La croisière ne s'amuse pas avec l'environnement...

Ce n'est pas tout, certains lieux qui étaient il y a quelques années encore complètement vierges de toute occupation (îles ou atolls paradisiaques à l'autre bout du monde) se retrouvent aujourd'hui assaillis de touristes. Faune et flore peuvent être menacées par ces débarquements massifs de vacanciers souvent peu scrupuleux. De nombreuses organisations tentent d'alerter l'opinion publique afin de limiter l'accès à certaines zones à protéger... Edouard Fritch, président de la Polynésie française, a ainsi annoncé en septembre 2016 qu'il souhaitait faire de son territoire la plus grande aire marine protégée du monde à l'horizon 2020. Les touristes n'auront qu'à bien se tenir ! ■

Eau

Dans le sillage « Pacifique » de Magellan

Samuel Gardaz, Genève
journaliste, vice-président de la Fondation Pacifique

RÉCIT

Depuis avril 2015, la Fondation Pacifique mène un tour du monde à bord d'un voilier traditionnel, qui se veut tout autant plateforme logistique de projets scientifiques, socio-éducatifs et culturels, que métaphore des enjeux de la planète. Embarquement sur *Fleur de Passion* à la recherche des épices d'aujourd'hui.

Le 6 septembre 2019, le voilier suisse *Fleur de Passion* effectuera son retour à Séville, achevant ainsi son tour du monde. C'est en effet de la ville andalouse que ce ketch à l'histoire étonnante s'est élancé il y a près de cinq ans sous l'égide de la fondation genevoise Pacifique, pour une aventure au long cours mêlant science, éducation et culture.

The Ocean Mapping Expedition - tel est le nom de l'expédition - a pour buts premiers de contribuer à une meilleure compréhension de l'impact humain sur les océans et à une plus grande prise de conscience des enjeux de développement durable qui s'y rapportent. Mais

au-delà, ce projet multidisciplinaire et résolument humaniste se veut une quête de mieux vivre ensemble, articulée autour d'interrogations fondamentales : quelque 500 ans après le célèbre navigateur portugais Ferdinand de Magellan, quelle est notre île aux épices aujourd'hui ? dans un monde aux ressources de plus en plus comptées, quelles richesses matérielles, mais aussi et surtout spirituelles, nous faut-il découvrir ou redécouvrir pour repenser, sur un mode viable, notre relation à la planète Mer ? pour réinventer des liens apaisés entre nous autres frères humains ?

Des voies minées, au grand large

Commençons par présenter ce voilier qui n'en fut pas toujours un, malgré les apparences. Avec ses 33 mètres de long, ses deux mâts et son gréement traditionnel, *Fleur de Passion* ne permet guère d'imaginer qu'il est en réalité un ancien *Kriegsfishkutter* (KFK) de la Marine allemande, construit en 1941 dans les chantiers navals de Brême. Un bateau alors uniquement à moteur et dévolu à la pose de mines ou au balisage de champs de mines, d'où sa coque en bois sur une structure en acier, le tout dérivé de plans d'anciens chalutiers taillés pour les eaux rugueuses de la mer du Nord. Uniquement à moteur mais conçu pour être gréé à la voile en cas de pénurie de pétrole.

Ainsi commence la vie de celui qui ne s'appelle pas encore *Fleur de Passion* et s'adonne encore moins à des activités pacifiques. Après 1945, rare rescapé des quelque 600 KFK construits en série pendant le conflit, il est cédé à la Marine française, qui s'en sert comme bateau de servitude jusque dans les années 70. C'est alors que son destin bascule.

Racheté par un particulier, il est gréé à la voile en ketch (mât principal à l'avant) et accueille à son bord, à partir des années 80, une nouvelle typologie d'équi-

Samuel Gardaz a travaillé en tant que journaliste pour *Le Temps*, *l'AFP* et *Rolex*. Il est membre fondateur de la Fondation Pacifique, une organisation genevoise à but non lucratif. Pour en savoir plus ou pour embarquer comme équipier à bord de *Fleur de Passion* : www.omexpedition.ch

Eau

Dans le sillage « Pacifique » de Magellan

piers : jeunes en difficulté cherchant des horizons inédits au contact âpre mais formateur du grand large, chercheurs en sciences marines attirés par le potentiel qu'offre un tel voilier. Entre Méditerranée et Atlantique, débute ainsi une nouvelle vie pour celui qui entre temps a été rebaptisé *Fleur de Passion*, en référence au voilier du roman de l'écrivain canadien Farley Mowat, *Le bateau qui ne voulait pas flotter*.¹

Le *Fleur de Passion* de bois et de métal, pas celui du roman, est d'une autre trempe et met un point d'honneur à naviguer contre vents et marées. En piètre état, il est racheté en 2002 par l'association genevoise Pacifique - dont la fondation éponyme est l'émanation -, qui le soumet à six ans et demi de travaux dans le sud de la France. Et quand il reprend la mer à partir de 2009, sous

Fleur de Passion
© Fondation Pacifique



ses habits flambant neufs, c'est pour perpétuer ce nouveau destin plus « Pacifique » que jamais qu'une bande d'amoureux de la mer, mus qui plus est par un profond sens du partage, ont voulu et continuent à vouloir pour lui avec détermination ... et passion !

Autant dire qu'en cette nuit du lundi 12 au mardi 13 avril 2015, lorsqu'il largue les amarres d'un quai de Séville qui a vu avant lui les nefes d'un Christophe Colomb ou d'un Magellan, lorsqu'il entame sa descente du Guadalquivir en direction de la mer, puis met le cap au sud-ouest en direction de l'Amérique du Sud, *Fleur de Passion* revient de loin, autant qu'il part pour des lointains sans précédents pour lui.

Des équipages à multi facettes

À son bord, au cours des mois et maintenant des années qui suivent, se succèdent tous les deux mois en moyenne des équipages de marins professionnels, femmes et hommes d'horizons multiples - suisses, français, espagnols - chargés de conduire et faire vivre l'expédition. Au registre scientifique, *The Ocean Mapping Expedition* met en œuvre quatre programmes : sur la pollution méso- et micro-plastique (en partenariat avec l'association genevoise Oceaneye), sur la pollution sonore des océans (avec le Laboratoire d'applications bioacoustiques de l'Université polytechnique de Catalogne à Barcelone), sur le monitoring des gaz à effet de serre (avec le Département F.-A. Forel de la Faculté des sciences de l'Université de Genève) et sur l'état de santé des coraux sur fond de réchauffement climatique (avec le projet CoralWatch de l'Université du Queensland à Brisbane).

Sur le plan socio-éducatif, le voilier étant officiellement reconnu comme lieu de placement par les autorités du canton de Genève, l'expédition accueille des adolescents et des jeunes adultes dans le cadre du programme *Jeunes en mer* de l'association Pacifique. D'ici au retour

à Séville, une cinquantaine de ces filles et garçons, certains âgés de 14 ans, auront ainsi expérimenté la vie en mer, pour une durée de deux mois, parfois plus. Au registre du partage de l'expérience, il permet à quiconque le souhaite d'embarquer comme équipier pour quelques jours ou quelques semaines.

Enfin, tradition des peintres de marine oblige, mais aussi expression du dynamisme genevois, pour ne pas dire suisse, dans ce domaine, vingt auteurs de bande-dessinée et autres illustrateurs et illustratrices auront pris part à l'aventure pour raconter le monde d'aujourd'hui à travers le prisme de l'explorateur portugais.

Ces petites communautés se renouvellent sans cesse au gré des circonstances et des gens. Elles se composent de personnes qui ne se connaissent pas nécessairement et apprennent à cohabiter dans un espace confiné, aux ressources limitées, à se connaître et à surmonter les moments de tension que ne manque pas de faire naître, à des degrés divers, le simple fait de vivre ensemble. Chacun est équipier sur un bateau, qu'il s'agisse de barrer, de jour comme de nuit, de préparer le repas quel que soit le temps ou de participer à l'entretien courant. En navigation, les manœuvres se font non seulement à la main mais à plusieurs. Hisser ou affaler les voiles exige un sens du « faire ensemble », qui place au centre les valeurs d'entraide et d'attention à l'autre. Le mal de mer en terrasse certains, la fatigue s'insinue. Au fil du temps, il devient toujours plus essentiel que les problèmes de l'un ne deviennent pas ceux de tous.

Une aventure métaphorique

Des traversées de l'Atlantique en direction du Brésil, puis le long des côtes sud-américaines, aux navigations éprouvantes dans les canaux de Patagonie du fait des courants violents, le voilier apparaît toujours plus pour ce qu'il est :

une métaphore des enjeux de la planète. Sur le Pacifique, seize jours de mer sans toucher terre entre l'île Robinson et l'île de Pâques n'offrent guère d'autre choix que de veiller aux ressources à bord. D'océan en océan, d'escale en escale, le monde apparaît pour ce qu'il est : sur la défensive devant les assauts du « progrès », en constante régression dans les beautés, toujours un peu plus souillées, qu'il offre au regard. La Grande Barrière de corail veut encore faire croire que son nom n'est pas usurpé, mais sur les plages d'îlots inhabités d'Asie du sud-est, la civilisation du plastique a pris pied d'une manière qui semble irrémédiable.

Devant ces spectacles navrants, les rencontres apportent du baume au cœur : à bord, lorsqu'à deux ou trois on est de quart à la barre sous le ciel d'une nuit étoilée ; à terre, où se nouent des solidarités aussi immédiates que fortes entre gens de la mer. Ces moments de grâce entretiennent l'espoir dans la capacité des humains à dompter leurs vieux démons. Aussi se prend-on à rêver que *Fleur de Passion*, par son histoire, soit source d'inspiration à l'échelle de la planète : une histoire de désarmement de soi et d'ouverture aux autres. ■

1 **Farley Mowat**, *The boat who wouldn't float* (1969). Traduction en français par François Ponthier, 1^{re} éd. chez Arthaud en 1971 sous le titre de *Fleur de Passion*, 2^e éd. chez Hoëbeke en 1998 sous le titre original.



MAISON



Maison

Quand l'enfant dessine un toit...

René Baldy, Montpellier (F)
psychologue

«La maison tient l'enfance immobile dans ses bras.»¹ Cet article et les illustrations qui s'y rattachent nous aident à franchir le seuil de cet univers enfantin, bien souvent grave. Lieu de l'intimité et du refuge, la maison dessinée par les plus petits se charge d'émotion et traduit leur rapport au monde, évoluant avec l'âge et le vécu des jeunes artistes. Mais alors, que dessinent ceux qui n'ont pas ou plus de chez soi ?

De la forme arrondie au dessin en perspective, en passant par le schéma conventionnel, le dessin de la maison de l'enfant sollicite de sa part des capacités de représentation de l'espace et un sens de l'observation. Mais il arrive que le froid espace géométrique soit réchauffé par les émotions du dessinateur. Car la maison occupe toujours une place importante dans l'esprit de l'enfant : quand il en a une et surtout quand il n'en a pas ou n'en a plus.

La maison dessinée par les enfants se caractérise par son architecture géométrique (façade carrée, toit pointu), par le

nombre d'éléments qu'elle comporte et par son rapport à la perspective. Dessinée par l'enfant de quatre ans à cinq ans, elle est encore archaïque. Celle d'Elise (dessin 1, p. 45), par exemple, est en demi-cercle ; elle contient cependant déjà une porte et deux petites fenêtres et est intégrée dans un paysage. À partir de quatre ans, l'architecture se précise avec la capacité à tracer un carré. La maison devient alors « conventionnelle », avec une façade rectangulaire, un toit pointu, une porte et deux fenêtres. Celle de Robinson (dessin 2, p. 45) a aussi une fenêtre de toit et une terrasse.

À chaque enfant, son dessin

Une façon de dépasser ce schéma est d'expérimenter la perspective. Ce n'est pas facile. Les « fausses perspectives » dessinées à partir de 7 ans témoignent de cette intention et de l'incapacité technique d'y parvenir. Ainsi Cécile (dessin 3, p. 46) trace la base du mur latéral parallèle au bord inférieur de la feuille, prolonge l'arête verticale jusqu'au sommet du toit et intègre la maison dans un paysage organisé en deux dimensions. Sa cheminée penche sur le toit. Elle se redressera à la verticale vers neuf ans, quand le tracé ne sera plus orienté par rapport à la pente du toit mais par rapport aux côtés latéraux de la feuille qui symboliseront alors la verticale graphique.

Il faut en effet attendre neuf ans et plus pour que le dessin de la maison en perspective soit « quasi réussi », tel celui de Rosalia (dessin 4, p. 46), avec une allée conduisant le spectateur du premier plan à la porte d'entrée. En réalité, à cause d'un apprentissage insuffisant, la réussite « parfaite » de la perspective reste exceptionnelle, même à l'âge adulte.

Avec l'âge aussi, l'architecture s'enrichit de nombreux éléments. La maison dessinée par l'enfant de quatre ou cinq ans compte environ cinq ou six éléments,

René Baldy est professeur émérite de psychologie du développement et un spécialiste de la représentation de l'espace et du dessin chez l'enfant. Il a écrit plusieurs ouvrages à ce sujet, notamment *Comprendre les dessins de son enfant* (Paris, Eyrolles 2015, 172 p.)

Maison

Quand l'enfant dessine un toit...

alors que celle de l'enfant de dix ans près d'une vingtaine. Cette évolution moyenne cache une double variabilité : les enfants d'un âge donné ne produisent pas des dessins de richesse équivalente et, à richesse équivalente, les dessins contiennent des éléments différents.

Les enfants ne dessinent pas les maisons telles qu'ils les voient mais telles qu'ils les découvrent dans les modèles graphiques diffusés par la culture.

On peut cependant relever quelques tendances. Les carreaux aux fenêtres, les tuiles du toit, la cheminée qui fume apparaissent entre quatre et six ans. À partir de sept ans, les fenêtres avec des volets ouverts se parent de rideaux « bonne femme », le toit porte une antenne de télévision et s'orne d'une lucarne, la porte d'entrée à deux battants possède une poignée. Viennent ensuite des nouveaux éléments de contexte, des bâtiments annexes, un chemin, un jardin clôturé, une voiture, et d'autres détails « minuscules », comme les clips de fixation des volets qui témoignent du développement des capacités d'observation de l'enfant. Certaines transparences, comme la fumée qui sort de la cheminée du dessin de Cécile, indiquent même que la maison est plus qu'une simple façade, qu'il y a de la vie à l'intérieur.

Un langage symbolique

Comme dans la chanson d'Anne Sylvestre, la maison d'Emmanuel (dessin 5, p. 47) est pour sa part pleine de fenêtres. Comment l'interpréter ? Est-ce le dessin d'un immeuble ? la manifestation d'un souci décoratif ? l'expression d'une ouverture sur le monde extérieur ? ou encore la manifestation d'une tendance au remplissage, comme pour les doigts autour de la main, les pattes sous le ventre de l'animal ou les boutons de la veste ? Dans le dessin de Nicolas (n° 6, p. 47), la maison a pris figure humaine, comme c'est souvent le cas avec le soleil. L'enfant joue-t-il symboliquement avec son image ? exprime-t-il un fond de pensée animiste ? une fibre poétique ? ou manifeste-t-il simplement sa joie de vivre ? Les enfants en effet produisent ce genre de dessins quand on leur demande de dessiner une maison « heureuse ».

Demeure une caractéristique commune : toutes ces productions ne sont pas réalistes. Les vrais immeubles, villas, maisons mitoyennes présentent des apparences visuelles dont la diversité échappe longtemps au regard de l'enfant. La maison que celui-ci dessine se réduit à un schéma conventionnel, exprimant une idée générale de l'objet : une façade, un toit, deux fenêtres et une porte. Le dessin en perspective est souvent initié par l'ajout de fuyantes : une croix pour dessiner le clocher du village, des ailes pour le moulin ou le mot *école* écrit sur la façade.

Ce schéma est présent, dans des proportions variables, dans tous les pays, tous les contextes et à tous les âges. Un adulte sur deux à qui on demande de dessiner une maison suit ce schéma. C'est que la maison est devenue un symbole quasi universel, ancré dans la mémoire collective, comme l'indique ce sigle \triangle inclus dans mon logiciel de traitement de textes. Les enfants ne dessinent donc pas les maisons telles qu'ils les voient, mais telles qu'ils les décou-

vrent dans les modèles graphiques diffusés par la culture (livres, affiches, dessins des autres enfants, etc.).

Le dessin enfantin peut dès lors être considéré comme un langage de formes graphiques que l'enfant acquiert en copiant les modèles présents autour de lui. Un rond et quelques traits rayonnants font un soleil, deux ronds superposés et quatre traits font un bonhomme, un grand rectangle surmonté d'un angle fait une maison. Il n'est pas nécessaire que ces combinaisons de formes ressemblent à la réalité pour signifier ce qu'elles signifient.

De fait, le dessin de la maison sollicite les représentations conscientes mais aussi l'inconscient. Ses propriétés (éléments présents ou absents, position, dimensions, couleurs, qualité du tracé) peuvent être interprétées selon la grille symbolique de la psychanalyse comme une projection de la personnalité du dessinateur. Celui-ci s'identifie à ce qu'il dessine ... et en fin de compte se dessine.

Dans le dessin de la maison, les ouvertures par exemple (nombreuses ou pas, petites ou grandes, etc.) seront considérées comme des symboles interprétables en termes de traits de personnalité et de rapport au monde extérieur. Cette approche projective, que les travaux expérimentaux peinent à valider, fait parti de la psychologie populaire. Il suffit de taper « interprétation du dessin de la maison » sur un moteur de recherche pour consulter des centaines de sites.

Un « activateur » d'émotions

Dans son livre *La poésie de l'espace*,² Bachelard s'inspire de cette symbolique pour parler de la maison avec beaucoup de poésie. Il rappelle que nos souvenirs sont localisés dans le temps mais aussi dans l'espace, et que beaucoup sont logés dans une maison. Les maisons qu'il imagine ont un grenier qui invite à

la rêverie et une cave qui cache des secrets. Et ses mots résonnent dans l'esprit de ceux qui ont eu à vider une maison de famille.

Mais, justement, Bachelard parle de la maison en adulte qui se souvient des maisons où il a vécu. La maison dessinée par l'enfant n'est pas encore cette sédimentation du temps passé; elle est vécue comme refuge. Le petit enfant fatigué veut « rentrer à la maison ». Voir sa maison détruite par des bombardements ou une catastrophe naturelle, être obligé de la quitter ou ne pas en avoir est une situation traumatisante vécue par nombre de jeunes enfants. Que dessinent-ils dans de telles situations? Et que signifient leurs dessins? Quelques exemples (voir p. 48) permettent d'apporter des éléments de réponses à ces questions.

Le dessin 7, réalisé lors de la guerre en ex-Yougoslavie, fait partie d'une collection relative à l'expérience enfantine de la guerre. Il montre une bataille de blindés de part et d'autre d'une rivière à la frontière Krahina-Bosnie. D'un côté, l'enfant représente les destructions en Bosnie (maison et mosquée en flammes), son pays, et de l'autre, les pertes infligées à l'ennemi dans la Krahina (tanks détruits). Les maisons sont petites et sans porte.

Le dessin 8, au contraire, contient au centre de la feuille une grande maison exposée à la violence de la guerre. Il fait partie d'une série de dessins de Syriennes âgées de 13 à 16 ans, habitant Jaramana dans la banlieue de Damas, recueillis lors d'activités psychosociales initiées par Caritas. La consigne était: « Dessinez ce dont vous avez peur. » Toutes les filles ont dessiné des scènes de guerre, dont beaucoup comportent une maison.

Le dessin 9 figure des oiseaux noirs qui menacent trois minuscules maisons aussi fragiles que des fleurs;³ comme

Maison

Quand l'enfant dessine un toit...

dans le tableau de Van Gogh, *Champ de blé aux corbeaux*, les oiseaux apportent ici une tonalité angoissante. Il appartient aux dessins de maison réalisés par des enfants israéliens âgés de sept à neuf ans qui ont quitté leur foyer situé dans la bande de Gaza. Bien que l'étude ait été menée deux ans après leur déménagement, beaucoup d'enfants ont dessiné la maison qu'ils ont abandonnée. Celle-ci est souvent vide et placée dans un contexte menaçant.

J'ai une maison pleine de fenêtres

J'ai une maison pleine de fenêtres
Pleine de fenêtres en large et en long
Et des portes aussi, faut le reconnaître
Et des portes aussi, il faut bien sortir

J'ai une maison pleine de fenêtres
Pleine de fenêtres en large et en long
Et un escalier qui grimpe, qui grimpe
Et un escalier qui fait mal aux pieds

J'ai une maison pleine de fenêtres
Pleine de fenêtres en large et en long
Et un ascenseur qui est toujours en panne
Et un ascenseur qui fait mal au cœur

J'ai une maison pleine de fenêtres
Pleine de fenêtres en large et en long
Et des habitants qui grognent, qui grognent
Et des habitants qui n'ont pas le temps

J'ai une maison pleine de fenêtres
Pleine de fenêtres en large et en long
Et puis moi ça va, je saute, je saute
Et puis moi ça va, je ne m'en fais pas

J'ai une maison pleine de fenêtres
Pleine de fenêtres en large et en long.

Anne Sylvestre

Le dessin 10 figure une maison solide et imposante, mais qui semble inhabitée et même fermée au monde extérieur. L'absence de porte et de fenêtres est compensée par une combinaison originale de couleurs. Il fait partie d'une série réalisée par des enfants haïtiens de 10 à 18 ans, vivant dans la rue suite au séisme du 12 janvier 2010.⁴ Bien qu'ils aient été invités à réaliser un croquis libre, une majorité d'entre eux ont dessiné une maison placée dans un contexte d'insécurité.

Dans toutes ces situations extrêmes, les enfants sont souvent non scolarisés, vivent dans un environnement graphique pauvre et manquent de modèles à imiter. Aussi la maison est-elle généralement dessinée sommairement, selon le schéma conventionnel décrit précédemment, et sans légende écrite. Grande, au centre de la feuille, exposée au danger de destruction, ou aussi petite qu'une fleur comme si le dessinateur voulait la mettre à l'abri des bombes, parfois sans porte, exagérément colorisée, située dans un contexte angoissant où les oiseaux noirs et les balles remplacent le soleil, ces propriétés traduisent le manque de protection physique et psychologique ressenti par ces enfants, tout en révélant les stratégies mises en œuvre pour surmonter leur désarroi. Brauner et Brauner soulignent même que dans les situations de guerre la destruction de la maison « touche les enfants plus que la mort des hommes ».⁵ Car ce manque concentre alors toute l'intensité du malaise. ■

1 **Gaston Bachelard**, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF 1957, p. 35.

2 *Op. cit.*

3 In **Orit Nuttman-Shwartz, Ephrat Huss et Avita Altman**, « The Experience of Forced Relocation as Expressed in Children's Drawings », in *Clinical Social Work Journal*, décembre 2010, n° 38, pp. 397-407.

4 **Amira Karray et al.**, « The depiction of the house in the free drawings of Haitian street children: Dreaming of and recreating a habitat », in *PsyArt*, janvier 2015, pp. 1-12.

5 **Alfred et Françoise Brauner**, *J'ai dessiné la guerre. Le dessin de l'enfant dans la guerre*, Paris, Expansion scientifique française 1991, p. 40.



Maison archaïque d'Elise



Maison conventionnelle de Robinson



Maison en fausse perspective de Cécile



Maison en perspective de Rosalia



5

emmanuel

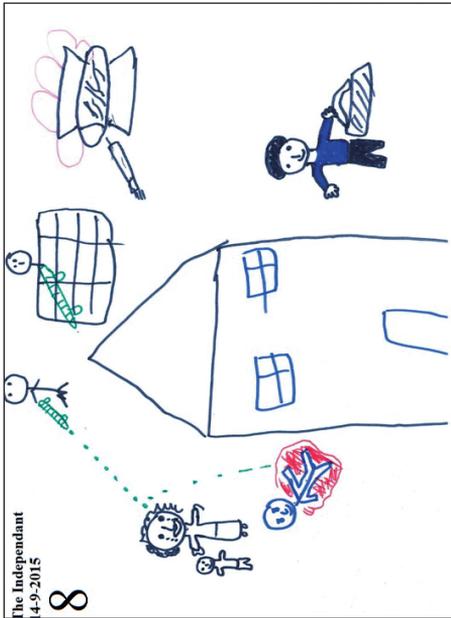
Maison pleine de fenêtres d'Emmanuel



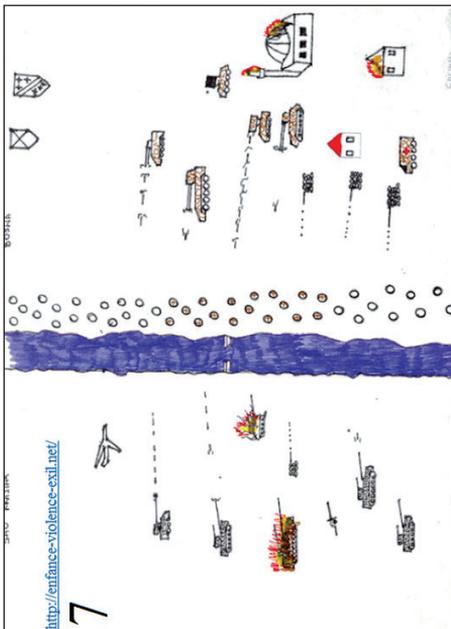
Nicolas

6

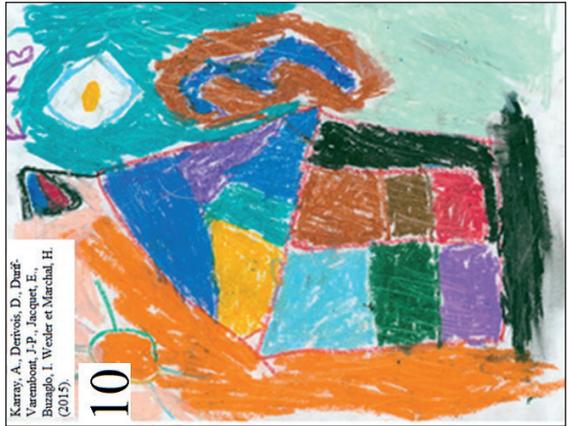
Maison « visage » de Nicolas



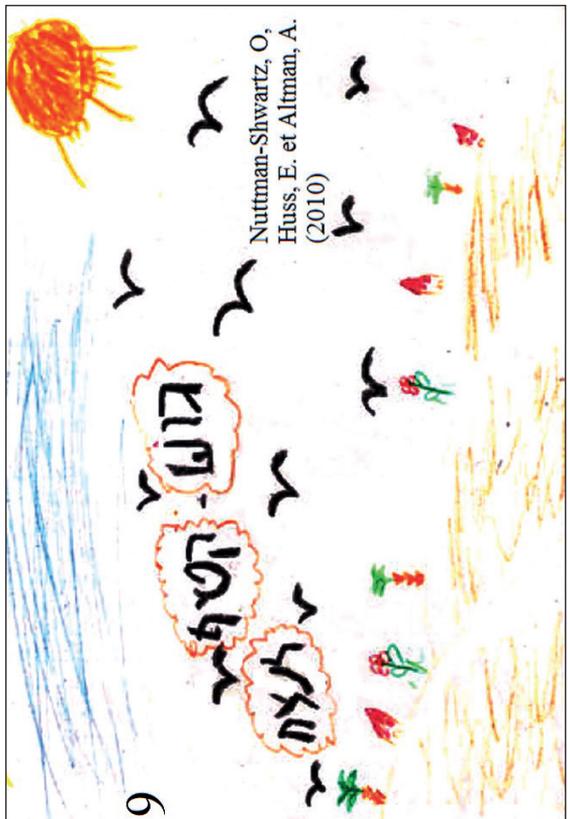
Dessin 8, in *The Independent* (14.09.2015)



Dessin 7 de Subasic © enfance-violence-exil.net



Dessin 10 © Karray et al. (2015)



Dessin 9 © Nuttman-Shwartz et al. (2010)

Maison

SDF et mal-logés une réalité en hausse

Céline Fossati, Begnins
journaliste *choisir*

SOCIÉTÉ

Au cœur de l'hiver, la notion d'un toit pour s'abriter revêt une importance évidente, même si le besoin d'avoir un chez soi dépasse les considérations saisonnières. Face à la hausse constante des personnes en situation précaire que constatent les associations œuvrant aux côtés des autorités compétentes, il serait souhaitable qu'une coordination des actions s'organise à Genève, tout comme une évaluation chiffrée du nombre de SDF et des personnes en attente d'un logement décent.

Mais qui sont ces personnes en situation précaire ? La population peine à se représenter leur visage. Au mieux, elle imagine des chômeurs de longue durée ou des personnes en instance de séparation. Au pire, elle suppose que les sans domicile fixe (SDF) ne seraient pas tout à fait étrangers à leur situation. La réalité est plus complexe. Les parcours de vie ne se ressemblent pas et chaque situation est particulière.

Le hic, c'est qu'aucune statistique fiable au niveau cantonal ou fédéral n'existe quant au nombre de sans-abri. Certains avancent le chiffre de 500 à 600 SDF pour Genève, d'autres, le double. Là

encore, la question de la définition d'une personne sans domicile fixe se pose. Est-ce uniquement celle qui n'a pas de toit sur sa tête pour dormir, ou toutes celles qui n'ont pas de bail à leur nom, sont hébergées momentanément chez des proches ou sont en attente d'un logement décent qu'elles seraient en mesure de payer ?

« Un nombre croissant de personnes vivent actuellement dans la précarité », reconnaît la Ville de Genève sur son site¹ sans donner de statistiques. « Des hommes, des femmes et des familles à très faibles revenus, mal logé-e-s, en butte à des difficultés sociales et administratives. Ces personnes ont souvent des problèmes de santé, des difficultés physiques et/ou psychiques, et peuvent souffrir d'un fort sentiment d'isolement. » Un constat que dressait déjà en 2016 le premier Rapport sur la pauvreté à Genève présenté devant le Grand Conseil, qui esquissait les contours conceptuels de la situation de la précarité de la population.

Le rapport énonçait plusieurs définitions de la notion de pauvreté, notamment celle proposée par la Conférence suisse des institutions d'action sociale : « La pauvreté en tant que phénomène relatif désigne un déficit dans des domaines importants de la vie tels que logement, nourriture, santé, formation, travail et contacts sociaux... » Plus loin, il relevait que « parmi les biens dont l'absence ou la qualité insatisfaisante portent à la précarité et à l'exclusion, figure le logement ». Les groupes à risques étaient identifiés comme étant : les familles avec enfants et plus particulièrement les familles monoparentales et les familles nombreuses, les jeunes en transition école-métier, ainsi que les personnes éloignées de l'emploi.

Maison

SDF et mal-logés une réalité en hausse

Précarité à la hausse

Qu'est-ce qui a changé depuis 2016 ? Pas grand-chose. Le nombre de bénéficiaires de prestations sociales au sens large continue d'augmenter : 56 490 personnes en 2009, 63 904 en 2014, et 69 131 en 2016. Parallèlement, le nombre de personnes en attente d'un logement social s'allonge² et avoisine les 5000 selon Alain Bolle, directeur du Centre social protestant (CSP).

Le nombre des particuliers logés par l'Hospice général dans des hôtels faute de mieux explose lui aussi³ : ils étaient 570 en 2014, 617 en 2015, 637 en 2016 et 737 en 2017, dont 81% de personnes seules, 12% de familles monoparentales, 4% de couples avec enfants et 3% de couples sans enfants. La durée moyenne de séjour était de 21 mois en 2017, et le coût annuel de 19,2 millions. Ces logements, sans cuisine ni buanderie, sont pourtant mal adaptés à la situation, surtout pour des familles avec enfants en bas âge.

En 2017, lors de la Journée mondiale du refus de la misère, Thierry Apothéloz - devenu depuis Conseiller d'État genevois en charge du Département de la cohésion sociale - présentait son contre-rapport à celui de 2016 sur la pauvreté dans lequel il relevait : « Le doute n'est plus possible. Le progrès de notre société ne suffit plus à combattre la pauvreté. Ce monde en changement condamne les plus vulnérables à une triple peine (...) : une confrontation à une loi du marché qui renforce la concurrence tant au niveau du travail que du loge-

ment, un retrait de l'État social qui offre de moins en moins de prestations, un climat de méfiance : avec la crainte de favoriser l'oisiveté en aidant les pauvres « qui ne le méritent pas », on installe une ère de soupçon, alors qu'il n'y a certainement pas plus de fraude dans le social que celle que l'on connaît en matière fiscale. »

De mal logé à sans abri

Il faut relativiser cette photographie alarmiste. La Suisse fait figure de bonne élève au niveau européen en matière de pauvreté. Celle-ci est « généralement de courte durée ». ⁵ Qu'en est-il des SDF ? « En Suisse, il y a peu de sans-abri », note Caritas Suisse sur son site, tout en précisant cependant que « le nombre de personnes qui perdent leur logement et se retrouvent sans domicile fixe augmente. » Alain Bolle, directeur du CSP de Genève ajoute : « Si vous êtes sur territoire genevois en situation légale, vous ne devriez pas être sans hébergement, à condition que vous acceptiez et ayez tous les soutiens nécessaires pour l'accès au logement. Pour certaines personnes, avec notamment des problématiques d'ordre psychique, cela peut s'avérer complexe. ⁶ Ces personnes auraient besoin d'un accompagnement spécifique qui fait parfois défaut, et les logements adaptés manquent. »

Parmi les sans-abri à Genève, on trouve des personnes issues de la migration, comme les Roms qui viennent ici de fin mars à début novembre. « Elles n'ont aucun droit au logement hors hébergements en abri pendant la période hivernale », rappelle Alain Bolle. Il y a aussi les personnes en provenance des pays du pourtour méditerranéen - issues ou non de la communauté européenne - « qui sont là plus ou moins temporairement, selon si elles trouvent ou pas du travail. Ce qui est rare. Elles s'abritent comme elles le peuvent, dehors ou chez des marchands de sommeil. »

« Il est par définition difficile de chiffrer précisément le nombre de sans domicile fixe à Genève, la population concernée étant fluctuante, volatile, pas toujours visible », admet Nadine Mudry, directrice chargée des politiques d'insertion du Canton. « Pour obtenir une estimation, on peut notamment se référer aux statistiques de la Ville qui ouvre un dispositif d'accueil d'urgence hivernale. Selon le rapport produit au terme de l'hiver 2017-2018, les abris PC ont accueilli 1294 personnes entre novembre 2017 et avril 2018. Pour rappel, chaque personne peut séjourner à l'abri PC des Vollandes au maximum 3 semaines. »

Des pistes pour avancer

À la suite du rapport sur la pauvreté de 2016, un groupe de travail a été créé pour plancher sur les questions d'hébergement et réfléchir à la coordination des actions et aux réponses adéquates à apporter selon les situations.

Le secteur associatif a également testé ce printemps un système de *halte de nuit* (géré par l'Armée du Salut avec le soutien de l'Espace Solidaire Pâquis et de l'Église protestante), « une forme de réponse en matière de sécurité et de santé publique qui fait sens. Mais si l'expérience est saluée par nombre d'acteurs du domaine, elle n'a pas encore trouvé son financement pour que ce projet devienne durable. Ce qui en dit long sur la coordination des actions », poursuit le directeur du CSP.

Des plateformes d'échange d'informations existent bien à Genève, notamment le *Stamm*. « Les principales associations œuvrant pour les sans-abri ont aussi créé une plateforme de réflexion autour de quatre axes d'actions : s'assurer que des repas soient distribués le soir 365 jours sur 365, ce qui devrait être le cas d'ici janvier 2019 ; proposer un hébergement « hors de terre » pour les familles ouvert toute l'année et pas seulement en hiver (avec le soutien de la Ville et du Canton, ce dispositif annuel

devait voir le jour avant la fin 2018) ; suivre le dossier *halte de nuit*, et demander à la Ville et au Canton de réfléchir à la pertinence de la prestation démontrée par le bilan qui a été tiré de l'expérience ; réfléchir à la prise en charge des mineurs non accompagnés. »

« Je ne vous parle pas des mineurs issus de la filière asile, mais de la cinquantaine de mineurs non accompagnés qui viennent à Genève pour gagner de quoi soulager leur famille restée au pays et qui s'adonnent souvent à des activités malheureusement illégales, comme la prostitution, le deal ou le vol à l'échelle », commente Alain Bolle. Il n'en reste pas moins que ce sont des mineurs en situation dangereuse qu'il faut aider. Leur hébergement devrait être pris en charge par l'Hospice général, sur décision du Conseil d'État, mais la mise en œuvre semble complexe. Ces cas nécessiteraient qu'on ne tergiverse pas, mais qu'on agisse ! »

Il conclut : « La question politique qui inquiète derrière les questions d'hébergement des sans-abri est la suivante : les dispositifs mis en place ne créent-ils pas un appel d'air favorisant une affluence de migrants ? Le secteur associatif qui travaille pour ces personnes depuis de nombreuses années est convaincu que ce n'est pas le cas. Si la situation était confortable, cela se saurait. » ■

- 1 <http://www.ville-geneve.ch/themes/social/precarite/>
- 2 La Ville de Genève possède 5300 logements, dont 90 % destinés à du logement social.
- 3 Chiffre du rapport de décembre 2017 de l'Hospice général.
- 4 <http://www.thieryapotheloz.ch/cohesion-sociale-culture/contre-rapport-pauvrete-geneve-10-axes-nouveau-contrat-social/>
- 5 Communiqué du Département fédéral de l'intérieur et de l'Office de la statistique d'avril 2018 sur www.bfs.admin.ch
- 6 Cf. *L'abri estival de la Croix-Rouge genevoise, Projet d'hébergement d'urgence durant la période estivale 2018 pour les personnes sans-abri à Genève, Rapport final, novembre 2018.*

Maison

Un petit chez-soi

vaut parfois mieux qu'un grand chez-les-autres

Blaise Hofmann, Reverolle (VD)
écrivain

LETTRES

Quand nous avons emménagé, j'ai planqué mes angoisses. Puis j'ai cru aimer ça. M'entourer de pierres et de ciment pour ne plus avoir à faire mes preuves. Un nombre de pièces à la hauteur de mes ambitions, une décoration intérieure digne de ma sensibilité et un potager pour convaincre les derniers sceptiques de mon harmonie intérieure.

Plus besoin d'exister quand on a un chez-soi.

Une sorte de régression fœtale.

Être invitée, recevoir, être invitée, recevoir, savoir recevoir, en mettre plein la vue, se mettre sur son trente et un, être en pleine forme pour l'occasion, arroser les plantes vertes ... zut, il reste des traces de doigts sur les verres à pied!

Je ne veux pas projeter sur des bibelots la personnalité que je me refuse. Je ne suis pas ce que je donne à manger. Je ne suis pas où j'habite. Je ne suis pas une confiture maison.

Je me demande souvent comment des êtres humains qui ont connu des parcours de vie si différents tolèrent une vie commune dans les mêmes cent mètres carrés pour le restant de leur vie.

Habiter n'est pas une faculté innée. C'est même une habitude que l'on perd facilement. La peur de la vieillesse et la hantise de la solitude sont des arguments ... mais tout de même, quel gâchis.

Elle se promène, choisit une direction, entre dans une cour, un parc, entre dans une conversation, éclate de rire et s'en va. Si le temps coûte la vie, l'espace est quant à lui gratuit. L'oxygène, le métabolisme, l'imagination, les végétaux, les minéraux, les animaux ... tout est gratuit.

Devant ces maisons closes lui vient l'envie de faire du porte-à-porte. Postière, témoin de Jéhovah, contrôleuse du gaz ou colporteuse.

Le jour, ça va, le temps libre dilate l'espace, les visages s'ouvrent, il y a osmose des humeurs et harmonie des pas sur le sol. C'est dans la nuit que tout se complique. Entre chien et loup : plutôt loup. Les portes électroniques résistent. Digicodes. Quand une porte cède, il y a une seconde, plus conséquente. Vidéosurveillance. Les bancs publics sont insomniaques (ce sont leurs accoudoirs qui font les sans-abri bossus).

Blaise Hofmann a travaillé comme aide-infirmier, animateur, berger, enseignant et journaliste. Auteur de récits de voyage et de romans (dernier en date, *Les mystères de l'eau*, Genève, La joie de lire 2018, 130 p.) il est l'un des deux librettistes de la Fête des Vignerons de 2019 à Vevey.

La ligne est occupée. À la quatrième tentative, une voix douce et navrée lui présente ses excuses : les établissements d'accueil sont tous complets cette nuit. « Pas de souci, Madame. Vos lits sont étroits, la fumée est proscrite, le thé imbuvable, le vol courant et la picole interdite. Il y a des heures de rentrée, des poux et une file d'attente devant les toilettes. Ce n'est pas de l'ingratitude, Madame, pour que je me décide à dormir chez vous, il faudra que vienne l'hiver, ou la maladie, au revoir, Madame ! »

Jamais plus elle n'ira se décrasser dans leurs structures d'accueil. Elle n'échangera pas ses vieilles fringues contre de moins vieilles. Elle n'ira pas s'attabler autour des nappes plastifiées de leurs cafétérias solidaires. Elle chapardera. Elle mangera dans leurs poubelles, car les poubelles n'ont pas des yeux de grande sœur charitable. Les poubelles ne la regardent pas, ne la plaignent pas.

Pour l'instant, l'alcool la préserve des morsures du froid. Eaux-de-vie ou spiritueux, on désinfecte bien les plaies à l'éthanol. Du moment qu'elle a sa bouteille, un journal sous la tête, elle roupille n'importe où. Elle se blottit dans les entrailles d'une ville que d'autres ont construite pour elle. Cette nuit, dans un parking souterrain. Les nuits précédentes, dans une Peugeot à laquelle il manquait une vitre, un container de chantier, une cabane de potager, une cave d'immeuble, une cage d'escalier. Le sommeil n'est jamais profond. La réalité vient à tout moment secouer la rêverie, et vice versa.

Elle habite l'un des plus beaux quartiers de la ville, l'une des plus belles villes du monde. Elle habite partout où elle va, et ce n'est pas René, son voisin de circonstance, qui la contredira, ni son chien.

René passe ses nuits sous une bâche rectangulaire ficelée à la rambarde d'un escalier. Il possède un matelas, quelques affaires dans un sac de cuir et une canne à pêche. Sur un paillason poussiéreux, il a déposé deux petits pots de fleurs.

Quand elle l'a salué pour la première fois, René l'a ignorée : « On peut pas être tranquille une seconde dans ce patelin ! » Le lendemain, elle lui a proposé quelques carottes qu'un marchand lui avait offertes. Il l'a regardée droit dans les yeux : « Tu sais, j'ai qu'une dent (il la lui a montrée), et puis, les carottes ... c'est pour les lapins ! » Il est parti d'un puissant rire. Ses épaules faisaient de grands mouvements de haut en bas. Il a tourné les talons. Fin de l'échange...

Maison

Un petit chez-soi

vaut parfois mieux qu'un grand chez-les-autres

Celui qui n'a rien vu venir.

Celui qui est myope et n'a plus de lunettes. Celle que l'on a mariée de force à un connard qui la tabassait. Celle qui jure avoir traversé toute l'Europe avec un euro quatre-vingts. Celui qui dit être parti parce qu'il ne supportait plus le bruit de ses voisins. Celui qui répète en boucle qu'il n'en a rien à foutre, jure sur la tête de son chien que *No Future* est une ode à la vie. Celle qui exècre les toxicos parce qu'ils volent, les flics parce qu'ils cognent et les SDF parce qu'ils empestent. Celle qui mendie debout, un petit gobelet à la main, près de la porte de la poste. Celui qui conserve dans une boîte de fer-blanc une photo de Ronaldo, une photo de son ex-femme et une photo de Marilyn Monroe. Celui qui a un fils de 6, 7 ou 8 ans (il ne sait plus exactement). Celui qui ignore depuis combien de temps il n'a plus payé de pensions. Celui qui urine dans les ascenseurs, insulte les passants devant la gare, énumère ses projets dans les parkings et raconte son enfance devant l'église. Celle qui fait un scandale à la Soupe populaire à cause des sandwiches au jambon, à cause de la soupe au lard. Celle qui a quitté le Maghreb pour étudier en Europe la psychologie (et sera bientôt internée dans un service de psychiatrie). Celui que l'on appelle Snowbird, parce qu'il mélange cocaïne, alcool et excitants. Celui qui souffre de pieds plats, d'eczéma sur la tête, de douleurs dorsales et de bronchite chronique. Celle qui...

Tous ont dans les mains un sac, ou plusieurs, qu'ils portent comme une croix. Tous ont les cheveux gras, des blessures mal cicatrisées. Tous ou presque souffrent de rhumatismes, de dépression, de dépendance, de troubles du sommeil.

Celle qui...

Le matin, elle marche pour se réchauffer. Par les fenêtres des cuisines du rez-de-chaussée, elle dévisage les familles qui s'attablent pour prendre leur petit-déjeuner. Ça ne respire pas franchement le bonheur, mais c'est là, c'est l'heure et ça mange en famille autour d'une table.

Elle lorgne maintenant les familles qui se promènent au ralenti en des lieux insignifiants, ces familles qui ne se quittent pas des yeux, vérifient à tout moment si tous les enfants sont bien là.

Quand il se met à pleuvoir, les familles ne sont plus là. ■

Viens chez moi

j'habite le même catalogue que toi

Eugène, Lausanne
écrivain

REGARD

C'est une scène mythique qui est passée inaperçue. Dans le film *Spectre* (2015), Miss Money Penny se rend au domicile de James Bond pour lui remettre des documents. Aussi incroyable que cela puisse paraître, c'est la première fois que le foyer du célèbre agent secret apparaît à l'écran. En soixante ans, on a vu Bond à Londres, au Caire, en Autriche et dans quarante-sept autres pays, jungle amazonienne comprise, mais jamais *at home*.

Son appartement se situe à Notting Hill. *So nice!* Jusqu'ici tout va bien. Mais une fois à l'intérieur de ce studio avec coin cuisine, Miss Money Penny demande, sans aucune ironie: « Vous venez d'emménager? » - « Non » répond Bond, sans comprendre où est le problème.

Elle a pourtant de quoi être stupéfiée: quel lieu sans âme, sans personnalité! Cinq photographies encadrées, mais jamais fixées à leur clou, sont appuyées contre le mur. À côté, deux boîtes en carton, ouvertes. Un écran plasma est posé sur d'autres cartons. Pour tout ameublement, un canapé en cuir, un

fauteuil, une chaise rembourrée et une table basse en bois. Pour s'éclairer, James Bond ne dispose que de deux lampes de bureau en métal et d'un abat-jour sur pied bien moche. Sinon, pas de tapis, pas de bibelots, ni de livres. Ni d'objets ethniques ramenés de ses missions aux antipodes. Le grand vide sur un plancher nu.

Pauvre homme, diront certains. Heureux homme, diront d'autres. Heureux, car selon le Dalaï Lama, le secret du bonheur est dans le détachement!

Se détacher de ses proches, des objets et des souvenirs... Autrement dit, vous et vos enceintes Bang & Olufsen, et moi et ma collection de BD, nous ne sommes pas prêts à mettre les pieds au nirvana... Tandis que Bond, vu le dépeuplement régnant dans son appartement, semble être un bouddhiste accompli, pratiquant la méditation à haute dose.

Cela dit, pour le commun des mortels, une telle inaptitude à se créer un lieu à soi confine à la pathologie. C'est d'ailleurs à cause de ce vide intérieur que Daniel Craig ne voulait plus jouer ce personnage. Il a fallu que la production allonge 25 millions de dollars (si, si) pour que l'acteur décroche le smoking du placard une cinquième fois.

Dites-moi de quoi vous avez besoin pour vous sentir chez vous, je vous dirai qui vous êtes.

Par exemple, si vous déposez un napperon sur votre commode, vous venez des pays de l'Est. Combien de fois n'ai-je pas soulevé notre téléviseur cathodique pour que ma mère puisse glisser un napperon entre le meuble et le pied de la TV! Si vous accrochez une image de Padre Pio au mur et qu'une cafetière à

Eugène Meiltz, de son nom de baptême, est un écrivain vaudois. Son dernier roman, *Ganda* (Genève, Slatkine 2018, 172 p.), est recensé sur www.choisir.ch.

Viens chez moi

j'habite le même catalogue
que toi

moka chauffe à la cuisine, vous êtes en Italie. Et si vous mettez votre pain au frigo pour qu'il reste au chaud, vous êtes chez les Inuits. Bien sûr, tout ceci c'était AVANT. Avant l'arrivée du GUS (Grand Uniformisateur Suédois).

Un jour, j'ai discuté avec un pucier de Saint-Ouen. Assis entre un champignon géant style *Alice in Wonderland*, un buffet Louis-Philippe et une hallebarde du XII^e siècle, il m'a raconté qu'en France l'époque heureuse des puciers a commencé au début des années quatre-vingt avec l'arrivée du GUS: « Les gens ont commencé à mettre sur le trottoir leurs armoires normandes, leurs malles du XIX^e siècle et leurs chaises héritées de leur arrière-grande-mère pour se payer ... des étagères en contre-plaqué. Mes collègues et moi, on croyait rêver. Y avait plus qu'à se servir ! »

Désormais, 60 millions de bibliothèques Billy peuplent les appartements, les villas, les studios et les bureaux du monde entier. Dans les garderies, quelques tabourets Frosta traînent toujours par là pour nos enfants. Nos coussins, nos tables, nos tasses sont interchangeables... Viens chez moi, j'habite dans le même catalogue que toi.

La force de frappe du GUS est phénoménale: chaque année, son catalogue est imprimé à 200 millions d'exemplaires. Et pourtant, l'illusion est parfaite. Le samedi après-midi, en allant faire les courses au GUS, chacun est persuadé de personnaliser son intérieur !

La chaîne américaine de cafés, dont le logo est une sirène, joue elle aussi à fond sur cette dépersonnalisation. Des fauteuils simples et confortables, des petites tables rondes, des tableaux passe-partout, des tasses et des couverts qui semblent avoir été achetés chez GUS. Et l'autorisation d'y rester autant qu'on le souhaite ... pour que le consommateur se sente comme à la maison !

En 2018, elle ne compte pas moins de 28 000 salons de café, répartis dans 77 pays, dont la Chine et le Brésil. Person-

© Starbucks/Ikéo



nellement, ce chiffre me donne le tournis. À lui tout seul, il résume l'uniformisation du genre humain sur les cinq continents.

Mais il manquait l'essentiel : convertir les Italiens. Eux aussi, ils ont le droit de passer leurs après-midis chez la Sirène ! En septembre 2018, le grand événement a eu lieu. Une enseigne de « très haute qualité » a ouvert à Milan, à côté du Dôme ! Et si les Italiens ne s'y bousculent pas encore, tous les fauteuils sont pris par ... les touristes, qui reconnaissent la même déco que dans les enseignes de leur pays. Alors ils ne se sentent pas dépaysés quand ils voyagent à l'étranger. Ils sont un peu à la maison en Italie.

Cette boucle absurde vaut pour l'Occident. Mais ailleurs ? Comment un Bédouin s'y prend-il pour se sentir à la maison au milieu des dunes de sable ou d'un désert de pierres ? Il transporte généralement une petite boîte contenant ses objets personnels : un gobelet, un boîte à tabac, une écharpe. Et surtout, il a son tapis. Assis sur son tapis, le Bédouin est partout à la maison.

Ça me rappelle la manière contemporaine d'envisager le travail. Depuis quelques années, les bureaux personnels disparaissent dans les grandes entreprises. Fini les photos de familles posées à côté de l'ordinateur fixe et le « bordel perso » laissé à côté de la lampe. Aujourd'hui, tous les bureaux sont vides en arrivant au boulot et vidés en partant. Les SBF (Sans Bureau Fixe) sont des nomades, des Bédouins du monde professionnel ! Pour se sentir « à la maison », il leur suffit d'un disque dur externe ou d'un bon vieux cloud. Au fond, ils n'ont besoin que d'un ordinateur

portable et d'une connexion wifi. D'ailleurs, un jour par semaine ils ont le droit de bosser chez eux. Quelle meilleure façon de se sentir à la maison ... que de travailler à la maison ?

À propos de boucle bouclée, je reviens à mon vendeur de Saint-Ouen. Il m'a fait une confidence : « Un samedi, un couple a débarqué dans ma boutique. Des vrais bobos comme dans la chanson de Renaud. Ils promènent leurs regards sur mon fourbi. Et tout à coup, la femme lit au fond d'une armoire *Marie-Mathilde R* gravé dans le bois. « Mais c'est l'armoire de ma grand-mère ! » s'écrie-t-elle. Je l'avais ramassée en banlieue quelques années plus tôt, repeinte en bleu ciel et fait changer la serrure. »

J'ai demandé comment l'histoire s'est terminée. « Ils me l'ont achetée ! » me répond le vendeur, des étoiles dans les yeux. ■

Cinéma

Derrière la façade

Patrick Bittar, Paris
réalisateur de films

MAISON

La maison a inspiré bien des contes populaires. Parfois refuge dans un monde hostile (*Les Trois petits cochons*), parfois lieu du basculement dans les pulsions les plus ignobles et dans le cauchemar de la maltraitance quotidienne (*Hansel et Gretel*), à l'abri des regards et de la régulation sociale, elle permet de questionner notre rapport aux autres et au monde. Les cinéastes, conteurs contemporains, s'en donnent à leur tour à cœur joie.

Dans certains films, les bâtiments constituent un élément prégnant : on se souvient de *L'hôpital et ses fantômes*, la mini-série de Lars von Trier, du motel de *Bagdad Café* de Percy Adlon, de l'immeuble de *Delicatessen* de Jeunet et Caro, de la maison de jeux de *Casino* de Martin Scorsese ou encore de la maison de vacances de *La Collectionneuse* d'Eric Rohmer.¹ Mais ici, nous nous attacherons à ce que désigne le plus communément la maison : le lieu d'habitation principal des personnages.

Comme l'appartement, la maison est un abri privé, notamment pour dormir tranquille ; mais contrairement à l'ap-

partement, elle forme un bâtiment en soi, une sorte de monade. C'est cette caractéristique qui en fait une figure métaphorique privilégiée, notamment dans les films de maison hantée.

La plus petite cellule sociale humaine, généralement une famille, y partage un espace de vie intime et quotidienne. C'est donc le lieu privé de l'apprentissage de la vie en commun. De cette ambivalence (privé/communautaire), de cet abri qui peut se révéler piège, naissent les idées de conflits à la base de bien des scénarios et l'exploration par les cinéastes des problématiques ouverture/fermeture, hospitalité/hostilité, épanouissement/aliénation.

Le rapport à l'autre

Certains films traitent ces thèmes avec légèreté : des dessins animés, comme *Là-Haut* (2009) des studios Pixar, où un octogénaire refuse de vendre sa vieille maison entourée d'immeubles modernes, et s'envole avec elle, grâce à des milliers de ballons attachés par l'intérieur de la cheminée, vers les chutes du Paradis ; des comédies, comme *Mon Oncle* de Jacques Tati (1958), où les Arpel, très fiers de leur maison-cube futuriste équipée de gadgets technologiques (mais aseptisée et peu confortable), se méfient de l'influence que peut avoir sur leur fils M. Hulot, personnage rêveur et bohème, qui vit dans un univers désuet (calèches, routes pavées et maisons rurales). Deux films qui, à travers le topos de la maison, réussissent brillamment à critiquer le modernisme en réenchantant le monde.

Plus dramatiquement, de nombreux films se laissent inspirer par cette situation conflictuelle qu'est l'intrusion d'un « étranger » dans la maison. Toute brèche dans l'intimité est source de gêne, voire d'angoisse. Ce « viol » peut survenir via la technologie qui relie chaque foyer au monde extérieur, comme le téléphone filaire (lié à la maison) et autres objets connectés qui peuvent se

transformer en cheval de Troie. De nombreux thrillers ont exploité ce filon, avec les appels anonymes menaçants : de *Dial M for Murder* d'Alfred Hitchcock (1954) à *Scream* de Wes Craven (1996), en passant par *Midnight Lace* (1960) ou *When a Stranger calls* (1979).

L'ange du mal de Théorème

Dans *Théorème* (1968), un mystérieux « visiteur » vient dynamiter de l'intérieur une famille de la haute bourgeoisie milanaise. Ce film de Pasolini est une sorte de fable morale où la dimension spirituelle se mêle à un propos politique. Au début, on découvre quelques membres de la famille sortant, qui de son usine, qui de l'école, qui de l'université, pour rejoindre leur foyer.

Dans cette séquence à part, le noir et blanc, le point de vue distant, l'absence totale de son direct et la musique dissonante d'Ennio Morricone donnent l'impression de scrutation par un prédateur spirituel. Puis on découvre la façade recouverte de lierre d'une vaste demeure, avec son portail automatique en fer forgé, son grand parc, ses colonnades, son salon au mobilier conventionnel et ses chambres plutôt nues. Un télégramme annonce la venue d'un visiteur le lendemain. Ce visiteur (Terence Stamp) va séduire tout le monde - la bonne, l'adolescent, la jeune fille (Anne Wiazemsky), la mère (Silvana Mangano) - usant de la tactique diabolique habituelle : commencer par la luxure, porte

d'entrée dans les âmes, pour y inoculer ses autres vices.

Le génie de Pasolini, c'est la stylisation : on ne sait pas qui est ce visiteur, ni son nom, ni ses liens avec cette famille. Le jeu de Stamp est sobre et lisse. Il s'offre en objet de désir. La séduction opère par suggestion, ce qui confère au film une certaine tenue et une dimension spirituelle. Du vide intérieur des résidents de la demeure (qui résonne avec celui de leurs chambres), naît leur désir.

Quand il repart, l'ange du mal laisse chacun avec ce vide, l'âme désormais altérée et comme possédée par une idée fixe, une contrainte mortifère. Le foyer éclate. La bonne accomplit des prodiges équivoques à la campagne. La jeune fille se couche en état catatonique et est emmenée à l'asile. Le jeune homme s'essaye à la peinture, avec la conscience d'être un imposteur. La mère chasse en voiture des proies sexuelles. Le père cède son usine à ses ouvriers et va errer nu dans le désert.

À sa sortie, *Théorème* a obtenu le grand prix de l'Office catholique international du cinéma. Le jury était alors présidé par un jésuite canadien, Marc Gervais sj, admirateur de l'œuvre de Pasolini.² Six mois plus tard, l'Office catholique a regretté officiellement l'attribution du prix à ce film superbe et sulfureux.

Home, sweet home

40 ans après *Théorème*, sortait *Home* de la réalisatrice franco-suisse Ursula Meier. Marthe (Isabelle Huppert), Michel (Olivier Gourmet) et leurs enfants vivent dans une maison isolée, juste devant un tronçon d'autoroute qui n'a pas été ouvert à la circulation depuis sa construction dix ans auparavant. Mais un jour les travaux reprennent et les voies sont recouvertes de bitume. Bientôt quatre-vingt véhicules défilent devant les fenêtres de la maison ... chaque seconde.

« Théorème » de Pasolini © Tamasa Distribution



Cinéma

Derrière la façade

Home est un conte moral, non dénué d'humour, à l'esthétique parfois hyper-réaliste. Comme dans *Théorème*, les membres de la famille forment un monde clos et marginal. Mais on est ici socialement à l'opposé. Anticonformistes, pauvres, ils partagent un espace exigu, dans une promiscuité où dominent le désordre, le bruit et une affectivité qui se révélera viciée. Marthe entretient des relations un peu abusives avec son garçon, et lorsqu'un jour la fille aînée disparaît, Michel jette froidement : « De toute façon, elle ne reviendra jamais. »

Ici aussi la confrontation avec l'extérieur provoque une crise interne aiguë, une véritable catastrophe domestique : la famille va se sentir d'autant plus envahie qu'elle vivait isolée. Le dispositif imaginé par la réalisatrice oppose la demeure de l'intime et du repos et le lieu du passage mécanique, anonyme

« Home »,
d'Ursula Meier



et violent (vitesse). À l'inverse de *Théorème*, où le visiteur fait insidieusement « exploser la maisonnée », la menace ici est perçue comme telle, et tout est fait pour conserver le mode de vie familial en l'état : pour se protéger du bruit et des gaz toxiques, le père construit un mur en n'y laissant qu'une petite ouverture. Ainsi, alors que dans *Théorème*, l'hospitalité laisse entrer l'hostilité dans la maison, les personnages de *Home* s'enferment dans un rapport hostile de défense.

Dans les deux films, c'est le pater familias, le chef, qui est le plus conscient de l'effet dévastateur du cancer qui ronge sa cellule familiale. L'atteinte à la maison de *Home* accentue le dérèglement mental de ses habitants (Marthe étant particulièrement « dérangée »). Michel le sent bien, mais il persévère, jusqu'à boucher le dernier trou du mur (cf. la bonne de *Théorème*, qui finit par se faire enterrer vivante) et donner des somnifères à ses enfants pour qu'ils meurent asphyxiés dans leur sommeil. Ursula Meier clôt cependant son film sur un *happy end*.

Miroir de l'inconscient

Tant *Théorème* que *Home* renvoient à cette question : la maison est-elle une figure de l'intégrité ? La sécularisation des cultures a brouillé la distinction entre l'âme et l'esprit. Ainsi, la maison hantée, thème surexploité du film d'épouvante, relève souvent et du trouble psychique et de l'emprise spirituelle.

Pour l'aspect psychique, les scénarios se sont souvent inspirés des théories de Freud, pour qui « le moi n'est pas maître dans sa propre maison ». L'inconscient serait d'une autre nature que le conscient. Les représentations, pulsions et désirs jugés incompatibles avec les valeurs morales de l'individu y sont refoulés, car s'ils venaient dans le champ de sa conscience, ils menaceraient son intégrité psychique. C'est exactement ce qu'imaginent les réalisateurs dans leurs

films de maisons hantées: les représentations de l'inconscient des personnages s'y manifestent sous des formes sensibles étranges et inquiétantes.

The Haunting (La maison du diable, 1963) de Robert Wise est un classique du genre. Son prologue raconte la funeste histoire d'un château construit jadis par un homme pour sa femme et sa fille au fin fond de la Nouvelle Angleterre. La malédiction y a frappé tous ses résidents, de génération en génération: accident de calèche, chute mortelle dans les escaliers, suicide par pendaison. Aujourd'hui le château est inhabité et un anthropologue spécialisé dans le paranormal va y enquêter pour prouver l'existence du surnaturel. Il a demandé à deux femmes d'y résider avec lui pour faire office de catalyseurs: Theo, qui peut lire dans les pensées, et Eleanor (Julie Harris), qui a subi un *poltergeist* (esprit frappeur) dans son enfance et qui scotomise cet épisode. C'est cette dernière qui va être le personnage le plus déterminant, la victime offerte à la maison.

Une deuxième peau

Eleanor est une jeune femme fragile qui a passé onze ans à s'occuper de sa mère... mourante. Épuisée, elle n'a pas répondu à son dernier appel (comme celle qui s'est jadis pendue...). Eleanor a ensuite vécu avec sa sœur, mariée, qui lui faisait sans cesse comprendre qu'elle était de trop dans sa maison. C'est donc avec soulagement qu'elle la quitte pour se rendre à la maison hantée: « Enfin un endroit où je suis attendue, un abri. J'espère que je trouverai ce que j'ai attendu toute ma vie. J'ai enfin sauté le pas. Un jour j'aurai un appartement à moi. » Lorsqu'elle découvre la façade de la maison, elle a toutefois une appréhension: « Elle me regarde, elle me scrute. Elle m'attend, mauvaise, patiente. »

Pour cette jeune femme mal dans sa peau, la maison va se révéler comme une deuxième peau. Dépourvue d'angles droits, son intérieur est un labyrinthe où les émotions d'Eleanor se manifestent sous une forme tangible. La première nuit, elle a une sensation de froid, et avec Theo, elle va entendre des bruits assourdissants. Plus tard, ce seront des cris, des pleurs, des rires...

Sans jamais rien montrer, Robert Wise exprime la présence du surnaturel par l'usage du hors-champ sonore et en brouillant les repères visuels: usage des miroirs, plans décadrés, déformations, images surchargées d'accessoires et de motifs comme autant de perturbations du champ visuel. Il semble s'être inspiré d'Alfred Hitchcock (1940) et bien sûr *Psychose*, sorti trois ans avant *The Haunting*. Quant aux héritiers de Wise, on peut citer Stanley Kubrick (*Shining*, 1980), Wes Craven (*Le Sous-sol de la Peur*, 1991) ou Oren Pelli (*Paranormal Activity*, 2007).

Sans nul doute, la maison est un topos cinématographique qui a encore de longs jours devant lui. Jusqu'à ce que, peut-être, il disparaisse avec la maison (monade), sous la pression démographique... ■

¹ Ces films sont sortis respectivement en 1994-97, 1987, 1991, 1995, 2011 et 1967.

² « Il s'agissait de couronner une œuvre (...) qui, tout en reflétant l'ambiguïté et le pluralisme contemporain, laisse l'homme libre de choisir entre le sacré et le néant » (lettre du Père Marc Gervais sj, 10 septembre 1968), in **Léo Bonneville**, *70 ans au service du cinéma et de l'audiovisuel*, OCIC, Québec, Fides 1998, pp. 115-116. (n.d.l.r.)

Maison

Toujours en mouvement, le temple

Philippe Lefebvre op, Fribourg
bibliste

BIBLE

Où se trouve la maison de Dieu? Même les plus perfectionnés des GPS ne permettront jamais de la localiser. Car dans la Bible, cette demeure ... ne demeure jamais stable. Temple fixe et arche d'alliance mouvante se côtoient, pour mieux nous échapper, mais aussi pour mieux nous rencontrer.

Dans la Bible, le temple à Jérusalem est appelé *la maison*. Dieu est censé y résider, même s'il a aussi sa demeure dans le ciel, comme le rappelle Salomon lors de l'inauguration du sanctuaire qu'il a fait construire (1 R 8,27-30). Aujourd'hui encore pour les juifs, le temple est « La maison » et la colline où il s'élevait jadis s'appelle toujours *har-habbayt*, « le mont de la maison ».

Sans doute faut-il entendre que cette maison de Dieu est aussi la demeure de tous ceux qui aspirent à y venir, et peut-être à la voir un jour restaurée. C'est ainsi que, dans les psaumes, le juste se languit de résider au temple: « J'ai de-

mandé une unique chose au Seigneur et c'est elle que je chercherai: habiter, moi, dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie » (Ps 27,4). Au début de l'évangile de Luc, la prophétesse Anne, qui comprend aussitôt qui est Jésus, ce nourrisson amené par ses parents au temple, vit elle-même dans cette maison « nuit et jour » (Lc 2,37).

Itinérance et stabilité

Qui dit maison dit lieu stable, défini, voire définitif. Dans la Bible, il en va autrement. Le temple de Jérusalem bâti par Salomon accueille l'arche d'alliance. Ce coffre contient les tables de la Loi et se trouve surmonté de deux chérubins dont les ailes éployées servent de siège au Dieu invisible. L'arche était l'objet central du tabernacle, c'est-à-dire du sanctuaire portatif du désert (voir Ex 25 ss.). Salomon fait donc entrer au temple cet ustensile qui fut jadis porté à dos d'hommes lors des pérégrinations du peuple, et qui a connu ensuite nombre d'allées et venues une fois le peuple installé dans sa Terre promise.

Prise par les Philistins, l'arche, en effet, a été transportée de cité en cité en Philistie, puis elle a été rendue à Israël dans un char tiré par deux vaches. Il faudra attendre bien des années pour que David l'amène solennellement à Jérusalem, non sans l'avoir envoyée d'abord dans la maison d'Obed-Edom le Philistin, comme pour vérifier si sa présence sacrée, redoutable, est compatible avec un entourage humain (2 S 6). C'est ainsi que l'arche voyageuse, qui a conservé la mémoire de tous les lieux qu'elle a traversés, fussent-ils païens, arrive au temple sous Salomon: le temple fixe abrite l'arche mouvante.

Bien plus, cette arche a conservé les barres grâce auxquelles on la transportait et ces barres, signes de son itinérance, dépassent du saint des saint où l'arche est déposée: « Les barres étaient d'une longueur telle que leurs extrémités se voyaient depuis le sanctuaire »

Le dominicain Philippe Lefebvre est professeur d'Ancien Testament à l'Université de Fribourg. Il est l'auteur de nombreux ouvrages. Dernier en date, *Propos intempéstifs de la Bible sur la famille* (Paris, Cerf 2016, 192 p.).

(1 R 8,8), à savoir la pièce devant le saint des saints. Autrement dit, le caractère nomade de l'arche ne peut être totalement contenu dans la pièce qui doit l'enfermer. La maison est comme débordée par le souvenir du voyage. Le temple reste marqué par ses origines migrantes.

Il faudrait aussi longuement évoquer les sanctuaires qui ont précédé le temple de Salomon et dont la mémoire subsiste jusque dans le sanctuaire salomonien : Béthel, la porte du ciel, ce temple sans murs où Jacob a côtoyé la présence de Dieu (Gn 28) ; le temple de Silo, apparu on ne sait comment et détruit sans qu'on l'ait su (1 S 1-2 et Jr 7,12-14) ; le sanctuaire de campagne de Nob où David reçoit le pain de Dieu (1 S 21-22)... Ou encore les vicissitudes du temple salomonien : son érection sur le site, peut-être, d'un précédent sanctuaire cananéen, ses continuels réaménagements, sa destruction au moment de l'exil, sa reconstruction après l'exil, ses agrandissements au temps d'Hérode et de Jésus, avant sa destruction finale.

La maison est comme débordée par le souvenir du voyage. Le temple reste marqué par ses origines migrantes.

Il y a là bien là une sorte de nomadisme : on va d'un temple à l'autre, le même temple vit, meurt et revient à la vie ; il bouge, en un mot... La maison de Dieu sur la terre, bien loin d'être un lieu clos et intangible, est façonnée par l'itinérance du peuple et les errances des temps.

Le temple et le palais

Nous limiterons cependant ici au temple de Salomon tel que le dévoile le premier livre des Rois. Les chapitres 6 et 7 du premier livre des Rois décrivent les bâtiments que Salomon fait construire à Jérusalem, mais ces descriptions brouillent les pistes : est-on dans un temple ou dans

un palais ? dans telle pièce ou dans telle autre ? Les bâtiments semblent bouger, ils se dédoublent, se renvoient l'un à l'autre.

On y parle en effet de « la maison du Seigneur » ou simplement de « la maison » (1 R 6), de sa structure générale, des pièces à l'intérieur, du lambrisage et des portes ; mais aussi d'un ensemble d'édifices qui passe pour un complexe palatial, plusieurs bâtiments dont le premier est nommé « la maison de la forêt du Liban » (1 R 7,2-5). D'où vient cette appellation, étrange puisqu'elle affecte d'un nom de lieu étranger un édifice public au cœur d'Israël ?

En 1 R 5, le chapitre qui précède l'évocation des constructions salomonniennes, on lit que Salomon se propose « de bâtir une maison au nom du Seigneur » (1 R 5,19). Il demande alors à Hiram de lui fournir, contre salaire, « des cèdres du Liban (...) ». Car tu sais qu'il n'y a point parmi nous d'hommes sachant couper les arbres comme les Sidoniens » (1 R 5,20).¹ Hiram s'exécute de bonne grâce : les cèdres sont envoyés par mer, le long de la côte, leurs troncs assemblés en radeaux.

La forêt du Liban

Ces arbres énormes et prestigieux sont prévus pour le temple. Et de fait on trouve du cèdre sur le revêtement du temple et à l'intérieur de l'édifice, jusqu'au saint des saints (1 R 6,9-16). Mais là où le cèdre apparaît vraiment à profusion, là où la *forêt du Liban* est pour ainsi dire reconstituée par l'architecture, c'est dans le palais du roi (1 R 7,6-7). « Elle avait cent coudées de longueur, cinquante coudées de largeur et trente coudées de hauteur,² sur quatre rangées de colonnes de cèdre, avec des planches de cèdre au-dessus des colonnes. Un plafond de cèdre était au-dessus des planches qui étaient sur les quarante-cinq colonnes, quinze par rangées. » Et le bâtiment où le roi rend la justice est « recouvert de cèdre d'un bout à l'autre du sol. »

Maison

Toujours en mouvement, le temple

La maison de Dieu est donc un modeste ouvrage en pierre, plaqué à l'intérieur de panneaux de cèdre, que sept années ont suffi à édifier (1 R 6,38), tandis que celle du roi est gigantesque. Elle est constituée de cèdre et a nécessité treize ans de travaux (1 R 7,1). Les troncs de cèdre que Hiram de Tyr a envoyés, c'est plutôt là qu'on les retrouve !

Reste cette question: la maison de la forêt du Liban serait-elle un temple plutôt qu'un palais? Cela a été plusieurs fois remarqué: les mesures de l'édifice, son ampleur, l'usage de plusieurs termes techniques spécialisés pour le décrire permettent de le comparer au temple mystérieux évoqué dans la dernière partie du livre d'Ézéchiel (aux chapitres 40-43), que le prophète visite sous la direction d'un guide angélique.

Intangible saint des saints

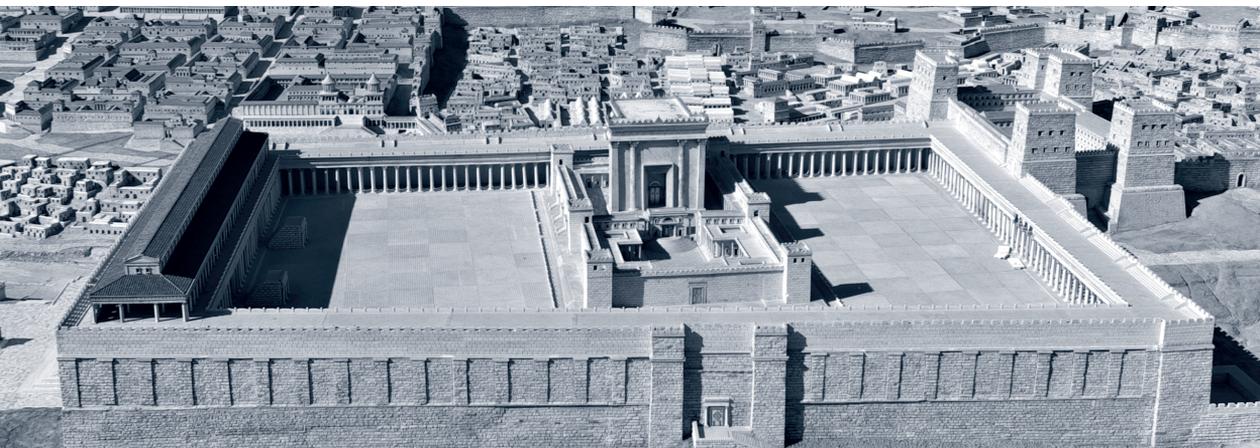
Pénétrons à présent dans la maison dite du Seigneur, à la suite du premier livre des Rois (6, 15-17). Les soixante coudées

de longueur de la maison se séparent en deux: quarante coudées, d'une part, qui constituent le *saint*, la grande pièce centrale qui vient après le vestibule d'entrée, et vingt coudées, d'autre part, qui forment le *saint des saints*. Cette pièce (appelé aussi *debîr*) est située au fond de la maison, dans l'endroit le plus reculé, et doit recevoir l'arche d'alliance.

Mais deux versets plus loin, on lit: « [19] Et le *debîr* au milieu de la maison intérieure avait été préparé pour poser là l'arche d'alliance du Seigneur. [20] Devant le *debîr* (il y avait) vingt coudées de long, vingt coudées de large, et vingt coudées sa hauteur. Et il le recouvrit d'or fermé et il revêtit un autel d'or. » Située tout à l'heure au bout du temple, voici que la pièce s'est glissée en son « milieu ». On peut certes interpréter cette expression sans lui donner un sens local précis; « au milieu » signifierait « tout à fait à l'intérieur ». Mais comment comprendre que « devant le *debîr*, il y avait vingt coudées... » ? Ce qu'il y a devant le *debîr*... c'est le *debîr* lui-même qui nous a été décrit comme une pièce de vingt sur vingt sur vingt coudées !

Un peu plus loin encore, tout semble rentrer dans l'ordre. Le saint des saints, dédoublé le temps de quelques versets, reprend sa place et son unité. Et on lira lors de l'inauguration du temple: « Les prêtres introduisirent l'arche de l'alliance du Seigneur à sa place dans le *debîr* de la maison, le saint des saints, au-dessous des ailes des chérubins » (1 R 8,6).

Maquette du second Temple de Jérusalem, Musée d'Israël, Jérusalem
© Berthold Werner/
Wikimedia commons



Une fois de plus, à la faveur d'un bref passage, les lieux semblent s'être doublés. Alors que notre entrée dans le temple s'était passée sans encombres, nous avançons soudain trop ou pas assez. Un lieu nous échappe, toujours promis et jamais atteint. Ce lieu est le saint des saints, la résidence inviolable de l'arche de Dieu.

Ici et aussi là

Ces passages du livre des Rois illustrent ce qu'est la description d'un lieu (de Dieu) dans la Bible. On trouve de semblables effets dans d'autres évocations spatiales. Un exemple frappant est la notice sur la mort de David, qui survient peu avant les descriptions du temple. On lit que le corps du roi « fut enseveli dans la cité de David » (1 R 2,10). Or deux villes répondent à cette appellation dans les livres précédents: Bethléem, où David est né et a grandi, et Jérusalem, dont il a fait sa capitale. Où se trouve le corps de David? Ici ou/et là-bas!

Un lieu nous échappe, toujours promis et jamais atteint. Ce lieu est le saint des saints, la résidence inviolable de l'arche de Dieu.

Nous pourrions continuer à nous promener ainsi dans la Bible, dans des lieux qui se bilocalisent, dans des bâtiments qui nous échappent. Pourquoi ce traitement particulier? Peut-être parce que la maison de Dieu et tous les lieux marqués par sa présence ne peuvent être définitivement circonscrits. Ils larguent les amarres pour échapper à toute mainmise définitive, mais aussi pour venir vers nous, au-delà de la géographie. Une maison de Dieu en désigne une autre. Dieu est ici et aussi là.

Quand Jésus vient au temple de Jérusalem, il parle de sa destruction: « Détruisez ce sanctuaire et en trois jours je le relèverai. » Les disciples comprirent plus tard qu'ils parlaient du « temple de son corps » (Jn 2,19-22).

Le temple ne disparaît jamais. Même détruit, il a déjà désigné une autre maison pour prendre la relève. Or le corps du Christ comme temple désigne, comme Paul le montrera, le corps de chaque croyant ainsi que cette maison qu'est l'ensemble de ceux qui reçoivent le corps du Christ (1 Co 3,16), l'eucharistie. ■

« Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous? »

(1 Co 3,16)

- ¹ Le Liban s'appelait autrefois la Phénicie. Il était formé d'une confédération de grandes cités, surtout maritimes, dont Tyr et Sidon.
- ² Cela fait un volume presque cinq fois plus important que celui du temple.
- ³ Je laisse la mention des quatre rangées que donne le texte hébraïque, corrigée en trois par plusieurs traducteurs modernes.
- ⁴ Voir en particulier **Walther Zimmerli**, *I am Yahweh*, John Knox Press, Atlanta 1982, pp. 118-119.
- ⁵ On fait venir traditionnellement le nom *debîr* de la racine hébraïque *dabar*, qui désigne l'idée de parler. Le *debîr* serait le lieu de la Parole. L'arche qui y est entreposée contient en effet les dix paroles (les dix commandements); c'est aussi du dessus de l'arche qu'émanait la voix de Dieu quand il s'adressait à Moïse (Ex 25, 22).



CULTURE



Exposition

Oskar Kokoschka de l'exil au voyage intérieur

Geneviève Nevejan, Paris
journaliste et historienne d'art

Oskar Kokoschka (1886-1980) serait intemporel, à en juger par les témoignages de Nancy Spero, Georg Baselitz ou Denis Savary, des artistes contemporains qui ont trouvé en lui une source d'inspiration. Le Kunsthaus de Zurich réactualise cette figure en la considérant à la lumière de ses migrations nombreuses, ce qui la rattache à des préoccupations très actuelles, celles de l'exil et du multiculturalisme. Une rétrospective à découvrir jusqu'au 10 mars.

Oskar Kokoschka est né en 1886 dans une petite ville autrichienne sur le Danube. Quatre-vingt-quatorze ans plus tard, il meurt sujet britannique en Suisse francophone, sa « patrie spirituelle » ainsi qu'il la désignait. Il vécut dans pas moins de cinq pays, témoin de ces exils souvent décidés par l'histoire d'une Europe en crise.

Grièvement blessé pendant la Première Guerre mondiale alors qu'il servait l'empereur François-Joseph, il est plus tard contraint de fuir. C'est en Angleterre qu'il trouve refuge à la fin de l'entre-deux-guerres. Tout se mêle dans ses

œuvres qui reflètent cette errance. Les lieux et les personnalités se croisent, autant que s'expriment ses idéaux que l'institution zurichoise souligne en faisant du peintre le porte-parole de la paix et de la liberté.

L'itinérance

À l'image de tant d'autres artistes allemands ou autrichiens, Kokoschka se forme d'abord aux arts appliqués. Il dessine des affiches et des cartes postales, production qui se clôt rapidement quand l'architecte Adolf Loos l'incite à se tourner vers le portrait. L'artiste livre alors une galerie de portraits de l'élite intellectuelle viennoise qui englobe écrivains et musiciens. Il exerce ses talents en restituant les traits du pamphlétaire Karl Kraus ou de l'acteur Ernst Reinhold. Dès cette date, son expressionnisme se traduit par des déformations expressives. Les critiques lui reprochent ses distorsions jugées caricaturales. Il affiche, il est vrai, une facture volontairement abrégée, peu comprise de commanditaires qui refusent souvent d'acheter leur portrait jugé peu flatteur et peu ressemblant. Kokoschka ne fait que dépouiller ses modèles du masque social et de l'apparence.

En butte à l'incompréhension des milieux viennois, il décide de s'installer en Allemagne, et plus particulièrement à Berlin qu'il suppose plus réceptive et moins provinciale. Son art évolue sous l'influence de ce contexte cosmopolite. Il atteint une transparence éclatante dans ses paysages, mais également dans ses portraits, en particulier celui d'Alma Mahler. Il plonge le modèle dans une ambiance pastel quasi cristalline de rose et de vert. Visages pâles, silhouettes étirées, dominante bleue, espace en apesanteur en disent long sur son admiration pour le Greco que l'on redécouvrait alors en Allemagne.

Geneviève Nevejan est aussi enseignante à l'École du Louvre. Retrouvez ses articles sur www.choisir.ch, rubrique *expositions*.

Exposition

Oskar Kokoschka de l'exil au voyage intérieur

Kokoschka se nourrit de ses découvertes à la faveur de ses voyages, notamment à Venise avec Alma Mahler où il s'enthousiasme pour les Vénitiens. À la suite de sa rupture avec la veuve du compositeur, il s'installe à Dresde puis à Paris, avant de poursuivre ses périples. Pendant sept ans, il visite onze pays européens dont l'Irlande, l'Écosse, l'Italie, la Suisse, mais aussi l'Afrique du Nord et le Proche-Orient. Durant cette période, il déploie une fabuleuse énergie créatrice. La galerie Cassirer consent à financer ses voyages à condition qu'il produise régulièrement des paysages. Ses modèles sont originaires de la Galicie, de Bohême et dotés de cultures diverses. Il se convertit en peintre de l'homme moderne sans racines.

Oskar Kokoschka,
« Adolf Loos » (1909)
photo Roman März
© Fondation Oskar
Kokoschka / 2018
ProLitteris, Zurich



Portraitiste psychologique

En dépit de l'intérêt de ses paysages qui constituent un véritable carnet de voyage de ses déambulations, le portrait reste la part la plus captivante et la plus mystérieuse de son œuvre. Il invite ses modèles à bouger, parler, lire ou s'absorber dans leurs pensées, afin d'oublier sa présence. « ... J'ai besoin parfois de ma longue expérience dans la fréquentation des hommes, écrit-il dans *Ma vie*, pour amener à la lumière comme avec un ouvre-boîte une personnalité souvent enfermée dans la convention. » Les regards se détournent, plongés dans le vide ou dans leur monde intérieur. Mais au-delà du visage, ce sont les mains qu'il détaille, comme en 1909 dans l'effigie d'Adolf Loos. Il apparaît dans ce genre plus que dans nul autre le peintre de l'angoisse intérieure.

La rencontre d'Alma Mahler au printemps 1912 est déterminante dans sa vie amoureuse et dans son art. De son propre aveu, elle l'envoûte du premier regard. La passion lui donne l'audace de la demander en mariage deux jours après leur rencontre. Succèdent trois années comparées par Alma Mahler à « une véritable bataille de l'amour. Je n'avais jamais connu auparavant autant l'enfer que le paradis. »

Plusieurs œuvres immortalisent leur aventure fulgurante, telle *La fiancée du vent* (Kunstmuseum, Bâle) de 1913, un des nombreux doubles portraits des deux amants. Ce tableau s'inscrit dans la longue tradition des tableaux de fiançailles, dont le plus fameux est sans doute les *Epoux Arnolfini* de Jan van Eyck. Loin des conventions attachées au genre, le couple s'enlace sans échanger un regard, et peut-être bizarrement sans se voir.



Oskar Kokoschka,
« Couple d'amoureux
au chat » (1917)
© Fondation Oskar
Kokoschka / 2018
ProLitteris, Zurich

La période tardive de l'artiste est dominée par son activité de décorateur, illustrée dans l'exposition par deux vastes compositions, *Prométhée* et *Les Thermopyles*, que le Kunsthaus expose simultanément pour la première fois depuis 1962. Kokoschka les avait peintes entre 1950 et 1954 à Villeneuve en Suisse, où il s'était installé au lendemain de quelque dix années d'exil.

Prophétique Prométhée

Prométhée était destiné au plafond de la demeure londonienne du comte Seilern, noble émigré en Angleterre. Le commanditaire avait très tôt collectionné l'artiste, mais ne songea à une commande décorative qu'en 1949. Le peintre renouait ainsi, tout du moins par les thèmes, avec l'Antiquité. Il choisit peut-être sciemment Prométhée, père de la civilisation et messenger de la paix et de la liberté, des valeurs qu'il vénérât car il craignait que la guerre ne reprenne.

La passion de Kokoschka pour l'Antiquité se reflétait déjà dans sa collection qu'il avait sans doute débutée au lendemain de la guerre. Il avait réuni des monnaies anciennes, des tanagras, des idoles cycladiques, des céramiques, un casque corinthien du VI^e siècle et une vaste bibliothèque consacrée à l'art antique. De manière significative, cette

bibliothèque figurait dans son atelier et était ainsi associée à ses propres créations.

Éclectique, la collection de l'artiste s'étendait à la culture extra-européenne et composait un cadre de vie inspirant, une sorte de creuset fertile et un microcosme dont les formes et les idées le pénétraient. Il continuait de voyager dans l'espace de son atelier. Le terme de cabinet de curiosités serait du reste plus approprié. Des objets égyptiens côtoyaient un triptyque éthiopien, un récipient des îles Fidji ou tel masque du théâtre Nô que l'on retrouve d'ailleurs dans la *Mère et enfant* de 1934. Il ne s'agit pas non plus d'un simple répertoire formel : comme dans *Prométhée*, la culture est objet de réflexion.

Mais le plus troublant réside dans la dichotomie entre le classicisme des sources et la violence de sa facture qui anticipe la *bad painting* et la trans-avant-garde des années 80. Kokoschka écrivait lui-même le 15 juillet 1950 : « J'ai mis le dernier coup de pinceau (j'ai l'impression de dire coup de hache) à ma peinture de plafond hier. » Il voulait faire jaillir de l'Antiquité un sentiment contemporain, qu'il traduisait de surcroît par une facture radicalement moderne. Le triptyque était un avertissement des conséquences de « l'arrogance intellectuelle de l'homme. La nature excessive de *Prométhée* l'a poussé à voler le feu pour que l'homme puisse défier les dieux. »

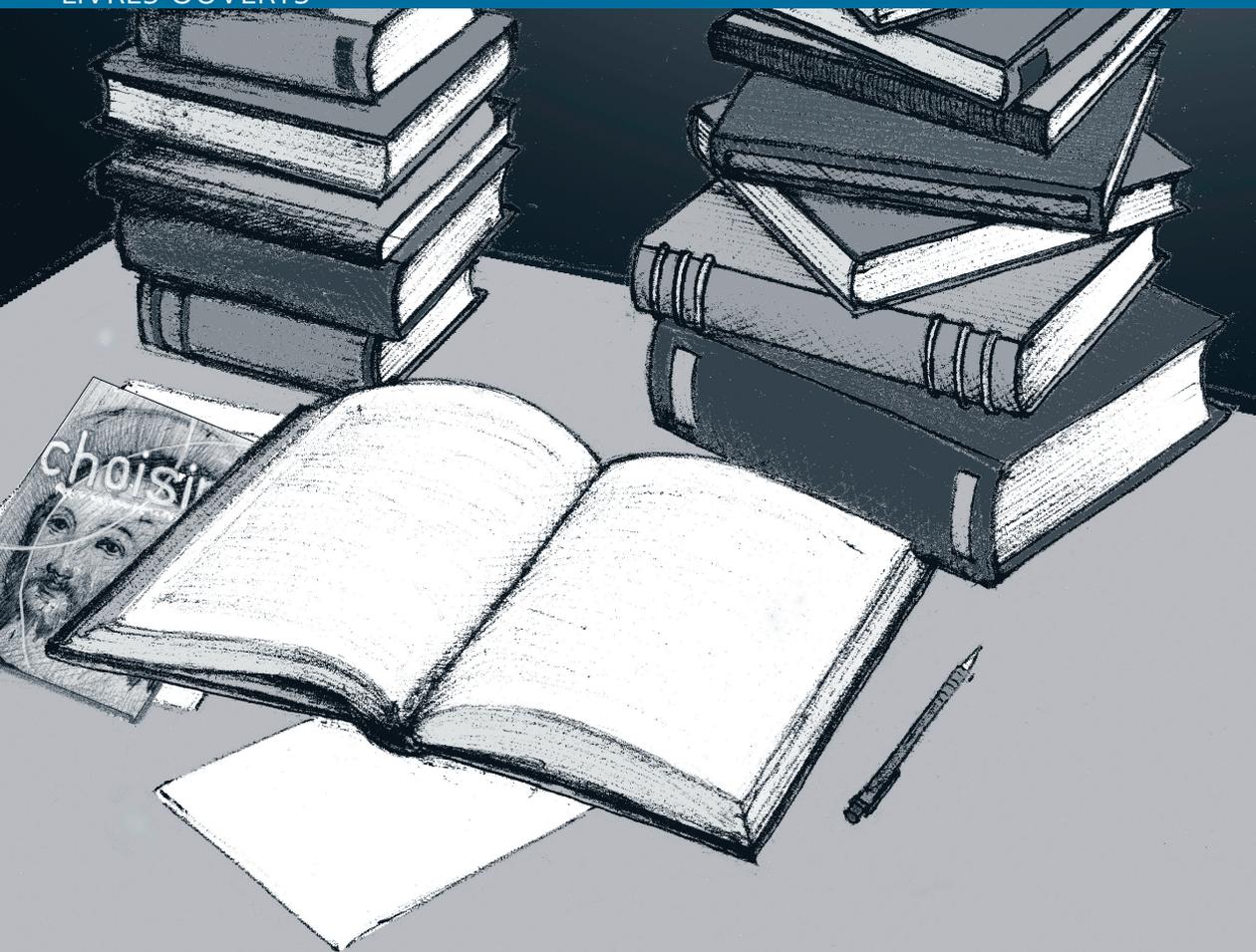
Cette figure mythologique le renvoyait à son époque. Il craignait que la société fût un jour dominée par la science et la technologie, véritables menaces contre la liberté individuelle. L'avenir lui donnera raison, la guerre froide et la course aux armements nucléaires marquant le cours des années 50, ceci pour ne rien dire de nos propres inquiétudes sur la finalité des pseudo-progrès technologiques. *Prométhée* était vraiment une prophétie. ■

Oskar Kokoschka,
une rétrospective,
du 14 décembre au
10 mars 2019,
Kunsthaus, Zurich

Oskar Kokoschka.
*Expressionniste,
migrant, européen*,
catalogue de
l'exposition, avec 300
illustrations en
couleurs, Heidelberg,
Kehrer 2018, 320 p.



LIVRES OUVERTS



Livres ouverts

SCIENCES

Sous la direction de
Jim Al-Khalili
***Ce que la science sait
 du monde de demain***
 Lausanne, PPUR 2018, 336 p.



Ce livre, écrit par des scientifiques pour un vaste public, essaye d'imaginer comment sera notre vie en 2050 et plus tard encore. D'un style alerte et d'une langue libérée d'un vocabulaire et de formules trop spécialisés ou techniques, il se lit bien et entraîne le lecteur au-delà de ses connaissances déjà acquises, en stimulant son imagination. Il ne s'agit

cependant pas de science-fiction, même si certains auteurs effleurent le domaine, ce qui est bien compréhensible dès lors que l'on parle de futur.

L'ouvrage est divisé en cinq chapitres, qui comportent chacun trois à quatre articles écrits par des scientifiques de différents domaines. Est d'abord traité l'avenir de notre planète (démographie, biosphère, changement climatique) et celui de l'humain (médecine, génomique, transhumanisme); puis « l'avenir en ligne » (internet, intelligence artificielle, cybersécurité); et enfin l'avenir proche et lointain (énergie, robotique, voyages interstellaires). Mais le livre frôle aussi l'apocalypse: que pourrait-il se passer si le futur ne correspondait pas à nos plans? Les perspectives ne sont pas réjouissantes...

Ce livre n'a pas l'ambition d'être un *Nos-tradamus* (post)moderne, il nous met juste en garde face aux conséquences probables et possibles de nos activités. La nature humaine est tellement riche et diverse que des événements imprévisibles se produisent très souvent. Nous pouvons néanmoins affirmer avec certitude que nos vies seront transformées par les avancées scientifiques et les innovations techniques. C'est déjà le cas.

Tout cela doit être suivi et débattu avec le plus grand soin. Nous ne nous pouvons plus nous permettre de nous lancer à corps perdu dans un avenir inconnu, sans bien explorer et peser les implications éthiques et pratiques de nos découvertes et de leurs applications. Le savoir scientifique n'est ni bon ni mauvais en soi: c'est notre usage qui l'est.

Last but no least, on se réjouit que sur les dix-huit articles du livre, sept soient écrits par des femmes scientifiques.

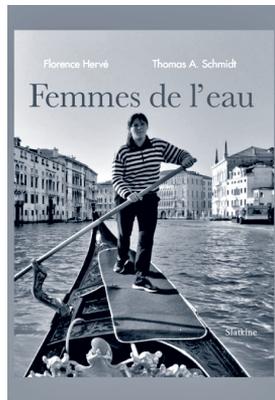
Stjepan Kusar

Livres ouverts

SOCIÉTÉ

**Florence Hervé (texte) et
Thomas A. Schmidt (photos)**
Femmes de l'eau

Genève, Slatkine 2018, 176 p.



« Au commencement était l'eau... »
Cette eau primordiale à caractère féminin dans les mythes de la Création. Source de vie et d'énergie, elle se fait aussi aujourd'hui source de division, surtout quand elle vient à manquer : « Celui qui a accès à l'eau ou aux sources a le pouvoir. »

Dans le monde entier des femmes s'engagent pour sa protection, sa régularisation, contre les barrages ou sa privatisation... La vingtaine de femmes interviewées dans ce livre exercent une activité liée à l'eau en tant qu'ingénieure, environnementaliste, archéologue sous-marine, juriste, muséologue, urbaniste ou gondolière... L'eau inspire aussi la musicienne, la peintre, l'écrivaine, la sculptrice sur glace ou la direc-

trice de théâtre flottant. D'autres font l'expérience de l'eau comme aventure, loisir ou défi : constructrice d'igloos, kayakiste, pêcheuse, superviseuse de thermes ou championne de natation.

Nous parcourons ainsi une dizaine de pays européens. Par les mots et les images, nous découvrons la pluralité du domaine aquatique : fleuves et rivières, lacs et canaux, écluses et marécages, cascades et glaciers, moulins à eau, gorges ou barrages...

Nous plongeons dans le sensuel, l'invisible, l'éphémère, l'action ou la méditation dans ce très beau livre de photos et de récits de femmes qui luttent pour « la valeur unique de l'eau pour la survie de la planète ».

Marie-Thérèse Bouchardy

Michel Maxime Egger
Écospiritualité

Réenchanger notre relation à la nature
et

Sous la direction

d'Alexander Federau

Les transitions énergétiques

Les fondements d'un monde nouveau

Genève/Saint-Julien-en-Genevois,
Jouvence 2018, 128 p. et 124 p.



Face à la crise écologique actuelle, Michel Maxime Egger, sociologue, écothéologien et acteur engagé dans la vie civile, nous invite à la lucidité, au chan-

gement de paradigme et à relier les écologies intérieure et extérieure. En six chapitres (*Relier écologie, sciences et religions; Réenchanter la nature; Redécouvrir la sacralité de la Terre; Être un pont entre terre et ciel; Transformer son cosmos intérieur; Devenir un méditant-militant*), il nous propose d'éveiller notre conscience, de nous ouvrir à l'espérance pour une société écologique, juste et résiliente.

Dans le deuxième ouvrage, avec Dominique Bourg, Philippe Roch, Yvan Rytz et Sophie Swaton, Michel Maxime Egger part du constat que le développement durable n'est pas parvenu à stopper la croissance des émissions de gaz à effet de serre, ni à enrayer les pertes en biodiversité... « Le consumérisme vert, le découplage matériel, la croissance durable : des illusions créées pour légitimer un modèle économique et social qui nous mène directement à la catastrophe. » La transition écologique, expression apparue en 2015, est avant tout une démarche citoyenne, participative et locale. Les cinq chapitres agrandissent progressivement l'échelle de la transition. « On passe ainsi de la transition au niveau individuel, à celle des petites communautés, puis à l'économie et au social et enfin au niveau politique. »

La collection *Concepts*, dans laquelle s'insèrent ces livres, a pour ambition de donner des repères qui aident à l'action dans le quotidien. Retrouver du sens, se poser des questions. Citations, icônes et textes sont structurés pour aller à l'essentiel. Dans l'urgence de la situation écologique, ces livres pratiques, à glisser dans la poche, peuvent nous accompagner plus longtemps qu'une simple lecture.

Marie-Thérèse Bouchardy

Joanna Macy et Chris Johnstone
L'espérance en mouvement
 Genève, Labor et Fides 2018, 312 p.



Ce livre, publié aux États-Unis en 2012 par deux figures emblématiques de l'écopsychologie, nous remet une nouvelle fois face à la réalité : « Chaque jour, nous perdons des parties précieuses de notre biosphère, tandis que des espèces disparaissent et que des écosystèmes sont détruits. (...) Étant donné que l'extraction de l'eau douce se fait à un rythme plus rapide que son réapprovisionnement, les puits autour du village se dessèchent. (...) En raison de la surpêche, les stocks de nombreuses espèces autrefois communes (...) sont en forte baisse. » Ou encore : « plus de 630 millions de personnes vivent à moins de dix mètres au-dessus du niveau de la mer. Si les calottes glaciaires du Groenland et de l'Antarctique occidental continuent à fondre, la montée des eaux inondera Londres, New York, Miami, Mumbai, Calcutta, Sidney, Shanghai, Jakarta, Tokyo, et bien d'autres métropoles. »

L'originalité de l'ouvrage n'est bien sûr pas dans ce rappel des faits, mais dans la solution proposée pour sortir de notre paralysie. Un des plus grands paradoxes de notre temps est que nous savons parfaitement ce que nous devrions faire, mais que nous ne le faisons pas.

Livres ouverts

Au bout du chemin, la désintégration de la société nous attend : « Confrontés à l'urgence planétaire, nous risquons de nous déchirer en factions qui se battent pour ce qui reste du monde que nous avons épuisé. » D'ores et déjà, « plus l'appétit de ressources d'un pays est grand, plus il est probable qu'il fasse la guerre, qu'il ordonne le saccage des forêts pour créer des mines à ciel ouvert et le forage des fonds océaniques pour en extraire le pétrole ». Le cercle infernal est en route.

Toutes les images de la Terre prises du ciel, si fragile sur un fond d'immensité de l'univers inhabité et inhabitable, toutes les métaphores du Titanic, paquebot le plus moderne de son temps, fonçant sur l'iceberg mortel pendant que les passagers dansaient dans les salons prétendument insubmersibles, n'y font rien. « (...) Les problèmes du monde sont considérés comme lointains et sans rapport avec les drames de nos vies personnelles. » D'autres disent tout simplement : « Je préfère ne pas y penser. »

Englués dans nos soucis du quotidien, dans notre individualisme et notre immédiateté, nous développons une capacité de refoulement incroyable face aux mauvaises nouvelles qui nous assaillent. Pourtant notre société de consommation, où on trime pour ensuite s'oublier dans la promesse de loisirs réparateurs, ne nous rend pas heureux. La dépression a atteint des proportions épidémiques.

Pour casser notre carapace d'indifférence, les auteurs proposent d'accueillir en nous la souffrance de la Terre, de retrouver le lien physique et moral avec tout ce qui y vit : « se reconnaître soi-même comme faisant partie de la plus grande toile de la vie ». Les citoyens sont particulièrement susceptibles de perdre contact avec cette réalité biologique.

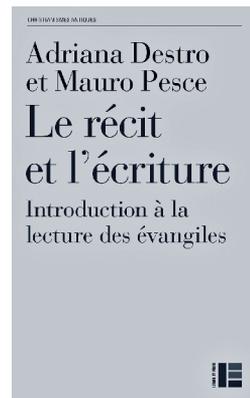
Le changement de cap exige une participation de masse, où chacun tient un rôle. « Je ne peux pas, mais nous le pouvons. » Voilà la signification de l'espérance en mouvement. « Lorsque nous vivons ainsi, l'ennui et le vide, si prédominants dans la société moderne, disparaissent tout simplement. (...) On considère habituellement l'idée de « renoncer » ou de « réduire » comme lugubre et menaçante. Pourtant (...) les pertes réelles viennent du consumérisme (...). Nous perdons les forêts, les poissons, les abeilles (...) Nous perdons la valeur de l'esprit communautaire et l'étoffe de ce qui donne sens à la vie. »

René Longet

BIBLE

Adriana Destro et Mauro Pesce
Le récit et l'écriture

Introduction à la lecture des évangiles
Genève, Labor et Fides 2016, 200 p.



ÉGLISE

Cette introduction à la lecture des évangiles s'attache à la réalité du récit et à celle de l'écriture dudit récit, deux réalités qui s'entrecroisent plutôt qu'elles ne se succèdent. L'angle pris pour l'analyse est nouveau : comment les informations sur Jésus se sont-elles transmises, par qui et où ? Quelles transformations ont-elles subies et dans quels contextes ?

Le propos s'appuie sur des études socio-anthropologiques de l'espace et sur le rôle que jouent les lieux de la transmission des informations sur Jésus. Ainsi chaque lieu géographique aurait réinterprété l'histoire de Jésus, et cela pendant des générations, tout en ayant chacun accès à des informations qui n'étaient que partielles. D'où plusieurs hypothèses des auteurs : il a y eu des conflits entre les diverses personnes qui transmettaient ces informations ; beaucoup d'éléments se sont perdus sans nous parvenir ; les débuts du christianisme ont été beaucoup plus foisonnants et hétéroclites qu'il n'y paraît...

S'attachant aux évangiles canoniques et apocryphes, les auteurs découvrent des groupes de disciples dans divers lieux. « Leur présence et leur distribution sur le territoire offrent une vision utile et réaliste des premiers pas du mouvement de Jésus postpascal. »

Les processus de transmission des informations sur Jésus ont souvent été sous-évalués, voire ignorés. La thèse des auteurs est que seule l'idée d'un « pluralisme du christianisme antique » restitue de façon plus nette la figure du Jésus historique ainsi que la diversité des informations transmises à son sujet.

Anne Deshusses-Raemy

Angela Pellicciari **Les papes et la franc-maçonnerie**

Une opposition séculaire
Perpignan, Artège 2017, 408 p.



Traduction d'un livre paru en Italie en 2007, cet ouvrage a un grand mérite, mais appelle un complément. Le grand mérite est qu'il contient exactement ce que son titre annonce. Le lecteur y trouvera presque tous les textes pontificaux concernant la franc-maçonnerie, depuis la Bulle de Clément XII de 1738 (vingt ans après la première apparition officielle de la maçonnerie spéculative, au solstice d'été de 1718), jusqu'à la déclaration de 1983 du préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi Joseph Ratzinger (le futur Benoît XVI). Le cardinal avait pris alors une position opposée à celle de son prédécesseur, le cardinal Seper, déclarant incompatible l'appartenance conjointe à la franc-maçonnerie (toutes obédiences confondues) et à l'Église catholique romaine.

Ces textes sont accompagnés de brefs commentaires qui permettent de les situer dans leur contexte immédiat. Ils sont augmentés de quelques documents issus de loges maçonniques (principalement du Grand-Orient). L'optique de l'auteure est celle indiquée par le sous-titre : *une opposition*. D'où le complément nécessaire : la distinction,

Livres ouverts

faite par Mgr Thomas, évêque de Versailles, par Mgr Lustiger, archevêque de Paris, et par bien d'autres à la suite de l'interprétation de la doctrine catholique par le cardinal Seper, entre les loges qui militent contre l'Église et celles qui n'y sont pas hostiles, voire qui la regardent avec bienveillance. Plusieurs démarches officielles - la dernière en date est de 2018 - ont été introduites dans ce sens auprès des instances vaticanes.

Étienne Perrot

Jacques Matthey
Vivre et partager l'Évangile
Mission et témoignage, un défi
 Bière, Cabédita 2017, 96 p.



Très bien écrit, fluide, clair et avenant: de précieuses qualités pour ce voyage exégétique dans les Écritures proposé par Jacques Matthey, sur la barque de la mission. Au fil des évangiles, il propose de belles pages explicatives sur le sujet missionnaire, dans un phrasé limpide qui porte à la méditation et/ou au désir

d'approfondir le texte. On aurait juste pu avoir un répertoire des citations bibliques à la fin de l'ouvrage, afin de pouvoir lire uniquement leur interprétation par l'auteur. Comme dit le proverbe, ce qui est compris clairement s'énonce clairement ! Et c'est le cas ici ! À mettre entre toutes les mains.

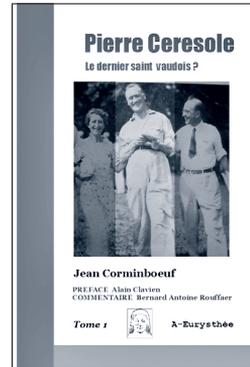
Thierry Schelling

PORTRAIT

Jean Corminboeuf
Pierre de Ceresole

Le dernier saint vaudois ?

T1, Jongny, A-Eurysthée 2017, 208 p.



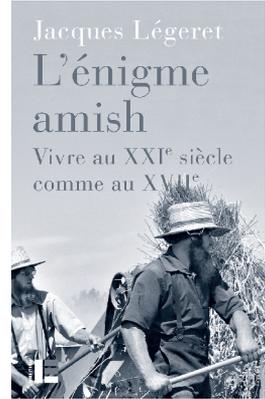
Le préfacer Alain Clavier rencontra incidemment à la Bibliothèque de Dorigny l'auteur de ce livre, plongé dans des correspondances d'écrivains. Des échanges s'en suivirent. L'auteur passa des jours à dépouiller la vingtaine d'écrits publiés du vivant de Pierre Ceresole (1879-1945), *dernier saint vaudois* (du canton de Vaud et non de la communauté des Vaudois du Piémont), deux livres posthumes, des études diverses faites sur lui et une partie des 54 cartons contenant le Fonds Pierre Ceresole.

Cet essai, dit Jean Corminboeuf, n'est pas une biographie mais une tentative de faire connaître cet homme hors du commun que la guerre de 14-18 avait horrifié et qui a fondé le Service civil international. Il y a dans l'Église, disait-il

RELIGIONS

Jacques Légeret
L'énigme amish

Vivre au XXI^e siècle comme au XVII^e
 Genève, Labor et Fides 2017, 304 p.



(il était croyant), deux mensonges dont il faut se débarrasser à n'importe quel prix et par n'importe quel moyen : le mensonge du chrétien riche et celui du chrétien militaire.

Né dans la bonne bourgeoisie, avec un père avocat fédéral et des frères brillants - professeur à l'EPFZ, juge cantonal, colonel, médecin - Pierre Ceresole sera lui-même nommé à un poste à l'EPFZ, qu'il n'occupera pas pour mieux se consacrer à soutenir des opinions non-conformistes et minoritaires. Il donnera son héritage au Conseil fédéral, qui l'utilisera pour des actions humanitaires.

Entre 19 et 22 ans, le jeune homme soumet le catholicisme et le protestantisme à sa raison et se distancie des dogmes. Le plus méchant tour que le Diable ait joué à l'humanité est celui des mots... On s'est brûlé, écartelé, massacré pour des questions de vocabulaire et de grammaire ! À 25 ans, il décide de faire quelque chose pour les autres. La religion le pousse vers l'idéal, même s'il traverse des moments de grande solitude, parfois même une sorte de chaos. À 30 ans, il dit non à une carrière à l'EPFZ, visite les États-Unis où il travaille comme ouvrier, valet de ferme, manœuvre et mécanicien. Son voyage se poursuit à Hawaï où il enseigne le français. Puis c'est le Japon, où il travaille en mécanique et se sent attiré par la pensée bouddhiste.

En 1914 il revient en Suisse. Dans son livre *Vivre sa vérité*, il s'exprime beaucoup sur la guerre et le colonialisme. Ceresole a un réel talent littéraire, et son éloquence, son sens de l'argumentation sont grands. Hélène Monastier, qui l'a bien connu, offre dans ce premier tome une analyse du texte *Religion et Patriotisme*. À suivre.

Marie-Luce Dayer

Quand on nous parle des amish, des images surgissent : carrioles tirées par des chevaux, coiffes blanches pour les femmes... et des quilts de toute beauté. « La culture amish ne dispense aucun discours, aucun enseignement écrit ou oral. » Aussi ce livre est-il précieux. Journaliste indépendant qui vit à Paudex (VD), l'auteur se fait le témoin privilégié de cette « contre-culture, en opposition quotidienne avec la culture technologique individualiste américaine ».

Cet ouvrage porte uniquement sur les amish du Vieil Ordre, en Pennsylvanie et en Indiana. Après un rappel historique (fondation du mouvement anabaptiste en 1525, persécutions à Zurich et à Berne au XVI^e siècle, schisme amish en 1693 et migration de ses adeptes aux États-Unis à partir de 1817), il nous plonge dans leur vie.

Depuis l'origine, les amish s'opposent à une Église étatique et préconisent le modèle de l'Église primitive, avec un refus d'une hiérarchie au sein de leur Église et de son intervention dans les affaires de l'État. Pour maintenir une frontière claire et solide qui maintient l'unité et préserve la pureté de l'Église,

Livres ouverts

PHILOSOPHIE

Frédéric Lenoir
Le miracle Spinoza

Une philosophie pour éclairer notre vie
Paris, Fayard 2017, 234 p.



ils se séparent de ce qui est « mondain », en affichant leur différence d'avec le monde : habillement, école, langue, culture, usage de la technologie.

Les spéculations théologiques leur sont totalement étrangères. Aux débats stériles, ils préfèrent le silence. « La plupart des règles de la tradition (parfois rigide) ont été fixées pour être en accord avec la Bible ou la compréhension que la communauté a de la Bible », dans une lecture particulièrement « littérale et sélective ». Le travail de la terre et l'artisanat leur permettent de « vivre près de la nature, en famille et (de) garder le contrôle sur toute chose ».

Dans ce monde clos sur lui-même, les valeurs amish de solidarité, de modestie, d'humilité, de dévotion et d'obéissance à la communauté posent question à la société occidentale. « Ils sont devenus, nous dit l'auteur, la conscience du monde américanisé, parce que, face à tout progrès technologique, ils se posent les bonnes questions, alors que nous l'acceptons aveuglement. »

C'est dans ce cadre que l'auteur et sa femme, témoins et acteurs d'une profonde reconnaissance mutuelle dans une humanité partagée, ont reçu le soutien moral de leurs amis amish envers leur fils polyhandicapé dont ils s'occupent à plein temps. Donner et recevoir ... trente ans d'une expérience de vie, lors d'une cinquantaine de séjours au pays amish !

Marie-Thérèse Bouchardy

Peut-être êtes-vous de ceux que la lecture difficile de Spinoza rebute. Mais peut-on passer à côté de sa philosophie ? Frédéric Lenoir éclaire sa pensée tant et si bien que nous entrons en résonance avec ce « révolutionnaire politique et religieux », ce « maître de sagesse ».

Banni de la communauté juive d'Amsterdam à 28 ans pour hérésie, Spinoza n'a de cesse de nous conduire, en liberté, hors des superstitions, du conformisme, de l'intolérance, des obscurantismes... En plein XVII^e siècle, en avance sur son temps, il a le courage d'aller à contresens, par la raison, dans le respect de l'autre et la cohérence de sa pensée, pour rechercher la vérité. Ce qui en fait un pionnier de la lecture historique et critique de la Bible, un précurseur des Lumières et l'inventeur d'une philosophie fondée sur le désir et la joie. « L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort, et sa sagesse est une méditation non de la mort, mais de la vie » (*Éthique* IV, 67). Sa philosophie est un chemin de vie « dans la tranquillité joyeuse et la gaîté » (*lettre* 21), qui aboutit à la joie et à la béatitude à tra-

vers les blessures et les souffrances inlassablement sublimées.

Spinoza bouleverse notre conception de Dieu. À nous de nous laisser interroger par son ouverture d'esprit, loin de tout clivage (spirituel/matériel, créateur/création, homme/nature, esprit/corps, métaphysique/éthique). Ou même éblouir par cette grande leçon de vie qui ouvre à d'autres livres, comme celui d'Irvin Yalom (*Le problème Spinoza*, 2012, Paris, Poche, 552 p.) ... et pourquoi pas aux écrits de Spinoza lui-même.

Marie-Thérèse Bouchardy

Les textes proposés dans ce livre n'utilisent pas le langage religieux habituel, ils nous offrent un regard spirituel.

Marie-Luce Dayer

René Lenoir

Le chant du monde est là

Paris, Albin Michel 2017, 138 p.



SPIRITUALITÉ

Marie-Laure Chopin

Un cœur sans rempart

Genève, Labor et Fides, 2018, 104 p.

Dans l'avant-propos, il nous est rappelé que si le Christ nous parle souvent en paraboles, c'est pour nous prendre sur le vif et nous inviter à boire l'eau vive de la Parole. L'auteure, elle, nous propose dès le premier chapitre de laisser ouverte la porte de notre chambre spirituelle et d'avancer, déchaussés, vers le lieu du silence. Là, nous serons les bienvenus, avec nos bribes de commencements, nos presque riens et même la tête un peu ailleurs.

Offrons-nous, dit-elle, soyons simples... enfin ! Car dans le silence, Dieu parle notre langue. Offrons-lui nos jardins et nos terrains vagues, ces lieux qui nous effraient. Laissons-le faire et disons « me voici ». Laissons-nous apprivoiser par sa Présence, cessons de réclamer des comptes à la vie, acceptons-la telle qu'elle se donne. Parfois dans le silence surgissent des dragons : culpabilités, chagrins, colères, regrets... Sa Présence sera force. Notre travail, dit-elle, c'est de nous donner à rencontrer Dieu et lui nous emmène où il veut.

Le titre pourrait laisser penser qu'il s'agit d'une énième poésie spirituelle glorifiant la communion avec la Nature et le Cosmos. Ce n'est pas que cela, c'est aussi une relecture spirituelle d'une vie vécue dans les bouleversements politiques que la France a connus au long du XX^e siècle.

Né en Algérie, haut fonctionnaire français ayant traversé les violences de la décolonisation, notamment au Maroc et au Vietnam, et ayant vécu avec la ministre de la Santé Simone Weil les soubresauts politiques français à l'époque du président de Gaulle, René Lenoir ne se glorifie pas de ses relations. En poste de responsabilité politique, sensible aux plus démunis, il a fait adopter de nouvelles lois françaises sur le handicap et a orienté l'École nationale d'administration vers des horizons moins technocratiques. Le plus intéressant de cet ouvrage reste l'expérience spirituelle qu'elle laisse entrevoir.

Servis par une écriture d'une tendre finesse, nourris d'une large culture littéraire et religieuse, transparaissent un

Livres ouverts

rapport au monde harmonieux et des gestes simples pleins d'humanité. À la différence de nombreuses méditations naturalistes, l'auteur affronte de plain-pied la bêtise de certains politiciens, le mal sans phrase, voire le sadisme que les êtres humains partagent avec quelques animaux.

René Lenoir peut ainsi assumer les limites de toute intelligence. Il ne confond pas le Dieu abstrait des théologies religieuses ou des traditions philosophiques avec le surnaturel qui se révèle dans la profondeur de son expérience personnelle. Le lecteur ressent que la vie intérieure de l'auteur est profondément vécue.

Étienne Perrot

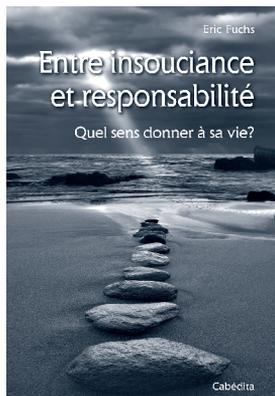
Eric Fuchs

Entre insouciance et responsabilité

Quel sens donner à sa vie

Bière/Divonne-les-Bains, Cabédita

2017, 96 p.



L'Évangile nous invite à vivre « de cette étrange combinaison entre insouciance et responsabilité », affirmation contradictoire dont la Bible est coutumière. Ce « nœud de sens » est à examiner à la lumière du lien qui nous unit au Christ, pour vivre « comme, avec, pour et en Christ » : imitation, compagnonnage, service et communion.

Quelle place l'insouciance et la responsabilité tiennent-elles dans nos vies ? Qu'est-ce qui donne à la vie sa qualité et son sens ? L'insouciance (Mt 16,25-34), qui n'a rien de commun avec l'indifférence, et la responsabilité sont des occasions de déployer notre liberté (Qoheleth, Job, Psaumes). L'insouciance fait appel à la gratuité, à la confiance en l'amour de Dieu avec comme ligne d'horizon l'espérance. Être libéré du souci de soi, pour être plus disponible pour autrui. Elle n'est pas une vertu, fruit de nos efforts, de notre volonté, mais un cadeau qui allège notre route. « Inutile utilité » (« Il sait bien, votre Père céleste, que vous avez besoin de toutes ces choses »), en lien avec la responsabilité (« Cherchez d'abord le Royaume et la justice de Dieu »), « l'insouciance n'est pas le contraire de la responsabilité, elle en est l'allègement ».

Ce livre est comme un testament spirituel d'un théologien qui a voué sa vie à l'étude de la Bible et à l'éthique. Il nous dit qu'il lui a fallu du temps pour comprendre que « la grâce de Dieu, avant d'être un pardon, est une nouvelle conscience de qui nous sommes pour Dieu, une nouvelle compréhension de qui est Dieu ». Dans l'intervalle entre insouciance et responsabilité, l'Évangile nous invite à la liberté. Il nous faut bien une vie pour « recevoir du silence la Parole, du repos l'espérance, de l'insouciance l'amour ». C'est une voie vers la lumière et la liberté sur laquelle nous sommes tous appelés : 90 pages de bonheur !

Marie-Thérèse Bouchardy

JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal

Poste CH SA

Celui qui entre par hasard dans la demeure d'un poète
Ne sait pas que les meubles ont pouvoir sur lui
Que chaque noeud du bois renferme davantage
De cris d'oiseaux que tout le cœur de la forêt
Il suffit qu'une lampe pose son cou de femme
À la tombée du soir contre un angle verni
Pour délivrer soudain mille peuples d'abeilles
Et l'odeur de pain frais des cerisiers fleuris
Car tel est le bonheur de cette solitude
Qu'une caresse toute plate de la main
Redonne à ces grands meubles noirs et taciturnes
La légèreté d'un arbre dans le matin.

René-Guy Cadou